BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

S C
XIII
37

GIOVANNI PANZERI
Commissionario — Libraio
MILANO
VIA LARGA, 20

Sh2665

LES

MÈRES RIVALES,

OU

LA CALOMNIE,

PAR

MADAME DE GENLIS.

Virtue and Patience have at length unravell'd the knots which Fortune ty'd. DRYDEN.

Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie,
Exhaler les venins de sa bouche impunie.

TANCRÈDE, *Trag. de Voltaire.*

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BERLIN,
CHEZ F. T. DELAGARDE.

AN X.

BOUND

Digitized by Google

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

MADAME BOCQUET,

NÉE JORDAN.

MON AMIE,

J'AI tâché de peindre dans l'héroïne de cet ouvrage la fille la plus tendre, la sœur, l'épouse, la mère et l'amie la plus parfaite : vous faire l'hommage d'un tel portrait, c'est vous offrir le vôtre ; mais il n'est digne de vous être présenté, que parce qu'il vous ressemble.

Aussi sensible, aussi vertueuse que Pauline, et plus prudente et plus heureuse, vous avez eu le bonheur de ne jamais ressentir les atteintes de la calomnie ; votre réputation fut toujours aussi pure que votre ame et que votre vie.

Vous reconnaîtrez dans ces lettres une infinité de traits qui vous appartiennent ; le sentiment et la reconnaissance les ont recueillis pour en embellir cet ouvrage. Oh ! qu'il est doux, en peignant l'amitié la plus fidelle, de trouver son modèle dans son amie ! Combien le bonheur d'un tel souvenir est préférable à la gloire d'inventer et de créer !....

Recevez donc ce faible tribut d'une tendresse aussi vive que sincère, vous qui joignez à la jeunesse toute la solidité de l'âge le plus mûr, vous que je puis aimer avec sécurité ; amie généreuse que je dois au malheur ! Ah ! croyez que le succès le plus doux que puisse me procurer cet ouvrage, est de faire passer quelques momens agréables à celle qui, depuis deux ans, m'a prodigué des soins si tendres, et dont l'invariable et touchante amitié m'a fait trouver tant de consolations dans mes peines, et tant de charmes dans la profonde retraite à laquelle je me suis consacrée !

PRÉFACE.

J'avais bien le malheureux droit de faire un ouvrage *sur la calomnie*, et j'ai dû peindre avec vérité l'inconséquence, l'absurdité, la noirceur et la persévérance malfaisante *des calomniateurs*. Je n'avais besoin ni d'esprit, ni de génie pour faire cet affreux tableau, il ne me fallait que de la mémoire.

On doit oublier les méchans ; mais il est utile, quand on écrit, de se rappeler les méchancetés, afin d'en dévoiler les dangereux artifices. Ainsi en traçant dans cet ouvrage tous les vils stratagêmes employés par la haine et par l'envie, je n'ai voulu désigner personne ; j'ai fait une peinture générale, et non des portraits particuliers. Il suffit de se respecter soi-même pour ne s'écarter jamais d'une telle modé-

ration ; mais j'avoue qu'elle est en moi très-peu méritoire. Mes ennemis auteurs (les seuls que je puisse connaître avec certitude) sont si généralement méprisés, que non-seulement *ils ne valent pas l'honneur d'être nommés*, mais qu'ils ne méritent même pas celui d'être *désignés*. D'ailleurs qui les reconnaîtrait ? on ne devient pas *célèbre*, quelque effronterie et quelque méchanceté que l'on puisse avoir quand on écrit platement et ridiculement. Aussi, loin d'avoir eu l'intention de représenter les libellistes qui ont écrit contre moi, j'ai tâché que les personnages auxquels j'ai donné la noirceur de leurs caractères, ne parussent pas totalement dépourvus d'esprit ; pouvais-je mieux écarter toute idée d'allusion ?.....

J'ai voulu peindre dans cet ouvrage *l'amour conjugal* le plus exalté, le plus parfait, et j'ai voulu qu'il

ne ressemblât en rien à l'amour. J'ai fait de ce sentiment, et de la tendresse maternelle et filiale, tout l'intérêt de ces lettres. Voilà bien des nouveautés hardies dans un roman ; une idée plus neuve encore, c'est d'avoir osé mettre en parallèle avec la vertu parfaite, unie à l'innocence, la vertu souillée par un instant d'erreur, et purifiée par tout ce que le repentir peut offrir de touchant et d'héroïque. Si j'ai réussi à faire préférer la vertu sans tache, j'ose dire que j'ai tracé le tableau le plus digne d'exercer le pinceau d'un véritable moraliste.

Il est reconnu que *dramatiquement* le repentir est plus intéressant que l'innocence, que l'*expiation* est plus touchante que la persévérance, que la vertu qui s'est égarée d'une manière excusable et qui se relève avec éclat, a quelque chose de plus sublime que la vertu inébranlable. Ces idées

cependant sont fausses et dangereuses, rien ne peut être aussi beau que la vertu qui ne s'est jamais démentie ; voilà ce que j'ai voulu démontrer, et ce que j'ai prouvé, si j'ai rendu Pauline plus intéressante que sa rivale.

On dira peut-être que j'ai placé dans cet ouvrage deux ou trois lettres d'un genre trop sérieux ; mais on n'a pas trouvé que les dissertations sur le suicide fussent déplacées dans la *Nouvelle Héloïse*. Enfin, je ne donne à mes ouvrages le titre et la forme de *roman*, que parce que la morale sèchement divisée en chapitres et *en sections* me paraît ennuyeuse, et que je trouve qu'elle vaut bien la peine que l'on cherche à l'embellir, autant qu'il est possible, par tout ce que l'imagination peut fournir de frappant et d'agréable. J'ose croire que mes romans sont *des traités de morale* ; ainsi je me flatte que l'on voudra bien leur

pardonner de n'être pas tout-à-fait aussi frivoles que tant d'autres (1).

---

(1) Je me flatte que dans un ouvrage sur *la calomnie*, on ne trouvera pas déplacé que j'en refute une qui a dû m'affliger si sensiblement. M. d'Orléans, l'aîné de mes élèves, a formellement désavoué l'indigne article d'une gazette dans laquelle on trouve sans cesse, depuis long-temps, tant de mensonges et de calomnies absurdes contre moi. Un papier anglais intitulé *the Herald*, contient ce désaveu, que M. d'Orléans a répété dans plusieurs lettres adressées à différentes personnes qui sont à Hambourg. J'ajouterai que je n'ai pas fait la moindre démarche pour obtenir ce désaveu, que je désirais sur-tout pour l'honneur de celui auquel j'ai consacré, *gratuitement*, dix ans des soins les plus assidus On peut voir par mon *Journal d'une gouvernante*, écrit et imprimé en France, en 1790, sous les yeux de la famille de mes élèves, que non-seulement je ne mêlais point *d'opinions politiques* à mes leçons, mais que je désapprouvais plusieurs démarches *populaires* pres-

crites par le malheureux père de mes élèves, entr'autres celle de faire entrer au *club des Jacobins* M. de Chartres. Enfin, je n'ai eu aucune espèce de part à la conduite politique de l'aîné de mes élèves, je ne lui ai jamais parlé des affaires que pour tâcher de modérer l'exagération de ses idées sur ce sujet, et c'est de quoi les princes ses frères ont été témoins. M. de Montpensier avait une manière de penser tout-à-fait différente; je lui demandai, à Tournay, en 1792, sa parole de ne jamais mettre le pied aux Jacobins, il me la donna; il partait pour Paris, et malgré les ordres et l'autorité d'un père qu'il chérissait, malgré le danger de remplir alors un tel engagement, il y fut fidèle; il fallait, pour cela, une étonnante fermeté, à l'âge qu'il avait à cette époque. Enfin, quand la royauté fut abolie, j'étais en Angleterre, et je n'ai pas eu plus de part au parti que prit alors l'aîné de mes élèves, que je n'en ai eu à sa liaison avec M. Dumouriez. S'il m'eût consultée sur ces deux choses et sur beaucoup d'autres, j'aurais assurément fait tous mes efforts pour l'en détourner! Mais quand j'aurais *conseillé* toute la conduite de l'aîné de mes élèves, il au-

rait toujours fait (en disant ce qu'on lui attribue faussement) une bassesse aussi absurde que déshonorante, puisqu'elle lui était absolument inutile. Ainsi c'est sur-tout pour l'intérêt de sa réputation que j'applaudis au désaveu qui le justifie ; quant à moi, j'étais justifiée d'avance par plusieurs lettres de lui que j'ai conservées, et qu'il m'écrivit durant mon séjour en Angleterre, par mon *Journal d'éducation*, par mon *Précis de conduite*, et par le témoignage que ne m'auraient pas refusé plusieurs personnes qui existent, qui certainement, si j'en eusse eu besoin, auraient rendu cet hommage à la vérité, et je compte dans ce nombre M. de Montpensier et M. de Beaujolois. Quoique ce dernier n'eût qu'onze ans, quand je l'ai quitté, il était trop avancé pour son âge pour ne pas se rappeler parfaitement combien m'était odieuse *la démocratie* que l'on inspirait à M. de Chartres, et combien je m'intéressais à la conservation de la monarchie ! Je n'ai point dissimulé, dans mon *Précis de conduite*, que l'abolition de la royauté m'affligea vivement, mais ce regret n'ôte rien à la soumission que je crois devoir au gouver-

nement établi (*a*). Je n'ai ni les talens, ni les lumières, ni l'instruction qui peuvent faire adopter raisonnablement un système politique, je n'ai jamais eu, sur les affaires publiques, que des *sentimens*, et non des *opinions*; et comme la manière de sentir vient de l'ame et tient à la morale, dans quelque situation que je puisse me trouver, je ne cacherai jamais la mienne (*b*).

(*a*) D'ailleurs, ce regret était bien naturel, lorsqu'on tombait sous l'autorité de Robespierre. Il était aussi simple alors de regretter la monarchie, qu'il l'est aujourd'hui de faire les vœux les plus ardens pour la durée du gouvernement actuel. Enfin, quand j'écrivais (en 1795) que j'avais été affligée de l'abolition de la royauté, j'ajoutais que l'humanité devait empêcher de desirer une *contre-révolution*, qui produirait encore de nouvelles vengeances et de nouvelles cruautés. Je n'ai varié ni dans mes sentimens, ni dans la manière de les exprimer. La première de ces deux notes fut écrite et imprimée à Berlin il y a peu de mois, et je la fais réimprimer à Paris sans y rien changer.

(*b*) Je terminerai cette note par la réfutation d'une nouvelle calomnie, d'une étonnante absurdité. Il paraît dans ce moment un ouvrage intitulé : *Correspondance de Louis-Philippe d'Orléans*, ouvrage

tronqué, rempli d'inexactitudes, et de notes ineptes et calomnieuses. On y donne quelques fragmens de lettres de moi, dans l'un desquels (qui n'a d'autre date que ce mot, *vendredi*) j'écris à M. d'Orléans que je suis charmée qu'on lui ait dit du bien de *mon journal*, et qu'en effet, conformément à la vérité, je l'y ai peint constamment sous les traits du meilleur des pères, etc. Ce journal est mon *Journal d'éducation*, ou *Leçons d'une gouvernante*, qu'avant mon départ pour l'Angleterre j'ai fait imprimer à Paris en 1790. L'éditeur de ces lettres, qui ne connaît apparemment pas cet ouvrage, dit, dans une note et dans la table des matières, que ce journal était *un journal que j'ai fait en Angleterre pour prôner M. d'Orléans;* c'est-à-dire, selon lui, des feuilles périodiques et anonymes, composées uniquement pour cet objet. Et voilà comment on écrit contre moi! Il est vrai qu'en général je ne suis traitée de cette manière que par la sottise ou par l'ignorance: et c'est ainsi que l'auteur du *Cimetière de la Magdeleine* prétend que je détestais la cour, parce que *je n'ai jamais pu me faire présenter*. Je saisis cette occasion de lui apprendre que, par un hasard assez singulier, j'ai été présentée *trois fois*: la première, peu de tems après mon mariage, (la feue reine, femme de Louis XV, vivait encore); la seconde, comme *dame d'une princesse du sang*; et la troisième, comme *gouvernante d'une princesse du sang*. Serait-il possible que la malveillance même pût ajou-

ter quelque foi à des libelles remplis de bévues si étranges ? On en pourrait relever bien d'autres dans ce *Cimetière de la Magdeleine*, rempli de prétendus *discours historiques* évidemment composés par l'auteur, et de contes dénués de toute vraisemblance comme de toute vérité. Les bons esprits et les bons cœurs s'affligeront de ne pouvoir estimer un ouvrage dans lequel on trouve souvent le talent si rare de bien peindre, et quelquefois la sensibilité la plus touchante unie à la morale la plus pure. Mais comment un homme religieux peut-il se permettre de publier comme certaines des anecdotes ridicules, dont la fausseté est si évidente ? Comment un philantrope peut-il se résoudre à noircir, sans aucune preuve, des gens qu'il ne connaît pas ?..... Après neuf ans d'exil et de malheur un ennemi même deviendrait respectable ; toute ame généreuse oublierait alors d'anciens ressentimens, et croirait s'abaisser en les conservant. Elles sont si longues les années écoulées dans l'infortune ! et neuf ans, dans tous les tems, forment une partie si considérable de la vie humaine, qu'au bout d'un tel espace tout sentiment vindicatif doit paraître atroce, sous quelque forme adoucie, c'est-à-dire, *adroite*, qu'il puisse se manifester : et que doit-on penser d'un écrivain qui, de sang-froid, calomnie le malheur, et qui ne connaît avec certitude de l'objet qu'il attaque, que des ouvrages dont les principes et les sentimens sont d'accord avec ceux qu'il professe lui-même ?

LES

MÈRES RIVALES,

OU

LA CALOMNIE.

LETTRE PREMIÈRE.

De M. du Resnel au vicomte de St. Méran.

De Gilly, le 10 avril 17**.

J'ai reçu votre lettre, mon ami, avec la sensibilité d'une amitié qui date de l'enfance, et que tout a dû fortifier depuis cette époque intéressante.

Enfin, vous voilà de retour ! Quel bonheur, après un long voyage en pays étranger, de revoir ses parens, ses amis ! Quel plaisir seulement de marcher sur sa terre natale, de retrouver les usages qu'on a toujours

suivis, et d'entendre parler dans les rues sa langue maternelle !.....

J'espère que désormais il n'y aura plus de lacunes dans notre correspondance. Si vous n'avez pas reçu de mes nouvelles depuis cinq ou six mois, ce n'est pas ma faute ; je vous ai écrit quatre lettres, j'en ai adressé deux à Pétersbourg, j'ai envoyé les autres à M. D*** ; mais je viens d'apprendre qu'il voyage lui-même, qu'il est à Londres, et qu'il n'en reviendra que dans six semaines.

Non, mon ami, je ne quitterai point *la ferme* de Gilly pour le superbe château de B***. Outre que je préfère la Bourgogne à la Normandie, j'aime mieux la simplicité que la magnificence.

Feu mon père (ainsi que tous les *parvenus*) attachait un grand prix à l'espèce de considération que le faste donne toujours *aux millionnaires* ; le luxe, il est vrai, fixe tous les yeux, les hommes sont toujours flattés d'attirer l'attention de la multitude, l'a-

mour-propre se persuade si facilement alors qu'*être regardé et être admiré* sont deux choses synonymes !

Mon père avait mille vertus ; il était humain, bienfaisant ; mais son obligeance et sa libéralité lui valurent plus d'éloges qu'elles n'inspirèrent de reconnaissance ; il fut entouré de flatteurs et de parasites, les gens de la cour vinrent en foule souper chez lui, plusieurs d'entr'eux lui donnèrent *la preuve de confiance* de lui emprunter souvent de l'argent, et il crut avoir des amis ! — Ce n'est qu'à force de modestie que les *bourgeois*, favoris de la fortune, peuvent échapper à l'envie, et même au ridicule ; le peuple ne consent à être *éclaboussé* que par les grands seigneurs, et ces derniers ne veulent être surpassés en somptuosité que par leurs égaux.

Au reste, si vous aviez vu ma charmante habitation, vous avoueriez qu'il n'est pas du tout nécessaire d'être un *philosophe stoïcien* pour s'en contenter, et qu'un épicurien pourrait

fort bien s'y plaire. La maison n'a ni apparence, ni régularité, mais elle est grande, commode, et dans une situation ravissante. J'ai pu y placer ma collection d'histoire naturelle et ce que j'ai conservé de tableaux, et j'ai en outre quatre appartemens à donner. Mon jardin n'est ni *à l'anglaise*, ni à la française ; il participe des deux genres : on n'y rencontre point ces petites montagnes sans majesté, qui ne servent qu'à rendre la promenade fatigante ; on n'y voit point ces tombeaux *vides*, et ces ruines *toutes neuves* qui ne retracent aucun souvenir ; mais on y trouve de superbes ombrages, d'excellens fruits, et les plus belles fleurs de la Bourgogne.

Quoique je ne sois que depuis huit mois dans cette province, j'y ai déjà formé des liaisons assez intimes pour m'y attacher. Gilly est placé entre les plus belles terres de ce canton, celles de Vordac et d'Erneville. Je suis à quatre lieues de l'une et de l'autre.

Le baron de Vordac est un vieillard spirituel et misanthrope, remarié en troisièmes noces, il y a cinq ans, à une jeune personne de vingt-deux ans. Sa misanthropie est excusable ; il a passé sa jeunesse à la cour. Ses deux premières femmes furent extrêmement galantes ; leurs profusions et les passe-droits de la cour le forcèrent de quitter le service et de se retirer dans sa terre. Après avoir été courtisan, homme à bonnes fortunes, et mari trompé, n'ayant recueilli, pour tout fruit des faveurs des princes et des belles, qu'une pension mal payée, beaucoup de dettes et la goutte, il croit être un *sage*, parce qu'il prend son mécontentement pour un noble détachement des grandeurs humaines, et son humeur pour de la philosophie. Sa femme est aimable et vertueuse.

Le marquis d'Erneville est un jeune homme de vingt-six ans, très-distingué à tous égards ; il a une place au parlement de Dijon, mais il passe sa vie dans sa terre. Il y est fixé par le

plus doux de tous les liens, l'amour conjugal.

Son histoire est romanesque et très-singulière. Il a été adopté et parfaitement élevé par la comtesse douairière d'Erneville, qui lui a fait épouser, il y a deux ans, sa fille unique, riche héritière et la plus charmante personne que j'aie jamais vue. La comtesse a donné aux deux époux la belle terre d'Erneville, à condition que son gendre quitterait le nom d'Orgeval, pour prendre celui d'Erneville. On a beaucoup blâmé la comtesse d'avoir donné sa fille, le plus riche parti de la province et d'une maison très-illustre, à un homme qui n'avait ni fortune ni naissance. Les d'Orgeval sont d'une famille de robe très-nouvellement anoblie. Pour moi, j'approuve cette excellente mère, qui, pouvant marier sa fille à un grand seigneur, a rejeté tous les projets frivoles d'ambition et de vanité, pour ne s'occuper que du bonheur de cette enfant chérie et si digne de l'être.

Une des choses qui l'a, dit-on, déterminée, est la certitude que ce mariage fixera pour jamais sa fille en province, et qu'elle sera toujours ainsi à l'abri des dangers inévitables auxquels se trouve exposée, à la cour et dans le grand monde, une jeune femme qui réunit à la beauté les graces les plus séduisantes et des talents enchanteurs.

La comtesse est d'autant plus estimable, qu'elle n'a été dirigée par aucune vue d'intérêt personnel, pas même par le desir de ne se point séparer de sa fille; car, quoiqu'elle soit également chère aux deux époux, elle ne vit point avec eux; elle s'est retirée dans un couvent de Dijon, et s'y est consacrée pour toujours à la plus profonde retraite. Le ciel a jusqu'ici justifié ses desseins et béni son ouvrage. Rien n'égale le bonheur des deux êtres intéressans dont elle a formé l'union; leur intérieur offre le plus délicieux tableau que l'on puisse contempler, et pour n'en être pas

charmé, il faut avoir toute la morosité du baron de Vordac.

Vous trouverez peut-être que je suis *bien généreux* d'admirer sans mélange de chagrin et d'envie une telle félicité; mais je suis si parfaitement *guéri*, que le souvenir même de mes illusions ne me présente plus l'image du bonheur. Je me souviens seulement que j'ai été complétement la dupe de la plus profonde hypocrisie, et j'ai oublié mes plaisirs, mes peines et mes malheurs. Le plus juste mépris a totalement effacé de mon cœur la trace de mes anciens sentimens. D'ailleurs, rien ne peut me les rappeler auprès de M. et de M.me d'Erneville. Ce n'est pas *une passion ardente* qu'ils ont l'un pour l'autre, ils s'aiment depuis l'enfance; la même éducation, les mêmes principes, les mêmes affections, ont formé entr'eux une conformité de goûts, d'opinions et de sentimens, dont il résulte un attachement qui n'est pas de l'amour, mais qui est mille fois plus tendre et

plus

plus solide. La douce habitude, en ôtant à leur tendresse mutuelle tous les caractères de la passion, les a liés pour jamais d'une chaîne indissoluble. Il leur serait impossible de se passer l'un de l'autre ; ce sont deux ames qu'on ne pourrait désunir sans les déchirer ! Ils ont tous deux supérieurement d'esprit et de très-grands caractères ; la marquise, plus jeune que son mari de six ou sept ans, n'a que dix-sept ans ; avec l'esprit le plus cultivé, le plus brillant, et une sensibilité cxquise, elle a une modestie et une ingénuité remarquables ; un mélange singulier d'instruction, de finesse et d'innocence, de raison et d'étourderie enfantine, lui donne je ne sais quoi de piquant et d'intéressant que je n'ai vu qu'à elle.....: Ces deux heureuses créatures ont un enfant charmant, que sa mère a nourri et qu'elle vient de sévrer. Une affaire importante a forcé le marquis de faire un voyage à Paris. Il est parti il y a six semaines, il doit re-

venir dans quinze jours, il ne différera sûrement pas son retour. Il n'a point emmené sa femme, elle est restée à Erneville.

Pour achever de répondre à toutes vos questions sur mon *voisinage*; je dois vous nommer encore quelques autres personnes avec lesquelles je ne suis pas aussi lié qu'avec celles dont je viens de parler. M. d'Orgeval, frère cadet de M. d'Erneville, jeune homme de vingt-cinq ans, marié depuis deux mois à Mlle. Dupui, nièce du banquier de ce nom, que vous connaissez. Ce d'Orgeval est très-inférieur à son frère à tous égards; sa femme est assez agréable. Ils sont logés chez le vieux Dupui, et passeront les étés dans une terre que ce dernier possède à cinq lieues d'Erneville. Enfin, le chevalier de Celtas, *le bel esprit* de la province, et l'homme *à la mode* de la ville d'Autun. Il a passé quelques années à Paris, où il dérangea une fortune très-médiocre; comme il a un fort beau nom,

et qu'il ne manque ni d'esprit ni d'agrémens, il conçut l'espoir d'épouser Mlle. d'Erneville ; il demanda sa main, il fut refusé, ne montra aucune humeur et est resté l'ami de la famille. Il est particuliérement lié avec M. d'Orgeval, qui a pour lui la plus grande admiration. Le chevalier vient assez souvent chez moi. Sa conversation est amusante ; je lui trouve de l'esprit et de la gaîté, mais il est *caustique* et *persifleur* ; la désagréable expression de l'ironie invariablement fixée sur ses traits, donne à toute sa physionomie quelque chose d'équivoque et de faux, qui repousse la confiance.

Mes voisins viennent souvent dîner chez moi. Je les visite beaucoup plus rarement ; ils ne s'en formalisent pas, parce qu'ils connaissent mon goût pour la solitude. L'honnête Remi, qui a voulu me suivre, et qui, je l'espère, ne me quittera jamais, est infiniment moins sédentaire que moi. *Ses petits vers de société* lui procurent ici de grands succès ; il a déjà

célébré les *vertus* et *les graces* de toutes nos *dames de châteaux*; c'est lui qui fait les *épithalames* et tous les *bouquets* pour les jours de fête ; ses talens lui ont valu une conquête très-brillante, celle d'un cœur de 35 ans, *tout neuf encore*. Mlle. du Rocher, demoiselle de compagnie de la marquise d'Erneville, a pour lui tous les symptômes d'une *grande passion*, et je crois qu'il n'y est point du tout *insensible*. Je me suis apperçu de leur inclination mutuelle, par le redoublement excessif de leur gaîté, lorsqu'ils se trouvent ensemble. J'ai fait à ce sujet une remarque assez singulière ; j'ai observé, depuis long-tems, que, chez les paysans et le peuple, et dans la classe des gens qui, n'ayant point vécu dans le grand monde, n'ont aucune idée de ce que nous appelons des manières nobles et un *bon ton*, l'amour ne se manifeste jamais que par une augmentation d'enjouement, un badinage continuel, et l'apparence d'une joie vive et folle, tandis

qu'au contraire, parmi les gens de *bonne compagnie*, l'amour s'annonce toujours par le sérieux et même par la mélancolie. Les premiers traitent l'amour comme un amusement, et les seconds comme une importante affaire. Ceci peut conduire à penser que, sans les raffinemens de l'esprit et des mœurs, et l'exaltation de l'imagination, l'amour ne serait point du tout une passion violente. Mais, à propos de *passion*, d'amour, et surtout d'*extravagance*, savez-vous que M.me du Resnel a eu l'audace de m'écrire, il y a quinze jours, pour me proposer un *raccommodement*? Aviez-vous l'idée d'une telle impudence? J'imagine que cette démarche est une suite du chagrin que lui causent des embarras d'affaires, des dettes, l'abandon éclatant du duc de Rosmond, et le dérangement de sa santé. Je n'ai pas, comme vous le croyez bien, pris la peine de lui répondre.

Adieu, mon cher vicomte, écrivez-moi, sur tout ce qui vous regarde,

avec le détail que vous exigez de moi. Parlez-moi de vos plaisirs, de vos projets, de vos espérances, et n'oubliez pas que vous m'avez promis une copie de votre journal.

LETTRE II.

Du même au même.

Le 16 avril.

Croirez-vous, mon cher vicomte, que c'est très-sérieusement que M.me du Resnel forme le *vertueux dessein de se raccommoder* avec moi! .... Assurément elle a tout-à-fait perdu la tête. Elle a su, je ne sais comment, que le marquis d'Erneville était à Paris, et que j'étais fort lié avec lui. Elle l'a fait prier de passer chez elle, et l'a tellement intéressé en sa faveur, que le marquis m'a écrit quatre grandes pages pour me prouver que ma *philosophie* devait me faire pardonner quelques *étourderies de jeunesse, expiées par un repentir sincère et les*

sentimens les plus touchans , etc. Comme il ignore absolument mon histoire , sa lettre est d'un bout à l'autre d'un ridicule risible. Sa femme, à laquelle il a écrit sur ce même sujet, m'a envoyé chercher pour me parler aussi. Je lui ai répondu que mon respect pour elle m'empêchait de lui détailler mes sujets de plainte contre M.me du Resnel ; qu'il était impossible de lui faire un tel récit , mais que j'instruirais le marquis , et que j'étais sûr qu'alors il ne verrait, dans les espérances actuelles de M.me du Resnel , qu'une effronterie absurde. En effet, j'écris au marquis et je lui conte succinctement, mais avec exactitude , les *étourderies de jeunesse* de cette femme qu'il trouve si *intéressante*. Sachez , je vous en prie , si elle est toujours aussi belle. Elle n'a que 27 ans. Quand on ne la connait pas , elle est si séduisante ! le marquis est jeune et sans expérience , il a les passions vives !..... Grand Dieu ! si les artifices de cette indigne femme !...

Ah ! pourrait-il oublier un moment cet ange qu'il a laissé ici, qui ne pense qu'à lui, qui l'attend, qui compte les jours et les heures ?..... Je vous assure que cette idée me tourmente beaucoup.

Enfin, le marquis connaîtra madame du Resnel. Je ne lui cacherai rien, mais prenez toujours quelques informations sur elle. Vous le pouvez facilement par C*** qui la voit souvent. J'espère qu'elle est enlaidie, puisque sa santé est devenue si mauvaise. Mais, fût-elle dans l'éclat de cette beauté si fameuse, je ne concevrais pas que le mari de *Pauline d'Erneville* pût en être séduit un instant.

Ainsi donc, mon ami, vous voilà attaché à un prince du sang ! C'est une sorte d'esclavage. Au reste, à moins de quitter le monde, ne faut-il pas toujours renoncer à sa liberté ? Quand on veut faire son chemin, on n'a que le choix des chaînes ; il est impossible de s'en affranchir dans quelqu'état que ce puisse être.

Adieu, mon ami, je vous quitte pour achever la lettre énorme que j'écris au marquis d'Erneville, et qui, malgré toute ma diligence, ne sera finie que demain.

LETTRE III.

Du même au Marquis d'Erneville.

Le 16 avril.

La femme artificieuse qui vous intéresse, mon cher marquis, vous a trompé sur tous les points. Votre erreur pourrait me donner à vos yeux l'air de l'injustice, ou du moins de la dureté. Votre estime m'est trop précieuse pour que je puisse résister au desir et au besoin de vous éclairer à cet égard, ce que je ne puis faire sans vous conter une histoire fort triste pour moi, mais qui est par elle-même également singulière, bizarre et comique. Je vous ferai grace d'une infinité de détails; cependant en me bor-

nant aux faits principaux, cette narration sera toujours fort longue, et je n'aurais jamais le courage de l'entreprendre, si je ne mettais pas un aussi vif intérêt à ma justification. Lisez donc, avec quelque attention et de suite, s'il est possible, cet étrange récit.

Après la mort de mon père, me trouvant possesseur d'une fortune immense, je songeai sérieusement à me marier. On me proposa différens partis, entr'autres M.lle de M***, orpheline, âgée de dix-huit ans, d'une grande naissance, belle comme un ange, mais sans aucune fortune. Une vieille tante l'avait recueillie chez elle. On me présenta et ma recherche fut agréée.

Cependant je voulus savoir si M.lle de M*** épouserait sans peine un homme de finance, et si je lui convenais personnellement. J'eus avec elle, à ce sujet, une longue explication, qui fit mon bonheur, puisqu'elle me répéta plus d'une fois l'as-

surance que le choix de sa famille s'accordait parfaitement avec son inclination. Je l'épousai, et je fus, pendant six mois, le plus heureux de tous les hommes. Je possédais la plus belle femme de Paris et la plus aimable, et je me croyais aimé.

J'étais obligé de voir et de recevoir souvent chez moi les parens de ma femme, et par conséquent, des gens de la cour, ce qui formait dans ma maison deux sociétés fort différentes, celle de M.me du Resnel et la mienne. A l'exception du vicomte de St. Méran avec lequel je suis lié depuis mon enfance, je n'avais pour amis que des hommes de mon état, ou quelques gens de lettres et deux ou trois artistes. M.me du Resnel était extrêmement polie avec eux, c'est-à-dire, qu'elle leur demandait *de leurs nouvelles* lorsqu'ils arrivaient, et qu'à souper elle leur offrait de tout ce qui était sur la table. Du reste, les conversations aimables étaient exclusivement réservées pour le petit cercle choisi dont

elle se faisait entourer. Mes amis, de leur côté, venaient se ranger près de moi, et, tandis que nous dissertions paisiblement sur les arts et la littérature, M.me du Resnel et ses convives parlaient de la cour, de l'opéra, de la pièce nouvelle et des modes. Il régnait une grande gaîté dans ce comité beaucoup plus nombreux que le mien, et la vivacité, l'air animé de ces personnages formaient un contraste plaisant avec notre uniforme tranquillité. Car, en général, ceux qui savent véritablement causer, n'ont point toutes ces démonstrations exagérées que l'on est convenu d'appeler *du feu* et de *l'expression*, mais *les diseurs de riens* sont comme les mauvais acteurs qui mettent la pure pantomime à la place du talent.

Je n'avais pas été fâché dans les commencemens que M.me du Resnel se chargeât en partie du soin d'entretenir des gens que je connaissais peu, et dont la conversation ne me plaisait point ; mais je trouvai que l'on éten-

dait beaucoup trop l'espèce de liberté qu'on me laissait à cet égard. Je tâchai d'abord de rendre de tems en tems la conversation générale ; ce fut en vain ; je me mêlai plus d'une fois dans ce groupe qui m'était presque entièrement étranger ; on m'y vit avec l'air de l'étonnement ; je m'y sentis mal à mon aise : on y parlait un langage dont toutes les finesses étaient perdues pour moi ; car je n'avais la clef ni des allusions, ni des plaisanteries de société. Enfin, j'eus avec M.me du Resnel une explication qui ne servit qu'à nous refroidir mutuellement. J'appris quelque tems après que sa cousine et son amie intime, M.me de P***, plus âgée qu'elle de cinq ans, avait une très-mauvaise conduite : je demandai le sacrifice de cette liaison. Ma femme pleura, c'était me refuser : je n'eus pas le courage d'insister, mais je devins défiant et malheureux. J'allais assez souvent à la campagne chez l'oncle de St. Méran qui y passait tout l'hiver. J'annonçai, un matin, que

j'irais y passer deux jours, et je partis en effet après le dîner. Mais, sur le soir, il me prit envie de revenir secrètement à Paris, et j'exécutai ce dessein. J'arrivai chez moi à minuit et demi ; j'entrai par la porte de mon jardin dont j'avais une clef, n'ayant dans ma confidence qu'un seul domestique. Je montai sans bruit, par un escalier dérobé, dans mon appartement, et je sus, par mon laquais, que M.me du Resnel n'était pas encore rentrée. Je me déshabillai, et ensuite, passant dans la chambre de ma femme, je me couchai dans un grand lit à colonnes dont tous les rideaux étaient parfaitement tirés. Les femmes de M.me du Resnel, suivant leur coutume, étaient endormies dans leurs chambres en attendant leur maitresse. A deux heures du matin, j'entendis frapper en maître ; un moment après, ma femme et son amie, M.me de P***, entrèrent dans la chambre. M.me du Resnel dit qu'elle se déshabillerait seule, et renvoya ses femmes

en leur ordonnant de se coucher. M.me du Resnel se débarrassa de son panier, de ses diamans ; ensuite elle s'établit à côté du feu, afin de causer tout à son aise avec son amie. Vous pensez bien que je ne dormais pas ; je ne perdis pas un seul mot de leur conversation, qui me découvrit, de la manière la plus positive, que madame du Resnel avait pour amant le frère de son amie, le baron de ***. M.me du Resnel répéta plusieurs fois, durant cet entretien, qu'elle m'avait épousé malgré elle et qu'elle avait eu *la franchise* de m'en avertir ; elle fit à sa cousine beaucoup d'autres mensonges, mais les confidences de ce genre en sont toujours remplies : il faut, d'une part, excuser ses égaremens autant qu'il est possible, et de l'autre, il faut tâcher de faire un *roman intéressant.*

La douleur et la colère me suffoquaient ; mais je formai la résolution de me contenir, afin de réfléchir mûrement au parti qui me restait à prendre.

A quatre heures du matin, les deux amies se séparèrent. M.me de P*** sortit, et M.me du Resnel, après avoir achevé de se déshabiller, éteignit ses bougies, laissa brûler une lampe, et s'approcha du lit pour se coucher. Figurez-vous sa surprise et son effroi, lorsqu'elle m'apperçut en entr'ouvrant le rideau et en se mettant dans son lit !...J'étais immobile, j'avais les yeux fermés, et je paraissais être profondément endormi. M.me du Resnel, pendant quelques minutes véritablement pétrifiée, n'osa faire le moindre mouvement. Enfin, elle acheva de se glisser dans le lit; un violent tremblement agitait tout son corps ..... elle se calma par degrés, et sur les six heures du matin elle s'endormit. Alors je me levai doucement, et je volai dans ma chambre, ayant eu le tems de réfléchir. Mon parti était pris : la conversation des deux amies m'avait appris que tous les gens de M.me du Resnel, et même mon portier, étaient entièrement ou en partie dans sa con-

fidence. Sans perdre un instant, je congédiai ses femmes de chambre, ses deux laquais, son cocher et mon portier, qui sortirent aussitôt de la maison ; et par le secours de mes gens, je remplaçai, en moins de trois heures, tous ces domestiques renvoyés.

M.me du Resnel sonnait pour la seconde fois, lorsque les deux nouvelles femmes de chambre entraient dans mon cabinet ; je les envoyai à leur poste, et j'achevai de m'habiller. Cependant M.me du Resnel, impatiente de ne point voir arriver ses femmes, s'était levée pour les appeler; personne ne répondant, elle se mit à une fenêtre qui donnait sur la cour, et appela ses gens.

Le nouveau portier sortant de sa loge, lui demanda ce qu'elle voulait. — Et vous-même, dit-elle, qui êtes-vous ? — Le portier de M. du Resnel, répondit-il. Cette réponse l'interdit ; cependant elle le chargea de lui envoyer ses femmes et ses gens, et elle retourna dans sa chambre. Une mi-

nute après, elle vit entrer deux domestiques inconnus qui lui demandèrent ses ordres ; elle se troubla, ne répondit rien, et les deux nouvelles femmes de chambres parurent. Alors son inquiétude fut au comble, elle tomba dans un fauteuil, fondit en larmes, et fit signe qu'elle voulait être seule. A midi, elle sonna ; on la trouva toute habillée. Elle demanda où j'étais ; on lui dit que je venais de sortir. Elle ordonna que l'on mît les chevaux ; et quand on vint l'avertir que la voiture était prête, elle donna l'ordre de dételer. A deux heures, elle passa dans la salle à manger ; la table était dressée, il y avait deux couverts..... Elle considéra cette table, et demanda au maître d'hôtel, avec beaucoup d'émotion, si j'étais rentré : il répondit, qu'il n'en savait rien. Elle rentra dans sa chambre ; un quart-d'heure après on fut lui dire que le dîner était servi. J'étais déjà dans la salle à manger, assis devant la table, et mes gens, comme à l'ordinaire,

étaient placés derrière moi. M.me du Resnel se fit attendre plus de dix minutes : enfin elle vint ; sa démarche avait quelque chose d'égaré ; la rougeur de ses yeux et la pâleur de son visage la rendaient presque méconnaissable ; elle tenait un flacon de sels, elle tressaillit en m'appercevant, et détourna les yeux ; elle s'assit, en balbutiant à demi-voix qu'elle avait un violent mal de tête. Elle ne déplia point sa serviette. Je fus un moment sans parler, ensuite je l'exhortai d'un ton calme, mais très-ferme, à *se vaincre* et à manger. Elle obéit : je parlai de choses indifférentes, elle se fit effort pour répondre ; mais elle ne put articuler que quelques monosyllables, qui expiraient sur ses lèvres tremblantes. Je lui offris plusieurs fois des plats qui se trouvaient devant moi. A chaque offre, elle me remerciait par une inclination de tête extrêmement humble ; ensuite elle tirait son mouchoir et se mouchait, pour cacher et pour essuyer ses lar-

mes. Chaque instant semblait accroître sa confusion, et la pitié s'insinuait profondément dans mon cœur.

Sur la fin du dîner, elle hasarda de lever les yeux sur moi, et nos regards se rencontrèrent. J'éprouvai je ne sais quoi d'inexprimable ; il me sembla qu'elle venait de m'ouvrir son ame toute entière ; je venais d'y voir ses anxiétés, ses craintes vagues et sinistres, et l'excès de son repentir : ce regard timide et suppliant m'instruisait mieux et me touchait plus que tout ce qu'elle aurait pu me dire. J'étais vivement ému ; je bus un verre d'eau. M.me du Resnel mit ses deux mains sur son visage, en reculant sa chaise, comme si elle eût voulu sortir de table ; je me levai, je m'approchai d'elle, je la pris sous le bras ; elle se souleva avec effort, elle pouvait à peine se soutenir ; elle serra fortement mon bras contre sa poitrine, ses sanglots lui coupaient la respiration ; elle appuya sa tête sur mon épaule, je l'entraînai ainsi dans le salon. Aussi-

tôt que nous fûmes seuls, elle se précipita à mes pieds, en donnant un libre cours à ses pleurs. Je la relevai, je la portai dans un fauteuil, et je m'assis à côté d'elle. Je m'étais proposé de lui parler avec une sévérité calme et solemnelle; mais j'avais beaucoup de peine à modérer mon attendrissement..... Elle tenait mes mains, les pressait dans les siennes, et les arrosait de larmes..... Il y eut un long silence; enfin, rassemblant toutes mes forces: Je puis, lui dis-je, pardonner un premier égarement; votre jeunesse, les conseils qui vous ont entraînée, l'état où je vous vois, tout me persuade que votre cœur n'est point encore corrompu. Rompez, sans délai, des liaisons criminelles, revenez sincérement à la vertu; j'aurai sur vous un œil attentif et clairvoyant, vous ne me tromperez point: si votre ame est généreuse et reconnaissante, nous pourrons encore retrouver le bonheur; vous saurez expier et réparer une faute dont vous

ne deviez jamais espérer le pardon. Je ne vous en reparlerai plus, mais je vous observerai; le tems seul peut vous rendre ma confiance, et jusques-là je ne serai pour vous qu'un témoin vigilant et un juge inflexible. A ces mots je me levai : elle tomba encore à genoux, et comme je m'éloignais, elle se traîna vers moi dans cette attitude. Sans m'arrêter, je lui dis de se calmer, et je sortis précipitamment.

Ce jour même, elle m'écrivit la lettre la plus touchante. Cette lettre en enfermait une autre pour sa cousine, M.me de P***, dans laquelle M.me du Resnel lui déclarait positivement qu'elle ne la reverrait jamais.

Le lendemain je partis, avec ma femme, pour ma terre de B***. Nous y passâmes huit mois de suite, et durant tout ce tems, je n'y reçus que mes amis intimes. M.me du Resnel, devenue la plus humble, la plus intéressante de toutes les femmes, avait repris tous ses droits sur mon cœur. Il me semblait même que je l'aimais

avec une affection plus tendre qu'avant son égarement ; et je crois encore qu'à cette époque elle était digne, en effet, d'inspirer un grand attachement. Le repentir et la reconnaissance avaient produit en elle la plus heureuse révolution. Née avec un caractère facile et faible, des passions impétueuses, une imagination brûlante et beaucoup d'esprit, elle passait facilement d'une extrémité à l'autre, et ne pouvait être médiocre et modérée, ni dans le mal ni dans le bien. Elle s'était tournée, avec ardeur, vers la dévotion ; de retour à Paris, elle loua un appartement dans un couvent, afin d'y aller quelquefois, dans les tems solemnels consacrés par l'église, ou quand j'irais sans elle à la campagne chez mes amis. Elle ne voulait plus mettre de rouge, je l'exhortai à ne rien faire qui pût la singulariser, et par la même raison, je la forçai, en quelque sorte, à m'accompagner de tems en tems à la comédie. Je l'obligeai à voir plus de

monde qu'elle n'aurait desiré en recevoir ; enfin, ne pouvant supporter la mélancolie que lui causaient des remords qu'elle nourrissait avec soin, je ne négligeais aucune occasion de la relever à ses propres yeux. Je ne voulais que régler sa dévotion, et je la refroidis ; et mes éloges imprudens finirent bientôt par effacer de son cœur le repentir salutaire, qui pouvait seul y conserver le goût de la vertu. L'extrême générosité n'est jamais dangereuse avec les grands caractères, mais les ames communes en abusent toujours.

J'aurais dû ne pas oublier que ce n'étaient, ni la passion, ni la sensibilité qui avaient égaré M.me du Resnel ; elle n'avait cédé qu'à l'exemple et aux mauvais conseils : ce genre de fragilité ne laissait d'espérance que dans l'éloignement absolu des occasions dangereuses. J'aurais dû penser qu'avec une jeunesse si brillante, une beauté si remarquable, une tête si vive, un caractère si léger, il fallait,

pour

pour la sauver de sa propre faiblesse, la soustraire au monde, ou du moins à toute espèce de dissipation. Je ne fis point ces réflexions, et l'austérité de son extérieur, cette dévotion superficielle qui me rassuraient, contribuèrent principalement à la corrompre sans ressource; car elle se trouva dans la nécessité, ou de se trahir et de se perdre, ou de devenir la plus audacieuse hypocrite. Son choix ne pouvait être douteux; elle eût choisi de même avec beaucoup moins de risque, car la seule crainte d'une scène embarrassante a souvent fait prendre aux gens faibles le parti de la perfidie.

Cependant M.me du Resnel se montrant toujours semblable à mes yeux, obtint avec ma plus parfaite estime celle de tous ceux qui l'approchaient. Son aventure avait fait du bruit, mais le monde a l'indulgence d'oublier facilement, lorsqu'un mari pardonne. On se défia d'abord de la dévotion d'une femme charmante de vingt ans;

ensuite, lorsqu'on vit une conduite égale et soutenue, une austérité sans humeur, une vertu aimable autant qu'irréprochable, l'admiration devint universelle. Trois ans s'écoulèrent de la sorte : depuis plus d'un an je ne devais qu'à l'erreur le bonheur dont je jouissais ; on employait pour me tromper, des artifices trop bien combinés et trop odieux, pour qu'il me fût possible de les soupçonner.

J'avais, depuis ma première jeunesse, la passion des tableaux. Le plus fameux amateur de Paris, M. R***, venait de mourir. Parmi ses tableaux, il en était un sur-tout que je désirais vivement depuis long-tems, et dont j'avais offert vainement plusieurs fois une somme très-considérable. Aussitôt que j'appris la mort de M. R***, je chargeai Remi, mon secrétaire, d'aller à son inventaire acheter ce tableau qu'il me rapporta ; il me conta qu'il avait trouvé à cette vente le jeune duc de Rosmond, qui ne s'y était rendu que pour faire l'acquisi-

tion de ce même tableau ; mais qu'en apprenant que je le desirais, il y avait renoncé sur-le-champ, en disant *que cette déférence était due au premier connaisseur de Paris*. Ce compliment flatta beaucoup mon amour-propre, et je trouvai le procédé si honnête, que je crus devoir aller me faire écrire chez le duc. Je le dis à M.me de Resnel, qui me répondit négligemment qu'à son avis il suffirait d'envoyer Remi le remercier de ma part. Je persistai dans mon dessein, et comme je l'avais annoncé à ma femme, je fus le lendemain chez le duc, à l'heure du spectacle, imaginant qu'il ne serait pas chez lui : mais on me fit entrer. Je trouvai le duc dans son cabinet, assis devant un bureau, et lisant ; il parut très-surpris en me voyant, mais il me reçut avec la grace et la politesse qui le distinguent. Il me montra une très-belle galerie de tableaux, et je sortis de chez lui charmé de sa personne et de son entretien.

Le duc de Rosmond, si célèbre par les agrémens de son esprit et de sa figure, et par sa profonde dépravation, est certainement l'être le plus dangereux de son epèce; rien en lui ne décèle la fatuité; ses cheveux toujours négligés, son air nonchalant et un peu distrait, ses manières simples et naturelles, annonceraient plutôt la bonhomie et l'insouciance de plaire.

Superficiel en tout, excepté dans l'art de séduire, il n'a que l'espèce d'instruction qui peut en imposer aux gens du monde; son esprit souple et fin manque d'étendue; son ame est absolument dénuée d'élévation et de sensibilité; il n'a qu'un seul genre de pénétration, mais qu'il possède à un degré supérieur; en étudiant les hommes, il ne sait démêler en eux que leurs faibles, leurs travers et leurs vices; les vertus lui échappent, il n'y croit pas. N'ayant aucune espèce de principes, il pense cependant qu'on ne doit jamais laisser échapper l'oc-

casion de faire le bien, quand on le peut sans risques personnels, et sans qu'il en coûte des sacrifices. Tout ce qui est au-delà de cette morale et de cette sorte de bonté, n'est à ses yeux qu'une folie ; la délicatesse, la générosité, l'héroïsme ne sont pour lui que des extravagances, ou l'effet de quelques calculs secrets, auxquels il suppose toujours l'intérêt personnel pour base ; la vertu sublime ne lui semble que la duperie d'un esprit borné ou l'artifice adroit d'un génie profond.

L'usage du monde a fait connaître au duc de Rosmond, que la flatterie la plus délicate n'est pas la plus persuasive. Les esprits sont si raffinés, que les louanges ingénieuses, par leur agrément même, sont devenues suspectes. Le duc de Rosmond ne montre de la finesse que lorsqu'il censure ; ses épigrammes sont remplies de sel et de délicatesse ; mais quand il flatte, il ne veut que paraître sincère ; ses éloges ont un laconisme et

une sorte de grossiéreté qui rendent leur effet irrésistible dans la bouche d'un homme aussi spirituel. Il les donne comme s'il n'exprimait que des vérités triviales généralement reconnues, et sa manière et son ton ne permettent pas de soupçonner qu'il ait la moindre intention d'obliger ou de plaire. Ses louanges sont reçues par les gens le moins orgueilleux : il ne les *donne pas*, elles lui *échappent*; comment les *refuser*? Si par hasard on ose y trouver de l'exagération, il n'insiste point, mais il a l'air si étonné, que l'on rougit presque d'avoir été modeste ; on craint d'être accusé de fausse humilité. Tel est le dangereux personnage qui a toutes les graces et tous les vices nécessaires pour parcourir avec éclat la carrière de l'ambition et celle de la galanterie, mais qui dans toute autre n'eût été qu'un homme extrêmement médiocre.

Au bout de quelques jours, le duc de Rosmond vint me rendre ma visite. Il me trouva seul avec ma femme,

qui le reçut avec une politesse très-sèche. Le duc de son côté fut très-froid avec elle. Il me témoigna le desir de voir mes tableaux : je lui demandai son jour ; il m'en indiqua un très-éloigné. Lorsqu'il fut sorti, M.me du Resnel me dit qu'elle espérait que je ne me lierais point avec lui ; car, ajouta-t-elle, il a une bien mauvaise réputation ; c'est un homme sans principes, et on m'en a conté des traits abominables. J'avoue, répondis-je, que je soupçonne beaucoup d'exagération dans le mal qu'on en dit ; j'ai toujours bonne opinion des jeunes gens de son état, qui ont l'esprit orné et un goût passionné pour les arts. Bon ! reprit M.me du Resnel, il n'achète des tableaux que par vanité, et je parie qu'il ne s'y connaît pas le moins du monde. C'est, répliquai-je, ce que je connaîtrai lorsqu'il viendra voir mon cabinet ; au reste, je n'ai nulle envie de l'attirer ici, je le trouve beaucoup trop brillant pour nous ; mais il a eu pour moi un procédé

très-honnête, et je veux m'y montrer sensible.

Au jour indiqué le duc revint à midi. Ma femme ne parut point, et je lui fis seul les honneurs de mon cabinet. Il examina mes tableaux en connaisseur, louant particulièrement tous ceux que j'estimais le plus, et nommant tous les peintres. Je fus enchanté de son goût et de ses connaissances. Je le retins sans m'en apercevoir jusqu'à l'heure du dîner ; alors un valet de chambre entra, et lui dit qu'on venait de s'appercevoir dans l'instant que le grand cercle d'une des roues de son carrosse était presqu'entièrement détaché, et que par conséquent il fallait aller chez lui chercher une autre voiture. Le duc parut très-fâché de cet accident ; il voulait s'en aller à pied, je l'invitai à dîner, il refusa d'abord ; j'insistai, et enfin il accepta. M.me du Resnel eut l'air de la surprise en le voyant entrer dans le salon, et elle reçut avec beaucoup de froideur le compliment qu'il lui fit à ce sujet.

J'avais ce jour-là deux ou trois artistes à dîner. Le duc les charma par sa conversation ; il se retira de fort bonne heure, et lorsqu'il fut sorti, chacun fit son éloge, à l'exception de ma femme qui garda le plus profond silence. Cependant elle me témoigna le desir de voir la collection de tableaux du duc ; mais elle ne voulut absolument aller chez lui que lorsqu'il serait à Versailles. Nous fûmes donc visiter son cabinet dans son absence. M.me du Resnel s'enthousiasma pour un grand tableau carré qui représentait une Madeleine ; elle me dit qu'elle desirait passionnément l'avoir pour le placer dans son *oratoire*, (elle nommait ainsi un petit cabinet *consacré à la piété*, dans lequel elle s'enfermait tous les jours trois ou quatre heures). Voilà, continua-t-elle en me serrant la main et en poussant un profond soupir, voilà mon modèle ; je voudrais l'avoir toujours sous les yeux. A ces mots elle tira son mouchoir et s'en couvrit le

visage. Je crus qu'elle essuyait ses larmes, et les miennes coulèrent véritablement.

Ce tableau, quoiqu'il fût charmant, n'était qu'une copie ; ainsi je crus pouvoir, sans indiscrétion, demander au duc de me le céder. Il se prêta à ce desir avec son obligeance accoutumée, et la Magdeleine fut portée chez moi. M.me du Resnel, quelque tems après, me fit entrer dans son oratoire pour y voir sa chère Magdeleine qu'elle avait fait incruster dans le mur dans un enfoncement qui formait une espèce de niche, sur le rebord de laquelle se trouvaient des vases remplis de fleurs ; au-dessous de la niche était un petit bureau couvert de livres de dévotion. Comme j'admirais l'élégance de cet arrangement, M.me du Resnel me remercia encore de lui avoir donné ce tableau : c'est, dit-elle, le principal ornement de ce lieu qui m'est si cher, de cette paisible retraite où s'écoulent les plus doux momens de ma vie !....

Tous ces petits détails vous paraî-

tront minutieux, mais la suite de mon récit vous fera connaître que je n'ai dû ni les oublier ni les passer sous silence.

Nous reçûmes un billet de la duchesse de Rosmond qui nous invitait à souper. Ma femme refusa positivement ; je crus devoir accepter, et je me rendis seul chez le duc. J'arrivai de bonne heure ; je trouvai le duc tête à tête avec sa femme, jeune personne d'une figure agréable, dont il est adoré, et qu'il a trouvé le secret de rendre heureuse en l'abusant sur sa conduite, et en la traitant avec les plus grands égards et tous les témoignages de la tendresse. Je fis les excuses de madame du Resnel. Le duc les écouta froidement, ne parut ni surpris ni fâché, et parla sur-le-champ d'autre chose. Lorsque j'entrai il était assis à côté de sa femme, tenant sur ses genoux son fils, enfant charmant de deux ou trois ans. Plusieurs personnes survinrent successivement, et presque toutes de ma connaissance. A

souper, la duchesse me fit placer à côté d'elle, et ne parut presque occupée que de moi. Elle me dit que le duc, passionné pour les arts et pour la littérature, était enchanté de mon entretien et de ma société, et qu'elle espérait que je reviendrais souvent chez elle. La duchesse répétait naïvement *sa leçon* sans y entendre la moindre finesse, et elle me persuadait sans peine des choses qu'elle croyait bonnement elle-même, et dont mon amour-propre était vivement flatté. Cette soirée acheva de m'attacher au duc de Rosmond ; il m'accueillait d'une manière si aimable, il me paraissait si bon mari, si tendre père, si *bon homme*, que de ce moment je regardai tous ses ennemis comme des envieux et des calomniateurs.

Je retournai de tems en tems chez lui, je l'invitai plusieurs fois à venir chez moi. Il me répondit un jour qu'il m'avouait *franchement* qu'il s'était apperçu que M.me du Resnel avait des préventions contre

lui. Je n'en suis pas surpris, continua-t-il, beaucoup de gens disent du mal de moi, et j'ai fait quelques étourderies dans les commencemens de mon mariage; mais un attachement sincère m'a rendu sage, je n'ai point de mérite à l'être, j'aime passionnément ma femme. Alors il me fit l'éloge de la duchesse avec un tel enthousiasme que j'en fus attendri. Il s'apperçut que j'avais les larmes aux yeux, et me serrant affectueusement la main: Il m'est doux, me dit-il, d'ouvrir ainsi mon cœur à un homme tel que vous; mais je ne suis jamais tenté de dire de semblables choses à ces êtres dépravés dont le monde est rempli, qui ne comprennent pas que l'on puisse être amoureux de sa femme.

Mon admiration et mon amitié pour le duc augmentaient chaque jour. Il venait quelquefois souper chez moi, ayant pris, disait-il, son parti sur les *froides réceptions* de M.me du Resnel, qui le traitait toujours avec la même sévérité. Elle ne laissait pas

échapper une occasion de m'en dire du mal, et j'étais bien persuadé qu'elle l'avait pris dans un véritable guignon.

Nous avions pour voisin M. de ***, vieillard très-riche, d'une telle avarice et d'un caractère si vil, qu'il était universellement accusé de faire l'infâme métier d'usurier et de prêter sur gages. Sa maison touchait la mienne, nous avions même un mur mitoyen; mais malgré cette proximité, je n'avais jamais mis le pied chez un homme si méprisé, qui d'ailleurs ne voyait personne.

Un soir, ma femme me dit, d'un air de triomphe, qu'elle avait fait une découverte charmante; c'est, poursuivit-elle, que le duc de Rosmond va assez souvent chez notre voisin M. de *** ; nos gens l'en ont vu sortir plusieurs fois, toujours seul, à pied, et avec mystère. Il est évident, ajouta-t-elle, qu'il ne va là que pour y emprunter de l'argent à un intérêt usuraire; cela vous prouve que ses affaires sont dans un déplorable état;

cet avis peut être utile, profitez-en. J'assurai M.me du Resnel que le duc ne m'avait jamais fait entendre qu'il eût besoin d'argent; elle secoua la tête : Je me trompe peut-être, reprit-elle ; mais j'avoue que l'amitié d'un grand seigneur prodigue et dérangé pour un financier m'est un peu suspecte. Ce raisonnement me frappa, car les visites chez l'usurier y donnaient beaucoup de poids ; je me tins sur mes gardes, je sondai même le duc à cet égard, il sortit à son honneur de cette épreuve qui ne servit qu'à me donner la plus haute opinion de sa délicatesse, de ses sentimens et de son amitié pour moi ; car je finis par lui demander naturellement s'il était vrai qu'il eût été chez M. de ***. Il en convint, et il ajouta qu'il serait même forcé d'y retourner plusieurs fois, mais que c'était uniquement pour arranger une malheureuse affaire d'un de ses amis que cet usurier avait indignement friponné. Il me conta là dessus une longue

histoire dans laquelle il jouait un rôle qui me pénétra d'admiration, d'autant plus qu'il me fit promettre le plus profond secret. Charmé de cette confidence, je ne pus m'empêcher de dire à M.me du Resnel qu'en effet le duc allait chez l'usurier, mais que j'en savais les raisons, et que je les approuvais du fond de mon ame. Elle sourit en me répondant : En vérité, il vous fait croire tout ce qu'il veut. Le sourire était très-naturel, et la réponse parfaitement juste.

J'étais intimement lié avec le duc de Rosmond, depuis plus d'un an ; mon estime pour lui ne pouvait plus croître, elle allait jusqu'à l'enthousiasme. St. Méran essayait en vain de m'éclairer, en me disant que cette liaison me donnait des ridicules, et faisait tenir d'*étranges propos*. Je me fâchai sans vouloir rien entendre, et je me refroidis pour l'ami sincère qui voulait me dessiller les yeux. Le duc, si profondément dissimulé, si fourbe avec moi, n'avait pu résister

au plaisir de se vanter de ses succès. La fatuité ne peut se taire, et, malgré tous les stratagêmes de la plus étonnante hypocrisie, tout le monde soupçonnait la vérité. J'étais seul dans l'erreur, mais je m'y livrais aveuglément.

Nous étions sur la fin du carême, et M.me du Resnel, suivant sa coutume, fut à cette époque s'enfermer dans son couvent, afin d'y passer une semaine dans *une retraite absolue*.

Deux ou trois jours après son départ, le hasard me fit découvrir un excellent peintre en miniature, nouvellement arrivé d'Italie. Je fus chez lui un matin de très-bonne heure, et je le priai de me montrer quelques portraits de son ouvrage. Je m'assis auprès d'une table, et, tandis qu'il cherchait dans un porte-feuille, mes yeux tombèrent sur un mouchoir des Indes, posé sur la table, et remarquable par son extrême finesse et l'éclat des couleurs de sa bordure. Ce mouchoir fixa toute mon attention,

parce que j'en avais donné de semblables à M.me du Resnel. Je me sentis ému sans trop savoir pourquoi. Je pris le mouchoir ; je cherchai la marque, et je trouvai une *M* et une *R*, le chiffre de M.me du Resnel!.... Le peintre voyant que j'examinais ce mouchoir, me dit qu'il appartenait à une jeune et belle dame qui venait se faire peindre chez lui. Je dissimulai mon trouble, et je lui demandai comment ce mouchoir se trouvait entre ses mains. La jeune dame, répondit-il, l'a oublié hier, et je n'ai pu le lui renvoyer, parce que j'ignore son nom et son adresse ; elle vient ici avec beaucoup de mystère, et après chaque séance elle emporte avec elle son portrait. A ces mots, un violent battement de cœur m'empêcha un moment de continuer mes questions. Enfin, reprenant la parole : il est clair, dis-je, que cette dame se fait peindre pour un amant. Au contraire, répartit le peintre, c'est pour un mari qu'elle veut surprendre agréablement

le jour de sa fête, qui est, dit-elle, à la St. Marc. Je tressaillis à ce nom, parce qu'en effet S. Marc est mon patron. Et comment se fait-elle peindre, demandai-je encore? *En Madeleine*, répond le peintre, avec des draperies pourpres et lilas. A ces mots je respirai, ne doutant point alors que ce portrait, imitant le tableau *de l'oratoire*, ne me fût réellement destiné. Cette idée me parut à la fois naturelle, ingénieuse et touchante. Cependant j'avais besoin de me recueillir et de réfléchir à cette aventure, car j'éprouvais encore au fond de l'ame une inquiétude vague qui m'oppressait. J'abrégeai ma visite; comme je m'en allais, le peintre me demandant mon nom, je lui en dis un supposé, et je le quittai en promettant de revenir.

Je rentrai chez moi. Une foule de réflexions inquiétantes s'offrit à mon esprit; plus j'y pensais, et moins il me paraissait vraisemblable qu'une personne aussi prudente, aussi timorée que madame du Resnel, fît une

démarche aussi suspecte, dans la seule vue de me causer une petite surprise agréable. Il ne me semblait que trop probable que la confidence, faite au peintre sur ma fête, n'était qu'une précaution adroitement prise pour se mettre à couvert à tout événement. J'imaginai même que madame du Resnel, remportant toujours le portrait, le faisait peut-être copier à mesure, afin d'en avoir deux, et que, par conséquent, le don de ce portrait le jour de ma fête, ne serait pas pour moi une preuve positive de son innocence, puisque je serais toujours en droit de soupçonner qu'elle n'avait formé cette intrigue qu'afin de pouvoir disposer à son gré d'un second portrait. Cependant ce costume de Madeleine semblait indiquer que le tableau n'était fait que pour moi; mais la copie destinée *à l'amant* serait peut-être différente !.....

Comment faire pour éclaircir des doutes si cruels ? Aller chez le peintre surprendre madame du Resnel, n'ap-

prendrait rien ; madame du Resnel répéterait qu'elle se faisait peindre pour moi. Attendre ma fête, comme je l'ai déjà dit, ne m'instruisait pas davantage. Il fallait donc garder à jamais cette affreuse incertitude ! Quelle pensée désespérante ! D'un autre côté, je me reprochais mes soupçons, en songeant à la conduite austère et parfaite de madame du Resnel depuis plus de trois ans. Enfin, quel amant pouvait-elle avoir? L'idée du duc de Rosmond ne se présenta pas même à mon esprit, et je ne voyais, d'ailleurs, aucun objet qui dût raisonnablement m'inspirer l'ombre de la défiance. J'étais donc obligé de supposer que, si madame du Resnel avait un amant, cet amant m'était totalement inconnu. Mais comment aurait-elle pu former cette liaison? A l'exception de quelques jours de l'année qu'elle passait dans son couvent, elle ne me quittait presque jamais, elle ne sortait qu'avec moi, et, en général, elle était extrêmement séden-

taire ; elle se renfermait tous les jours trois ou quatre heures dans son oratoire ; mais ce cabinet au bout de mon appartement et à l'extrémité de notre maison n'avait point d'issue secrète : placé au-dessus d'un entresol, il n'avait qu'une seule fenêtre à un premier étage, excessivement haut et donnant sur une grande rue très-passante ; et pour y entrer, il fallait traverser tous nos appartemens. Je me perdais dans ces différentes réflexions.

Poussé par une inquiétude insurmontable, je fus dans *l'oratoire* de Mme. du Resnel ; je l'examinai soigneusement, et je n'y découvris que des sujets d'édification. J'ouvris les tiroirs du petit bureau placé au-dessous du tableau de la Madelaine, et j'y trouvai un livre blanc relié en maroquin, dans lequel elle avait écrit quelques maximes et des vers de sa composition, qu'elle ne m'avait jamais montrés. Je les lus, ils étaient faits sur le tableau de la Madelaine, et je

fus charmé des sentimens de piété qu'ils semblaient exprimer ; j'étais loin d'en comprendre le double sens. Je les relisais avec plaisir, lorsque j'entendis un grand bruit près de moi ; j'écoute avec une extrême surprise. Le mouvement que j'entendais, se passait derrière le tableau de la Madelaine ; la niche qui le contenait, était placée dans le mur mitoyen qui séparait ma maison de celle de mon vieux voisin ; mais je connaissais l'épaisseur de ce mur, et elle était telle, que l'enfoncement de la niche n'en devait prendre qu'une très-petite partie ; ainsi je ne concevais pas que l'on pût entendre aussi distinctement ce qui se passait derrière cette muraille. Mais imaginez, s'il est possible, ce que je dus éprouver en voyant tout-à-coup le tableau de la Madelaine s'ébranler, rentrer dans le mur, disparaître, et laisser une large ouverture, une espèce de fenêtre, donnant dans une grande chambre et me découvrant vis-à-vis de moi un jeune

homme inconnu, bien mis et d'une fort jolie figure ; qui fit, en m'apercevant, un éclat de rire immodéré !... Rien ne peut donner l'idée de la fureur dont je fus transporté ! Infâme suborneur ! m'écriai-je. En disant ces mots, je renversai le bureau, afin de passer par l'ouverture et de m'élancer sur ce jeune homme. Dans ce moment un grave personnage, ayant une énorme perruque, et vêtu d'une longue robe noire, s'avance, se place devant l'ouverture, en me disant : *M. du Resnel, vous vous trompez, je vous assure.*

Cette nouvelle vision, bouleversant toutes mes idées, me rendit immobile. Je regardai fixement cet homme, et je le reconnus pour le commissaire du quartier. Tandis que je le considérais avec un étonnement stupide, il m'apprit que le vieil usurier, mon voisin, était mort subitement la nuit passée ; que le jeune homme que je venais de voir, héritant de tous ses biens, était venu dans la maison avec des gens de justice pour faire mettre

les

les scellés. Il faut que vous sachiez encore, poursuivit le commissaire, que les gens de feu M. de*** nous ont assuré qu'un trésor devait être caché dans ce lieu, parce qu'au commencement de l'été dernier le défunt y avait fait travailler secrétement des ouvriers, et que, depuis ce tems, il gardait soigneusement la clef de cette chambre et n'y laissait entrer aucun domestique. Nous avons donc visité cet appartement mystérieux. L'héritier du défunt, en appercevant ce panneau de menuiserie, a cru découvrir l'armoire qui renfermait le trésor, mais il y cherchait en vain une serrure ; enfin, appuyant par hasard la main sur un ressort caché, le panneau s'est ouvert en rentrant dans la coulisse pratiquée dans le mur.

Après avoir écouté ce récit, je priai le commissaire de refermer le panneau, ce qu'il fit sur le champ. La Madeleine reparut, et moi, ne pouvant plus me soutenir sur mes

jambes, je tombai sur une chaise dans un état impossible à décrire....

Au bout de quelques minutes je repris les vers de Mme. du Resnel, ces vers sur le tableau de la Madelaine que j'avais lus avec tant d'édification. Je voulus les relire, ils sont assez curieux pour les transcrire ici ; les voici :

Dans ce réduit mystérieux,
Qu'il m'est doux de cacher ma vie,
Et sur cette image chérie
D'attacher ma pensée et de fixer mes vœux !
Ici, tremblante, éperdue, attendrie,
Je m'abandonne au charme [illegible]eux
D'une touchante rêverie
Et d'un espoir délicieux.
Je ne vois que l'objet auquel je sacrifie :
Ce monde si vain que j'oublie,
Tout, jusqu'à ce tableau, disparaît à mes yeux!..
Ah ! c'est alors que mon ame est ravie,
Et que pour moi s'ouvrent les cieux !---

C'est ainsi que cette audacieuse hypocrite, sous le voile d'une piété mystique, avait eu l'art de détailler avec exactitude tout le mystère de son

intrigue criminelle !... La certitude de sa perfidie me jetait dans un étonnement que chaque souvenir augmentait !... Tout venait de s'éclaircir pour moi. Il ne m'était pas difficile de deviner quel était son amant. En me rappelant les fréquentes visites du duc de Rosmond à mon vieux voisin, il ne fallait pas une grande pénétration pour imaginer que l'usurier, séduit par de l'argent, s'était prêté à tout ce qu'on avait exigé de lui. Je voyais alors par quel motif Mme. du Resnel m'avait instruit des liaisons du duc avec l'usurier. Par cette adroite délation elle prévenait tous les soupçons que pouvaient faire naître les visites de son amant, si d'autres personnes les eussent remarquées ; elle me confirmait dans l'opinion que j'avais de son aversion pour le duc, et elle trouvait un moyen d'augmenter encore mon estime pour lui.

Quoique je fusse vivement frappé de la scélératesse du duc de Rosmond, il me parut que Mme. du Resnel le

surpassait infiniment en duplicité. Quand je me rappelais tous les détails de sa conduite, je ne trouvais rien de comparable à la profondeur de ses artifices et de sa dissimulation. Auprès d'une femme véritablement pervertie, le *Lovelace* le plus fourbe et le plus séduisant ne sera jamais qu'un écolier.

Il s'agissait de prendre un parti ; j'avais grand besoin de conseil, j'envoyai chercher St. Méran, qui vint aussitôt. Je lui contai tout. Il me dit que depuis long tems il soupçonnait la vérité, d'autant plus que le duc s'était permis plusieurs plaisanteries sur *mon affection* et *sur l'antipathie* de ma femme pour lui. J'aurais desiré, continua St. Méran, vous éclairer sur le caractère du duc de Rosmond, sans vous désabuser sur celui de Mme. du Resnel, puisqu'après tout je n'avais pas de preuves positives de son infidélité ; mais vous n'avez jamais voulu m'entendre.... Laissons-là le passé, interrompis-je, songeons au présent. — Avez-vous le projet de

faire renfermer Mme. du Resnel ? — Non, je hais les lettres de cachet, je n'en demanderai point. — Cependant vous vous séparerez d'elle ? — Assurément, et dès aujourd'hui ; mais je veux auparavant la confondre, la démasquer et la punir. Alors j'entrai dans le détail de mes idées à cet égard. St. Méran en approuva plusieurs, en rectifia quelques-unes, et nous combinâmes un plan qui fut exécuté comme vous l'allez voir.

La maréchale de G***, tante de Mme. du Resnel, était une femme respectable, d'un esprit très-borné, mais d'une piété sincère, et la seule personne de sa famille qui fût presque entièrement retirée du monde. Depuis mon mariage elle avait perdu sa fille unique morte sans enfans. Cet événement donnait à Mme. du Resnel l'espoir très-fondé d'hériter un jour d'une partie des biens de la maréchale, dont elle cultivait soigneusement l'amitié. La prétendue dévotion de madame du Resnel la faisait chérir de sa

tante, et je crois que cette vue d'intérêt contribuait beaucoup à fortifier l'hypocrisie de la nièce.

D'après le plan auquel je m'étais arrêté, St. Méran écrivit un billet à madame du Resnel pour lui mander que j'avais été fort malade d'une espèce de coup de sang, qu'on m'avait saigné, que j'étais mieux, mais très-faible et très-souffrant encore. Il écrivit la même chose à la maréchale de G***, et envoya ces deux billets par deux hommes à cheval. On fit la même histoire à la plus grande partie de mes gens, et ceux qui m'approchaient de plus près furent prévenus. Nous prîmes d'ailleurs toutes les précautions nécessaires à l'exécution de notre dessein.

Madame du Resnel arriva la première; j'entendis sa voix de très-loin. Cette voix, qui peu de jours auparavant me causait de si douces sensations, aurait encore malgré moi produit sur mon cœur une émotion passagère, si le son en eût été naturel;

mais malgré la distance, je distinguai parfaitement l'altération que lui donnait l'accent hypocrite de la plus grande douleur. Cette fausseté qui m'en rappelait tant d'autres, me rendit tout le sang-froid du plus profond mépris. J'étais en robe de chambre, assis dans un fauteuil... La porte s'ouvre, madame du Resnel échevelée et tout éplorée, vint se précipiter à mes genoux. Je la relevai en lui disant que j'avais beaucoup souffert : Hélas, reprit-elle en sanglotant, on le voit bien ! Comme vous êtes changé !..... Je dois l'être en effet, répondis-je. Dans ce moment on annonça la maréchale.

Madame du Resnel voulant montrer à sa tante toute son *affection conjugale*, fit une scène pathétique qui finit par une attaque de nerfs. La maréchale se pendit aux sonnettes, pour demander à grands cris de l'eau de fleur d'orange.... Elle ne pouvait se lasser d'admirer l'extrême sensibilité de sa nièce, en répétant tou-

jours : *Ah ! monsieur du Resnel, vous êtes bien heureux, sur-tout dans le siècle où nous sommes !*..... St. Méran représentait que dans l'état de faiblesse où j'étais, l'attendrissement pourrait me faire beaucoup de mal. Madame du Resnel se calma.

Il fallait, pour l'exécution de notre projet, trouver un moyen naturel de conduire la tante et la nièce dans l'*oratoire*; mais madame du Resnel nous épargna la peine d'employer l'expédient que nous avions imaginé. Au bout d'un moment elle se leva, et sortit par la porte qui conduisait à l'oratoire. Sa tante lui demanda où elle allait; elle répondit, d'un air mystérieux, qu'elle reviendrait dans un moment. St. Méran devina sur-le-champ ce nouveau trait d'hypocrisie, et, s'adressant à la maréchale : Je parie, dit-il, que madame du Resnel ne vous quitte si brusquement, qu'afin d'aller pleurer et prier, sans contrainte, pour notre malade,.... Oh ! c'est un ange ! interrompit la maré-

chale. Allons la surprendre, dis-je en me levant. A ces mots, donnant la main à la maréchale, je l'entraînai dans l'oratoire. Comme nous marchions sans précaution, et que la maréchale répétait tout haut : *c'est un ange !* il était impossible que madame du Resnel ne nous entendît pas. En effet, nous la trouvâmes *tout en larmes* aux pieds de la Madeleine, et priant avec une *telle ferveur*, que nous eûmes le tems de la contempler avant d'en être apperçus. Une bruyante exclamation de la maréchale la tira de son extase. Elle nous regarda avec l'air de l'étonnement et de la confusion d'avoir été surprise ainsi. O la pauvre petite, s'écria la maréchale, comme elle est déconcertée ! Mais, mon enfant, poursuivit-elle, c'est un tour de votre mari : cela n'est-il pas bien méchant ?..... A ces mots, madame du Resnel vint se jeter dans les bras de sa tante, qui l'embrassa mille fois. Saint Méran approche des siéges, et nous nous établissons dans

l'oratoire. Alors nous examinons tout ce qui se trouve dans ce cabinet, la maréchale admire le choix des livres, elle en veut lire tous les titres ; madame du Resnel et St. Méran s'empressent de les lui présenter ; cet examen fini, St. Méran ouvre le tiroir du bureau, et, voyant le livre blanc qui contenait les vers sur la Madeleine : Ah ! dit-il, voici encore un volume ! A ces mots, madame du Resnel dit que ce livre est un manuscrit, et qu'il ne contient que *ses pensées* et quelques *mauvais vers* ; la maréchale veut en entendre la lecture, l'*auteur* se défend faiblement. Enfin, cédant au desir que nous témoignons tous, elle lit effrontément et posément des maximes à double sens, parfaitement bien faites dans leur genre, et ensuite les vers sur la Madeleine. Pendant cette lecture, la maréchale attendrie s'écria plus de vingt fois : cela est charmant !..... quel ange !..... quel ange !..... Impatient d'arriver au dénoûment, je me levai, et, me tour-

nant vers la maréchale : madame, lui dis-je, vous ne savez pas encore combien ces vers sont ingénieux ; regardez bien ce tableau. En disant ces paroles, je donnai le signal convenu ; Remi, mon secrétaire, placé derrière le panneau, toucha le ressort, et la Madeleine rentra dans le mur. En même tems je jetai les yeux sur madame du Resnel ; elle frémit, et son visage se couvrit d'une pâleur effrayante..... Eh bien ! madame, continuai-je en m'adressant toujours à la maréchale, n'est-ce pas là une jolie mécanique ?.... Que signifie ceci, interrompit la maréchale ?.... Que madame votre nièce, répondis-je, a imaginé ce stratagême, afin de recevoir tous les jours le duc de Rosmond son amant. Ah ! M. du Resnel, s'écria douloureusement ma femme, ne pouvez-vous satisfaire votre passion criminelle et vous séparer de moi, sans me déshonorer !..... Comment, madame, interrompis-je, que voulez-vous dire ? Non, reprit-elle avec force,

malgré vos égaremens, malgré vos torts avec moi, je ne puis croire que cet indigne complot soit de votre invention.... O ma chère tante, poursuivit-elle en se jetant aux pieds de la maréchale, vous qui me restez seule dans l'univers, m'abandonnerez-vous? Il est vrai, j'ai manqué de confiance; mis il est si douloureux de dévoiler la honte d'un mari, et cet homme cruel m'était si cher!... Enfin il faut parler: sachez donc la vérité.

Alors, sans reprendre haleine, madame du Resnel, avec une inconcevable volubilité, compose sur le champ la fable la plus dénuée de fondement. Elle conte que, depuis dix-huit mois, je suis éperduement amoureux de mademoiselle ***, danseuse de l'opéra, que je l'entretiens et que je me ruine pour elle. Je la laissai débiter toutes ses calomnies sans l'interrompre; outre que j'étais pétrifié d'étonnement, j'éprouvais une extrême curiosité de voir jusqu'à quel point elle pourrait pousser l'im-

posture et l'effronterie. D'ailleurs, je me croyais bien sûr de la confondre, lorsqu'à mon tour je conterais toute l'histoire. St. Méran, ne pouvant contenir son indignation, voulut l'interrompre ; taisez-vous, lui dit-elle, ami perfide, qui après avoir tenté vainement de me corrompre, m'avez menacée de me perdre. C'est vous qui, profitant de votre ascendant sur l'esprit de M. du Resnel et de sa passion pour une courtisanne, c'est vous qui avez ourdi cette trame odieuse ; c'est vous qui, tandis que j'étais enfermée dans un couvent, avez fait percer cette muraille.... Avec quel art abominable m'avez-vous ensuite attirée dans le piége ! Par quelle fausseté vous avez engagé ma tante à se rendre ici !.... M. du Resnel a été saigné *deux fois*, m'avez-vous écrit : qu'il montre les marques de ces saignées !.... Non, madame, repris-je; en effet, je n'étais point malade.... Vous l'entendez, s'écria madame du Resnel ; voyez, ma tante, de quel

côté est le mensonge ! Véritablement, M. du Resnel, dit la maréchale, voilà un mensonge avéré. Je trouvai cette remarque si bête, que je restai stupéfait. Le duc de Rosmond, mon amant! reprit madame du Resnel ; grand Dieu ! osez-vous, monsieur du Resnel, soutenir une telle calomnie, quand vous connaissez si bien mon aversion pour lui, quand j'ai tout fait pour vous empêcher de le recevoir ?.... Quoi ! madame, dit enfin St. Méran en s'approchant d'elle avec un visage enflammé de fureur, je vous ai fait des déclarations d'amour ? Monstre ! répondit madame du Resnel, pouvez-vous avoir l'audace de m'interroger ? et n'osâtes-vous pas l'été dernier vous cacher dans ce cabinet?... Rappelez-vous vos violences et vos menaces. Ici la maréchale fit un geste d'indignation, qui nous prouva qu'elle croyait toute cette fable. Nous restâmes pétrifiés, St. Méran et moi, en nous regardant fixement, et madame du Resnel se tournant vers moi :

Et vous, monsieur, dit-elle, nierez-vous aussi votre amour adultère pour mademoiselle ***, quant au mépris de toute décence vous ne rougissez pas d'avoir son portrait dans votre chambre!... Ah! monsieur du Resnel, me dit, d'un ton sévère, la maréchale!... Mais, madame, repris-je, daignez m'écouter à mon tour... Il faut d'abord, monsieur, répliqua-t-elle, vous justifier sur ce point: Est-il vrai que vous ayez dans votre chambre le portrait de Mlle. ***? Oui, madame, répondis-je, mais.... Il suffit, monsieur, interrompit la maréchale avec dignité, en me lançant un regard foudroyant, tout est parfaitement éclairci pour moi; je ne veux rien entendre davantage. Quel parti prendrez-vous? Ma nièce pourrait encore, j'en suis sûre, oublier le passé; voulez-vous rentrer en vous-même et reconnaître vos torts, ou voulez-vous plaider en séparation? A ces mots madame du Resnel tira son mouchoir, et l'appliqua sur ses

yeux en sanglotant. Là dessus la maréchale lui dit gravement : Vous êtes bien faible, ma nièce ; en vérité, vous êtes bien faible !.... Mais, mon ami, s'écria St. Méran, envoyons chercher le commissaire.... Il voulait parler du commissaire qui avait mis les scellés chez l'usurier, et qui était un témoin non suspect ; mais la maréchale crut qu'il s'agissait d'une procédure juridique, et trouvant sa dignité compromise, elle regarda dédaigneusement St. Méran. La menace est de bon goût, lui dit-elle, je crois réellement que la tête vous tourne ! Venez, ma nièce, poursuivit-elle en se levant, sortez de cette maison où vous n'auriez jamais dû entrer. Je vous prends sous ma protection, et si M. du Resnel veut se réconcilier avec vous ou veut plaider, il pourra vous écrire ou s'adresser à mes gens d'affaires, qui me rendront compte de ses démarches. A ces mots, elle prit madame du Resnel sous le bras, et sortit avec elle.

St. Méran était si transporté de colère, qu'il voulait s'élancer vers la porte, afin d'empêcher la maréchale de sortir. Restez, lui dis-je; n'êtes-vous pas sûr que la maréchale sera désabusée ce soir? Je vais lui écrire... Comment! s'écria St. Méran, doutez-vous que Madame du Resnel ne trouve le moyen d'intercepter vos lettres, et de vous interdire tout accès auprès de sa tante, qu'elle va désormais gouverner à son gré? Eh bien! repris-je; après tout, que m'importe? Je suis débarrassé pour jamais de cette femme abominable; c'est au fond tout ce que je desirais. A l'égard de ma vengeance, je la remets au ciel. Soyez certain que tôt ou tard le vice est puni, et que l'hypocrisie finit par se trahir elle-même.

Je parlais sincérement; car en effet, je me contentai d'envoyer à Madame du Resnel ses diamans, et tout ce qui lui appartenait, et de lui faire dire qu'on lui paierait avec exactitude la pension de dix mille francs

que je lui avais assurée pour son douaire.

Je dois revenir sur la calomnie de Madame du Resnel, relative à ma prétendue *passion adultère*. Voici la vérité : je n'avais de ma vie parlé à Mademoiselle *** ; mais à la vente des tableaux de M. R ***, j'avais publiquement acheté un très-beau portrait de cette fameuse danseuse, peint par Vanloo, et qui représentait la Muse de la danse. C'était assurément la chose du monde la plus simple pour un amateur de tableaux ; vous avez vu l'ingénieux parti que Madame de Resnel sut tirer de ce fait.

Le duc de Rosmond était à Versailles, et n'en devait revenir que le lendemain. Le soir même de la scène dont je viens de vous rendre compte, je lui écrivis un billet conçu dans ces termes :

« Il n'est pas dans mes principes » de proposer un duel ; mais quand » on m'attaque, je sais me défendre. » Je serai demain matin, à six heures,

» avec le vicomte de St. Méran, au
» bois de Boulogne, dans l'allée de
» Madrid. J'y retournerai huit jours
» de suite, à la même heure. Si vous
» desirez me rencontrer, vous pou-
» vez vous y rendre avec un témoin;
» vous y trouverez l'homme du mon-
» de qui vous méprise le plus, et qui
» vous craint le moins. »

Je me rendis effectivement au bois de Boulogne, avec St. Méran, pendant huit jours consécutifs. Le duc n'y vint point, et ne me fit aucune réponse. Il passe cependant pour avoir du courage. J'imagine que l'intérêt de Madame du Resnel l'emporta sur le ressentiment que devait lui inspirer un défi aussi outrageant; car il ne pouvait se battre avec moi sans compromettre sa maitresse, même aux yeux de la maréchale, et grace à l'imagination féconde de Madame du Resnel et à la crédulité de sa tante, l'histoire de notre séparation se contait généralement dans le monde à mon désavantage; le témoignage

d'une femme aussi vertueuse et aussi considérée que la maréchale était d'un si grand poids, que tout cet éclat, loin de nuire à Madame du Resnel, rétablit en quelque sorte sa réputation, qui depuis quelque tems, commençait à devenir très-douteuse. Madame du Resnel, logée chez sa tante, parut complétement justifiée; de mon côté je ne pouvais, sans me couvrir de ridicule, conter et répandre mon histoire; je n'avais d'autre parti à prendre que celui du silence.

Il fut donc décidé, à la cour et à la ville, que j'avais un caractère et des vices monstrueux, et que Madame du Resnel était la femme la plus malheureuse et la plus intéressante. Le pauvre St. Méran fut enveloppé dans ma disgrace; il eut beau dire, et malgré mes prières entrer dans le détail des faits, on ne l'écouta pas. Sa faible voix fut étouffée par les clameurs des vieilles dévotes, amies de la maréchale, et par les récits imposteurs des nombreux partisans de

Madame du Resnel et du duc de Rosmond. On assura que St. Méran était un *homme affreux* ; qu'il avait joué un *rôle odieux* dans cette affaire. Les jeunes femmes, sur-tout, se déchaînèrent contre lui. Presque toutes les portes lui furent fermées. On ne le traita pas mieux à la cour ; on ne lui donna plus *le bougeoir* (1), il ne fut plus appelé dans *les petits appartemens* (2). Je m'affligeai véritablement des injustices dont St. Méran était l'objet : mais cet excellent ami les supporta avec autant de philosophie que de fierté ; il se consola avec les Muses, ou pour mieux dire, il se félicita sincérement d'avoir beaucoup plus de tems pour les cultiver.

J'avais depuis long-tems le desir d'aller en Italie ; je me déterminai à faire, sans délai, ce voyage intéres-

---

(1) Le roi à son coucher nommait un seigneur de la cour pour tenir un bougeoir pendant sa toilette ; c'était une faveur distinguée.

(2) Pour souper avec le roi et la famille royale.

sant. Je partis sur la fin du mois de mai, et je passai trois années entières en Italie. Au bout de ce tems, je revins en France, décidé dès-lors à m'aller établir en province. Le jour même de mon arrivée à Paris, j'appris que la maréchale de G*** était à l'extrémité, d'une fluxion de poitrine; elle mourut deux jours après. Tout le monde était persuadé que Madame du Resnel serait son héritière, et Madame du Resnel elle-même n'en doutait pas. On trouva un testament, en bonne forme, que la défunte n'avait fait que deux mois avant sa mort. Toute la famille se réunit pour assister à l'ouverture du testament. Madame du Resnel, *baignée de pleurs*, y était comme les autres : mais quelle fut sa surprise et celle de toute l'assemblée, lorsque les premières lignes du testament déclarèrent le marquis de *** *légataire universel* de la maréchale ! Ce fut pour Madame du Resnel un terrible coup de foudre ; mais jugez de sa

confusion et de sa rage, lorsqu'elle entendit lire les clauses suivantes :

« Ayant la plus grande vénération » pour le caractère de M. du Resnel, » je le nomme mon exécuteur testa- » mentaire, et je le prie d'accepter » une de mes tabatières à son choix.

« Je lègue à M. le vicomte de St. » Méran, comme une faible marque » d'une parfaite estime, un diamant » de vingt mille francs. »

Le reste du testament, dicté par la justice et la charité, contenait beaucoup d'autres legs ; et dans cet écrit Madame du Resnel n'était ni nommée ni désignée.

Ce testament fit le plus grand bruit, et déshonora sans retour Madame du Resnel. Il était évident que sa tante avait nouvellement découvert la vérité ; et l'espèce de réparation qu'elle nous faisait, à St. Méran et à moi, en était la preuve certaine. Ce fut ainsi que Madame du Resnel, frustrée de ses espérances et perdue dans l'opinion publique, se trouva réduite,

par surcroît de malheur, à vivre d'une modique pension qui, dans ses idées de représentation et de faste, lui parut à peine l'absolu nécessaire.

Aussitôt que je fus informé de cet événement, j'écrivis un billet de quatre lignes à madame du Resnel, pour lui annoncer que j'augmentais de vingt mille francs sa pension. Je ne sais si cette générosité à laquelle elle s'attendait si peu, lui donna la folle espérance de me regagner, mais elle eut l'audace de venir chez moi et d'insister pour me voir. Je fus obligé de lui faire dire par un valet de chambre que cette tentative me paraissait inconcevable, et que je la priais de ne pas la renouveller. Le lendemain elle m'écrivit, je lui renvoyai la lettre toute cachetée.

Je restai encore un an à Paris; j'arrangeai toutes mes affaires, et ensuite je partis pour la Bourgogne.

Voilà, mon cher marquis, par quel enchaînement d'événemens bisarres, devenu à trente-cinq ans philosophe

philosophe à mes dépens, je me suis pour toujours consacré à la retraite et au repos. Jugez maintenant si une *réconciliation* entre madame du Resnel et moi est une chose possible, ou seulement proposable.

Adieu, hâtez-vous de quitter le théâtre dangereux des faux plaisirs et de la dépravation. Revenez au séjour de l'innocence et de la vertu ; le bonheur le plus pur vous y attend, et vous n'en trouverez même pas l'image aux lieux où vous êtes. Venez jouir des premiers beaux jours de l'année. Nous n'avons point encore de feuilles ; je m'en plaignais à madame d'Erneville en lui demandant si elle n'en était pas étonnée. *Non*, dit-elle, *car le printems ne doit commencer pour moi que dans quinze jours* ! Ce mot touchant m'apprit l'époque fixée pour votre retour. Ah! ne le différez pas ; revenez !

LETTRE IV.

De la marquise d'Erneville à son mari.

D'Erneville, le 19 avril.

Je reçois dans l'instant ta lettre datée du 15. Quoi ! cher ami, ton retour est différé, *et de cinq ou six semaines au moins* ! Nous aurons été séparés près de quatre mois, *un tiers de l'année* ! Encore hier je comptais les jours avec tant de plaisir ! encore ce matin je disais en m'éveillant : *Je le verrai dans douze jours ! . . . de lundi en huit !* . . . . et puis on m'apporte cette triste lettre !... Ces maudites affaires ! que je les hais ! . . . . Je suis bien sûre que ce retard t'afflige autant que moi ; tout ce que je sens, ne l'éprouves-tu pas !

Du moins ne sois pas inquiet de ma santé ; elle est excellente, je t'assure ; mon lait est tout-à-fait passé, et je me porte à merveille.

Mon petit Maurice souffre un peu de ses dents depuis deux jours, mais il dort et mange bien. Il est encore embelli depuis ton départ, il te ressemble à charmer. Cher enfant, que je l'aime !

Ma belle-sœur est ici ; c'est une bonne et aimable personne, elle a bien de l'amitié pour moi, nous nous promenons beaucoup, nous travaillons, nous lisons ensemble, nous faisons de la musique ; et le tems se passe aussi agréablement qu'il peut s'écouler dans ton absence. Madame de Vordac doit venir ici mardi prochain. J'attends demain à dîner le chevalier de Celtas. Nous irons dimanche passer une partie de la journée chez M. du Resnel. Tu vois que je suis tes conseils, et que *je me dissipe* autant que tu le desires. Mais quand je ne sortirais pas, et que je serais toute seule, pourrais-je m'ennuyer ? Tu sais combien il m'est doux de cultiver ces petits talens qui te plaisent, et que je dois à notre excellente mère

et à tes soins. Je suis l'élève du sentiment, et mon bonheur sera toujours de me rappeler sans cesse les leçons si chères que j'ai reçues, et de les suivre constamment. Toi, le jeune instituteur de ta Pauline, toi, mon Albert, crains-tu l'oisiveté pour elle? Tout ce que je sais, tout ce que je fais, me rappelle tes bienfaits et ceux de ma mère! Je trouve dans chaque occupation un souvenir délicieux!.... Mais *écrire* est toujours celle que je préfère. J'ai fini enfin l'histoire de ma mère et de ton adoption; j'en suis assez contente, quoique ma mère en ait retranché par modestie près de la moitié. Mademoiselle du Rocher la recopie pour ma belle-sœur, telle que *notre cher censeur* me l'a renvoyée, mais je te garde l'original.

Maintenant je vais écrire l'histoire de notre enfance, de notre éducation et de nos amours, jusqu'à la naissance de Maurice. Oh! quel plaisir de fixer sur le papier et de remettre sous mes yeux tant de traits intéres-

sans, si bien gravés dans ma mémoire! Qu'il est doux d'épancher ainsi son cœur, et d'en détailler tous les sentimens!... Cet ouvrage achevé, je sens que j'en composerai d'autres du même genre. Mon ami, je puis bien, suivant ma promesse, ne pas lire de romans; mais je crois, je te l'avoue, que je ne pourrai jamais me passer d'en écrire. Si je pouvais toujours causer avec toi, j'y penserais bien moins; et cependant je regretterais encore que ces entretiens si chers ne fussent que des discours fugitifs; j'aimerais encore à les conserver, à les recueillir sous mille formes différentes. Car tout ce que j'écrirai n'offrira jamais que la peinture de nos cœurs et de nos sentimens; les héros et les héroïnes de mes romans seront toujours *Albert* et *Pauline*. Je ne présenterai point de *contrastes*, je ne connaîtrai pas les méchans, puisque je ne vivrai jamais à la cour et dans le grand monde, et je ne m'instruirai pas à cet égard par la lecture; car

ces caractères odieux, tels que nous les voyons dans les livres, sont absolument hors de la nature, et je n'y trouve aucune espèce de vraisemblance.

Adieu, mon premier ami, mon tendre frère, mon époux, dirai-je encore *mon amant*? .... Oh non! ce titre d'un moment n'est pas fait pour une tendresse telle que la nôtre! Les seuls noms dignes de nous sont ceux que nous pourrons nous donner jusqu'au tombeau, puisqu'ils doivent exprimer l'immuable constance du sentiment le plus pur et le plus sacré.

LETTRE V.

De la même au même.

Le 20 avril.

La poste ne part pas aujourd'hui, n'importe, il faut que j'écrive à l'ami de mon cœur, il faut que je lui dise que nous venons de nous apercevoir que Maurice a *deux dents de plus*,

et qu'il se porte à merveille. Aussitôt qu'en examinant sa bouche j'ai senti ces deux chères petites dents, je t'ai nommé ; je t'appelais de premier mouvement ; mais, hélas ! tu n'étais pas là ! et en soupirant je me suis mise à mon écritoire ! O mon ami ! il n'y a point sans toi de joie parfaite pour Pauline ! .... Je saurais supporter seule les chagrins, et même, s'ils étaient véritablement amers, il me serait affreux de te les voir ressentir, et pour t'en épargner le poids, j'aurais le courage de te les cacher ; mais mon bonheur t'appartient, et quand tu le partages tu le doubles. C'est sur-tout lorsque j'éprouve une sensation agréable que je te desire près de moi, et que je m'afflige de ne t'y point trouver. Que l'absence est cruelle, mon ami ! elle brise les nœuds si doux de la sympathie ; du moins elle en suspend tous les effets ; on ne sent plus, on ne jouit plus ensemble. Quand je m'applaudis d'une chose heureuse,

tu t'inquiètes peut-être ; la mélancolie se peint sur ton front, et le mien est serein ! Quand je m'attriste, tu t'amuses peut-être !... Il n'y a plus d'accord entre nous ! cette idée est affreuse.

Tu peux du moins te représenter ta Pauline dans tous les instans ; tu connais le plan de ma journée, et je suis plus exacte que jamais à l'observer. C'est la seule manière que j'aie encore de me placer en quelque sorte sous tes yeux. Tu me vois dessiner, jouer de la harpe ; ton imagination peut me suivre à la promenade, le matin dans ce jardin rempli des monumens de notre amitié, ce jardin qui nous a vus croître ensemble, que nous avons cultivé tous deux dans les paisibles jours de notre enfance ; et le soir tu me vois dans ce bois charmant où nous avons cueilli tant de muguet, de violettes et de fraises, où ta main a fait tant de bouquets, tant de couronnes pour Pauline, où tu m'as donné les premières leçons de botanique !.... Et moi je ne puis me

représenter l'appartement et même la ville que tu habites ! Je n'ai été à Paris que dans mon enfance..... Tes plaisirs même me sont inconnus ; je n'ai pas idée des spectacles, et sur-tout de l'opéra. Du moins, puisque ton retour est différé, envoie-moi le plan de ta chambre ; je sais déjà que le meuble en est bleu, mais je voudrais en connaître parfaitement tout l'arrangement. N'oublie pas de marquer la place où tu m'écris ; dessine-moi ce plan en miniature, de manière qu'il puisse tenir dans une lettre sans être ployé.

J'ai oublié de répondre à l'apostille de ta dernière lettre, dans laquelle tu me demandes mes commissions. Tu me feras plaisir de m'apporter de la musique nouvelle, sur-tout de jolies romances, et puis des pastels et un assortiment de soie pour broder. Quant aux chiffons, choisis pour moi ceux qui sont de ton goût ; tu sais bien à qui je veux plaire, et pour qui seulement j'aime à me parer.

Ma belle-sœur m'a montré la jolie lettre qu'elle a reçue de toi. Je ne suis pas encore accoutumée à te voir donner à une autre que moi le titre de *sœur* ; il me semble toujours que c'est une infidélité que tu me fais. Ce titre m'est si cher, il fut notre premier lien ! Tu sais combien dans les commencemens de mon mariage, il me paraissait étrange d'appeler M. d'Orgeval *mon frère* ; mais enfin il est le tien, voilà une bonne raison ; au lieu que Denise n'est pas ma sœur. Ne vas pas croire pour cela que je sois jalouse. Oh ! jamais, jamais ! un des grands charmes du sentiment que j'ai pour toi, c'est une sécurité parfaite, et que rien au monde ne saurait troubler. Qui pourrait te connaître et t'aimer comme moi ?..... et l'être que nous aimons le mieux n'a-t-il pas l'heureux droit de compter sur la préférence ?

Adieu, mon véritable frère, mon Albert ; quand tu m'écris, fais-moi bien des détails. Une des choses qui

me cause le plus de peine, c'est que tout ce qui t'environne me soit étranger. *Le vague* est odieux quand il s'agit de toi. Je voudrais pouvoir me représenter ta rue, ta maison, l'escalier où tu passes tous les jours, comme je me représente ce carrosse de remise gris-de-lin doublé de velours vert, que tu as préféré, parce que le chiffre de Pauline se trouvait par hasard sur ses panneaux !.....

A propos, je t'avertis que jusqu'à ton retour je serai toujours mise de la manière suivante : une robe blanche de mousseline, une ceinture de ruban lilas, un grand fichu de linon; rien dans la tête, mes cheveux tressés, relevés avec un peigne, et quand je sortirai un chapeau de paille. Il va sans sans dire que j'aurai toujours au cou ce médaillon dont l'absence augmente encore le prix ! Tel est l'*extérieur* de ta Pauline ; pour l'*intérieur* je n'ai pas besoin de te le peindre ! m'occuper de toi, bénir la providence, apprécier mon bonheur, en

remercier le ciel ; voilà mes sentimens et mes pensées, tu les connais, tu les partages ! . . . . Mais plus heureuse que toi, je n'ai point d'affaires, rien ne me distrait de ma félicité, je suis à toi dans tous les momens de ma vie. Combien le sort des femmes est préférable à celui des hommes ; elles n'ont que des devoirs de sentiment ! C'est sans doute ce qui a fait penser que la nature leur a donné plus de sensibilité ; je suis plus juste envers ton sexe, cher Albert ; tu sais aimer autant que moi, mais tu as plus de courage. Loin d'être humiliée de ta supériorité, je m'en énorgueillis ; il m'est si doux de t'admirer, que je trouve un charme inexprimable à reconnaître combien en tout je te suis inférieure.

Adieu, mon ami, je te quitte pour parler de toi, c'est-à-dire, pour écrire l'histoire de Pauline et d'Albert.

LETTRE VI.

Du duc de Rosmond au comte de Poligni.

De Moulins, le 20 avril.

Oui, mon cher Poligni, Moulins est une garnison assez agréable. En général, les femmes y sont jolies et la chasse y est fort belle. Mon début dans cette ville a été extrêmement orageux ; *la terreur* de mon nom engageait toutes les mères et tous les maris à me fermer leurs portes. A l'égard des jeunes femmes, je crois que ma réputation leur inspirait plus de curiosité que d'effroi. Toutes les femmes aiment naturellement *les mauvais sujets* : est-ce dans l'espoir de les convertir ou de les surpasser ? Voilà une grande question, au moins très-douteuse, et que je ne déciderai point. Quoi qu'il en soit, l'*intendance* a été ici mon seul refuge pendant plus de quinze jours. L'intendant est assez aimable *pour un homme*

de robe ; sa femme âgée d'une trentaine d'années , a une petite voix claire, toutes les manières des dames du Marais , et elle se pique d'aimer son mari , chose à laquelle je ne m'oppose jamais quand on a son âge et sa tournure. J'ai vu dans cette maison la société la plus brillante de Moulins ; j'ai causé un profond étonnement : on s'attendait au maintien et aux discours des *petits - maîtres* peints par Crébillon et par Marmontel; on a été fort surpris de me voir simple et poli , enfin *un bon homme*. Nous avons beaucoup d'obligation , mon cher Poligni , aux auteurs qui , n'ayant jamais vécu dans le grand monde , ont la prétention de le peindre ; grace à leurs portraits fantastiques , nous pouvons faire des dupes tant qu'il nous plaît , sur-tout en province. Personne n'ayant notre véritable *signalement* , qui pourrait se défier de nous et nous reconnaître ?

J'ai séduit d'abord toutes les vieilles femmes ; dans les règles de l'art , c'est

par-là que l'on doit commencer. Je joue avec elles au *quadrille* et au *tri*, et elles assurent que je suis l'homme du monde *le plus solide*. Enfin toutes les *préventions* sont détruites, et mes succès sont tels que je commence à être plus fatigué qu'enivré de ma gloire. Mais j'ai un grand projet que je vais exécuter très-incessamment. Il existe à sept lieues de cette ville une jeune dame de château, jolie, dit-on, comme un ange, et qui s'appèle la marquise d'Erneville. Elle a dix-sept ans, *elle adore* son mari, ce mari est à Paris, la mère est à trente lieues dans un couvent. Les circonstances, comme tu vois, paraissent favorables. Cependant il y a quelques difficultés; cette jeune personne ne voit que ses parens et d'anciens amis; les officiers en garnison, même les *colonels* sont impitoyablement exclus. Tant mieux.

L'aiguillon de l'amour est la dificulté (1).

(1) La Ménardière.

A propos, sais-tu que ce pauvre diable de du Resnel est aussi dans cette province ? Il *vit en sage*, c'est-à-dire, comme un ours, dans une petite terre à quinze ou vingt lieues d'ici. Il est toujours *amateur* de tableaux, mais j'imagine que les *Madeleines* sont pour jamais bannies de ses collections. Conçois-tu qu'un homme renonce au monde et s'enterre ainsi tout vif, parce que sa femme a pris un amant.

Madame du Resnel m'écrit toujours de tems en tems des lettres parfaitement ridicules. Ses plaintes sont très-injustes ; je veux bien rester son ami, mais l'amour *ne se commande pas* ; les liens de *l'estime* sont désormais les seuls qui puissent nous unir. Au vrai, je n'ai jamais eu de constance qu'avec elle. Notre liaison a duré près de cinq ans. Tant que la maréchale a vécu, madame du Resnel protégée, prônée, admirée par toutes les dévotes de la cour, était un être fort singulier et une maitresse très-piquante ; mais de-

puis l'époque de ce maudit testament, il faut convenir qu'elle est devenue une personne très-commune.

Adieu, mon cher Poligni ; mande-moi si l'on parle toujours d'une promotion de brigadiers. J'espère qu'enfin j'y serai compris ; les injustices que j'éprouve depuis deux ans sont inconcevables, et c'est ce qu'on sent vivement à trente-deux ans ; car lorsque les goûts et les sentimens sont épuisés, l'ambition devient une espèce de ressource.

LETTRE VII.

De la marquise d'Erneville à sa mère, la comtesse d'Erneville.

Le 12 mai.

Chère maman, il nous est arrivé une espèce d'aventure que je veux vous conter.

A sept heures du soir, nous étions tous rassemblés dans le salon, notre

bon curé, ma belle-sœur, mademoiselle du Rocher et moi: On est venu nous dire qu'une voiture avec des chevaux de poste s'était brisée et renversée à cent pas de l'avenue ; que le maître de la voiture fort blessé, envoyait demander du secours. Là dessus j'ai donné l'ordre à nos gens de courir bien vîte dans l'avenue, et le curé y est allé avec eux. Une demi-heure après nous voyons reparaître le curé suivi du pauvre étranger qui nous a fait bien peur, car ses habits étaient tout ensanglantés ; les glaces de sa voiture sont cassées, il a été blessé au cou, à la jambe, il a un bras foulé, il boite; enfin, il était dans un pitoyable état. Heureusement qu'il n'a rien du tout au visage. Le curé, qui de son autorité nous l'amenait, me l'a présenté en disant : madame, voilà M. le duc de Rosmond que ses postillons ont égaré, dont la voiture renversée sur le bord du grand étang est en pièces : il ne voulait pas absolument venir vous demander l'hospitalité,

mais j'ai pensé que vous seriez charmée de la lui offrir. Au lieu de répondre à cette harangue, je me suis informée de l'état du blessé, qui alors a pris la parole pour nous rassurer à cet égard, et pour m'exprimer avec beaucoup de grace et de politesse la crainte qu'il éprouvait de m'importuner. J'avoue qu'en l'absence d'Albert j'aurais desiré pouvoir honnêtement me dispenser de le recevoir ; mais j'avais envoyé mes chevaux et ma voiture à Luzi au chevalier de Celtas et à madame Regnard, qui devaient venir dîner avec nous le lendemain. J'oublie de vous dire que des deux chevaux attelés à la chaise du duc, l'un a rompu ses traits, est tombé dans l'étang de la hauteur prodigieuse de la chaussée, et faute de secours s'est noyé ; l'autre est grièvement blessé. Réellement cet accident pouvait être bien tragique, et fait frémir. J'aurais pu offrir des bœufs pour conduire jusqu'à Parey, car M. de Rosmond allait à Autun, mais la

voiture manquait, et l'on me disait que celle de M. de Rosmond était si brisée, qu'il faudrait au moins trois ou quatre jours pour la raccommoder. D'ailleurs, il était tout-à-fait nuit, et le chemin d'ici à Parey est affreux; ainsi il fallut bien offrir à M. de Rosmond un souper et un gîte pour la nuit. Cependant, ne voulant pas qu'il restât plus long-tems, je le prévins que j'allais envoyer sur-le-champ un exprès à l'un de mes voisins, M. du Resnel, pour le prier de me prêter des chevaux et une voiture pour le lendemain matin. Le duc a positivement refusé cette offre, en disant qu'il partirait à cheval le lendemain, qu'il louerait dans le village un cheval, et que le postillon qui l'avait amené lui servirait de guide.

Le duc de Rosmond n'est point un jeune homme, mais il est encore très-beau; il a les manières les plus nobles et les plus agréables. Sa simplicité est extrême et remplie de grace. J'imaginais que les gens de la cour étaient

beaucoup plus brillans, mais je ne me les représentais pas aussi aimables. Il est en garnison avec son régiment à Moulins, et il allait à Autun uniquement pour y voir les antiquités, ce qui a charmé Mlle. du Rocher, qui est *bien fière que sa ville natale reçoive l'honneur d'une telle visite.* Quant à moi, chère maman, j'ai été horriblement mal à l'aise toute cette soirée, et pour une raison que vous ne devineriez jamais; c'est que la présence de *ce grand seigneur* (comme dit mademoiselle du Rocher) a donné à tous les habitans du château une affectation tout-à-fait étrange. Premièrement, tous mes gens étaient aussi effarés que s'il nous fût survenu vingt étrangers à la fois. Ils ne savaient auquel entendre, ils allaient, venaient, se heurtaient, se querellaient; je n'ai jamais rien vu de pareil.

J'avais sur-le-champ donné tout bas l'ordre de loger M. de Rosmond dans la chambre meublée d'indienne du petit pavillon neuf. Mlle. Jacinthe a

trouvé qu'il était impertinent de faire traverser deux cours *à un duc*, et en conséquence elle est venue dans le salon me dire à l'oreille que sûrement *La Pierre s'était trompé* en lui donnant cet ordre de ma part. Je l'ai renvoyée fort sèchement. Mademoiselle du Rocher a disparu ; un moment après elle est revenue, et il y a eu un long *chuchotage* entre elle et ma belle-sœur ; à la suite de cette conférence, mademoiselle du Rocher s'est approchée de moi pour me représenter tout bas *qu'il serait plus convenable d'établir M. le duc dans la chambre de damas bleu.* J'ai répété avec humeur ce que j'avais déjà dit deux fois, et mademoiselle du Rocher s'est retirée fort scandalisée. Au bout de quelques minutes, La France et La Pierre ont traversé le salon, portant un grand fauteuil qu'ils avaient pris dans le cabinet vert. J'ai demandé ce que c'était que cela ? On m'a répondu que l'on transportait ce fauteuil *dans la chambre de M. le duc.*

Mlle. du Rocher continuait toujours ses allées et venues, sortant et rentrant sans cesse, et malgré mes ordres et toute mon impatience, on a retardé le souper de deux grandes heures. Mais ce n'est pas tout : figurez-vous, chère maman, quelle a été ma surprise, lorsqu'en entrant dans la salle à manger je l'ai vu illuminée comme elle l'était le jour de mes noces ! Le lustre, les girandoles, les bras, tout était allumé ; on avait mis pour cinq personnes que nous étions la table de trente couverts, afin d'y établir le beau surtout et les charmantes porcelaines que vous nous avez données... J'étais véritablement en colère ; Mlle. du Rocher *avec cet air modestement triomphant* qu'elle a dans de certaines occasions, se frottait les mains en regardant de côté *M. le duc*, pour voir l'effet que produisait sur lui ce brillant appareil. J'ai témoigné mon étonnement du ton le plus calme que j'ai pu prendre, et très-froidement j'ai ramené la compagnie dans le salon,

où j'ai fait dresser une petite table sur laquelle nous avons soupé. Mlle. du Rocher était *bien mortifiée*, mais *M. le duc* avait vu l'illumination et le beau surtout; c'était une grande consolation. Le souper n'a pas été plus agréable pour moi. Notre bon curé absorbé dans le profond respect que lui inspirait *un duc et pair*, n'osait ni parler ni manger. Mademoiselle du Rocher faisait des phrases et des complimens inconcevables, et je vous avouerai, chère maman, que ma belle-sœur me paraissait aussi bien ridicule. Le desir de plaire gâte absolument son aimable naturel, et jamais je ne l'ai vue si affectée. Elle me faisait des caresses extraordinaires, venant à toutes minutes m'embrasser ou me faire de petites niches.

Pendant tout le souper, elle a continuellement ri aux éclats, entendant finesse à tout, rappelant des mots et des plaisanteries de société, que M. de Rosmond ne pouvait comprendre; répétant toujours: *ma sœur sait bien ce*

oe que je veux dire; ma sœur m'entend bien! . . . Elle se moquait aussi beaucoup et avec très-peu de finesse des complimens de Mademoiselle du Rocher; et, voulant éviter sa fadeur et montrer de l'aisance, elle tombait dans l'extrémité contraire et manquait de politesse. Ma froideur et mon sérieux n'ont pu lui faire prendre un meilleur ton, et elle m'a causé toute la soirée le plus désagréable embarras que j'aie éprouvé de ma vie. Comme M. de Rosmond paraît aimer les arts, je lui ai conseillé de se détourner d'une lieue demain pour aller à Gilly voir le cabinet de M. du Resnel, qui sûrement lui montrerait avec plaisir une collection très-intéressante. . . . Mademoiselle du Rocher m'a coupé la parole pour dire que, sans doute, M. du Resnel serait fort honoré de recevoir *M. le duc*; mais que, certainement, *M. le duc* avait vu des cabinets *bien autrement curieux* que celui de M. du Resnel. Là-dessus ma belle sœur s'est mise à plai-

santer Mademoiselle du Rocher sur son inclination pour M. Remi, et les éclats de rire et les allusions de société ont recommencé de plus belle. J'étais réellement au supplice, et j'ai vu finir le souper avec un plaisir inexprimable. Je l'ai fort abrégé, car on avait préparé *un festin* en toute règle, et j'ai fait servir tout à la fois; mais je n'ai pu éviter le *service de glaces*, parce que je ne l'avais ni commandé ni prévu. En sortant de table, j'ai donné sur-le-champ le signal de la retraite. On a conduit M. de Rosmond au petit pavillon neuf, et je suis rentrée dans ma chambre, où j'ai grondé tout le monde, mes gens, Jacinthe, et même Mademoiselle du Rocher. Je n'ai rien osé dire à Denise; mais malgré moi, j'étais bien froide avec elle. Aujourd'hui, à neuf heures du matin, on s'est rassemblé pour déjeûner dans le cabinet vert. J'avais sur mes genoux mon petit Maurice, que M. de Rosmond a trouvé charmant; après

le déjeûner, nous avons été dans le jardin, et M. de Rosmond me demandant l'explication des *fabriques* et des inscriptions mystérieuses, j'ai excessivement rougi. . . . Je ne dois, je ne veux rien cacher à ma mère, à mon amie, et je vais lui confier une petitesse dont je ne puis faire l'aveu *qu'à elle seule*.... J'ai rougi, parce que j'ai pensé qu'un homme de la cour, un homme qui a passé sa vie à Paris et à Versailles, trouverait bien ridicules tous ces monumens d'affection conjugale; j'ai rougi de ce qui fait mon bonheur et ma gloire, j'ai rougi de la vertu! . . . Si j'ai eu cette mauvaise honte, ce vilain mouvement avec un étranger qui passe et que je ne reverrai jamais, que peut donc produire la société habituelle de ces gens qui dédaignent les sentimens les plus sacrés de la nature, ou qui trouvent qu'il est de mauvais goût de les montrer et de s'en glorifier? Ah! chère maman, que vous avez eu raison d'exiger de votre Albert

et de votre Pauline de se fixer pour jamais dans les lieux chéris qui les ont vu naître, loin du grand monde et de la corruption, dans cet asyle fortuné où tout leur rappèle vos leçons, vos vertus, vos bienfaits ! . . . . Au reste, mon cœur a désavoué sur-le-champ ce sentiment si peu digne de votre fille et de votre élève ; j'ai donné l'explication des fabriques avec beaucoup plus de détail que je ne l'aurais fait sans cette *vilaine rougeur* ; je suis sûre que j'avais un ton fier ; je trouvais du plaisir à vaincre le respect humain le plus honteux ; il me semblait qu'en disant toutes ces choses à un *courtisan*, je bravais avec courage la dépravation de la ville et de la cour. Pendant tout ce tems, ma belle-sœur ricanait, éclatait et paraissait se moquer de moi ; mais M. de Rosmond m'écoutait attentivement, et en vérité je crois qu'il était attendri.

Après avoir parcouru le parc, nous avons été dans le délicieux petit jar-

din *des deux amies*. Oh ! c'est là que ma fierté a redoublé bien naturellement ! J'ai conté les traits principaux de votre histoire et de la naissance d'Albert ; nous étions assis sous l'*ombrage sacré* des deux saules pleureurs ! . . . Je vous assure que M. de Rosmond a été profondément touché : eh ! qui ne le serait pas en écoutant un tel récit ! . . .

L'arrivée du chevalier de Celtas et de madame Regnard a mis fin à cette conversation ; on est rentré au château, et au bout d'une demi-heure on s'est mis à table. Ma belle-sœur, qui s'était extrêmement modérée dans le jardin *des deux amies*, a repris à dîner le ton et les airs de la veille ; elle y a joint de plus une familiarité que je ne lui ai jamais vue avec le chevalier de Celtas ; elle était placée entre lui et M. de Rosmond, et elle avait réellement le maintien et les manières de la coquetterie la plus extravagante.

Le chevalier paraissait être moins

à son aise qu'à l'ordinaire ; je crois que M. de Rosmond lui en imposait un peu. Il affectait de le remarquer à peine ; cependant il n'a parlé que de Paris et de la cour, et de ses *anciens amis* ; il ne voulait pas qu'on le prît pour un homme qui n'a jamais quitté la province. En même tems il cherchait à montrer de l'esprit ; il a dit beaucoup de *bons mots* ; mais le naturel y manquait ; jamais il ne m'a paru aussi peu aimable. Pour la pauvre M.me Regnard, elle était tout-à-fait décontenancée, et elle m'a fait une honte mortelle, en nous mettant à table, parce qu'en répondant à une politesse du duc de Rosmond, elle l'a appelé *monseigneur*.

Un quart-d'heure après le dîner, le duc de Rosmond est parti à cheval, nous laissant tous charmés de lui, à l'exception du chevalier qui ne lui trouve point *de trait dans l'esprit*, et qui prétend qu'il a la réputation d'être un fat et un homme fort dangereux. Je l'ai défendu sur la fatuité,

et tout le monde a été de mon avis ; car il est impossible d'avoir plus de simplicité et moins de prétention. Il a fait quelque chose de bien honnête ; le curé a été le voir ce matin dans sa chambre. M. de Rosmond a voulu lui remettre quinze louis pour les pauvres de la paroisse. Le curé, par une délicatesse que j'approuve, *a répugné*, dit-il, à recevoir cet argent *de la main à la main* ; il l'a positivement refusé, en disant que la bienfaisance de M. d'Erneville suffisait aux besoins des pauvres ; mais j'ai su ce soir, par le curé, que M. de Rosmond, quittant le château, s'est rendu à l'église pour y mettre les quinze louis dans le tronc des pauvres. Cette action est très-noble. A quelques détails près, j'ai rendu compte de tout ceci à notre Albert auquel je viens d'écrire.

J'attends ces jours-ci madame de Vordac. Cette excellente et chère amie me dédommagera des impatiences que m'a causées ma belle-sœur depuis hier.

Cependant Denise est bonne et aimable : en général, je n'attribue ses petits travers qu'au manque d'éducation. Si elle avait une mère comme la mienne, elle serait peut-être beaucoup moins imparfaite que votre Pauline ; mais je sens qu'elle ne m'inspirera jamais le sentiment que j'ai pour une amie de l'enfance, qui vous est chère, et qui a tant d'esprit et de vertus. Madame de Vordac sera toujours *ma seconde amie* ; et pourrais-je d'ailleurs en desirer une troisième ?

Adieu, mère bien aimée ! imaginez avec quelle impatience j'attends Albert, puisque je dois aller au-devant de lui jusqu'à Dijon, et que je jouirai du double bonheur de me retrouver en même tems dans vos bras et dans les siens !

LETTRE VIII.

Du chevalier de Celtas à M. d'Orgeval.

De Gilly, le 13 mai.

TANDIS que vous êtes à Dijon, mon cher d'Orgeval, il se passe de grandes scènes à Erneville. J'y ai dîné hier, et j'y ai trouvé *tout établi* le duc de Rosmond, colonel du régiment de ***, qui est à Moulins. J'ai beaucoup connu sa famille à Paris ; son père a été tué à la bataille de *** ; sa mère, femme très-galante, est morte il y a huit ou neuf ans, et n'a laissé que ce fils et une fille infiniment plus jeune que son frère. Quant au duc, c'est un homme d'environ trente ans, d'une superbe figure, très-médiocre dans la société, mais auquel, dit-on, nulle femme jusqu'ici n'a résisté. Avec le tact que vous avez, vous vous seriez certainement fort amusé hier au château d'Erneville : vous auriez vu *la douce Pauline*, avec sa petite coquetterie

ingénue, répondre *naïvement* aux regards expressifs du duc; le *sourire céleste* se trouvait souvent sur ses lèvres; pour ce qui était dans son cœur, je l'ignore, et je crois qu'au vrai personne ne le sait bien. La du Rocher était plus *phrasière* que jamais, et se frottait les mains à outrance. La grosse Regnard rougissait, se déconcertait et s'émerveillait. Madame d'Orgeval persifflait de tems en tems avec beaucoup de finesse, et le duc ne voyait et n'entendait que la jeune et jolie dame du château. Vous me demanderez comment, malgré les défenses *du frère bien-aimé*, *de l'époux adoré*, on a pu recevoir ainsi un *colonel*, un *duc*, un fat, un véritable *roué*. Eh quoi! ne devinez-vous pas que sa voiture a cassé dans l'avenue? Vouliez-vous que la sensible Pauline refusât de recevoir un héros blessé, beau comme le jour? Vouliez-vous que l'élève *de la sublime comtesse* fût barbare, *inhumaine*? Oh! c'est ce qu'elle n'est point du

tout, et si le *marquis*, votre frère, s'avise de se fâcher, on lui prouvera qu'il n'a pas le sens commun, parce que *les absens ont toujours tort*.

Je suis venu coucher hier chez du Resnel. Une drôle de chose, c'est que, lorsque je lui ai conté la visite *de hasard* du duc de Rosmond, il n'a pu s'empêcher de faire une mine diabolique, et le philosophe est depuis ce moment plus distrait et plus taciturne que jamais. Avais-je tort quand je vous disais qu'il est éperdûment amoureux de la marquise?

Adieu, mon cher d'Orgeval, je pars demain pour Autun. Adressez-y désormais vos lettres.

Je suis très-curieux de savoir comment *le grand Albert* prendra tout ceci; quand vous le saurez, mandez-le-moi.

LETTRE IX.

Du duc de Rosmond au comte de Poligni.

Le 15 mai.

Je suis caché dans une chaumière à six lieues d'Erneville, et je ne puis passer le tems plus agréablement qu'en t'écrivant, mon cher Poligni.

Je l'ai vue ; j'ai passé avec elle une soirée et une matinée. Ah ! Poligni ! qu'elle est charmante ! Elle n'a pas la beauté frappante et régulière qu'avait madame du Resnel, mais je n'ai jamais vu tant de graces réunies ! Une noblesse, une élégance, une fraîcheur ! une modestie naturelle, une candeur si intéressante ! un sourire d'un charme inexprimable, un son de voix qui s'insinue jusqu'au fond du cœur ! enfin, c'est une créature véritablement ravissante.

Tu vas te moquer de moi, n'importe ; il faut que j'en convienne,

Poligni! je l'ai quittée, non-seulement sans avoir fait de déclaration, mais sans avoir osé lui donner le moindre soupçon de mes sentimens, et je suis amoureux comme un fou; ajoute, si tu veux, comme un sot: j'y souscris. Elle m'a rendu timide, pourquoi ne me rendrait-elle pas humble? Je ne connais qu'une femme qu'on puisse lui comparer pour les graces et pour la figure, c'est ma sœur; mais madame d'Erneville joint à la même ingénuité, aux mêmes charmes, beaucoup plus de finesse et un esprit infiniment plus cultivé. Je te le répète, elle m'a tourné la tête. J'en suis honteux, j'en suis irrité! .... A mon âge, après tant de succès brillans, si j'allais échouer auprès d'une enfant, d'une provinciale de dix-sept ans! .... Mais, Poligni, toutes ces femmes que nous avons subjuguées, on savait comment s'y prendre pour les séduire, la marche était connue: il fallait tour-à-tour les flatter et les inquiéter, tout le

secret consistait à intéresser ou à piquer leur vanité ; ici c'est toute autre chose. Je me trouve tout neuf, je suis absolument novice dans l'art de gagner un cœur sensible, innocent et pur, uni à l'esprit le plus délicat et le plus éclairé. Avons-nous jamais rien vu de pareil ? . . . Cependant il est un point sur lequel toutes les jolies femmes se ressemblent, elles aiment tout ce qui leur paraît extraordinaire et romanesque ; et j'ai vu que Pauline n'est pas exempte de cette manie.

Pour mon instruction particulière, je n'ai jamais manqué de demander aux femmes qui m'ont aimé, quelle était la chose qui les avait principalement décidées en ma faveur ? et j'ai constamment reconnu par leurs réponses que c'était toujours l'action la plus téméraire et la plus folle, et par conséquent celle qui pouvait le plus exposer leur réputation. Les coups de tête, les imprudences, les déguisemens les enchantent ; elles

cherchent sur-tout en amour les incidens et les matériaux d'un roman, et les femmes les moins corrompues sont dans ce genre les plus *aventurières*.

J'ai déjà été cruellement déçu dans mon attente ! Croirais-tu qu'arrivant blessé, éclopé, estropié, avec une voiture en pièces, un cheval noyé, etc. on a eu la barbarie de me renvoyer le lendemain sur un mauvais cheval de louage ? Je comptais passer là cinq ou six jours ; vain espoir ! . . . Néanmoins je n'y ai pas tout-à-fait perdu mon tems, j'ai gagné la femme de chambre favorite, une Jacinthe, aussi traitable que sa maîtresse est innocente. Afin de connaître sans me compromettre le caractère de la suivante, j'avais chargé Brunel mon coureur de lui *conter fleurette*. Il m'a dit qu'elle était de fort *bonne composition ;* il me restait à savoir jusqu'où pouvait aller son désintéressement. Comme elle remplit dans le château les fonctions de concierge,

elle est venue tout naturellement le matin dans ma chambre. J'ai causé avec elle, et je lui ai dit que j'avais une jeune sœur à laquelle je désirais donner une gouvernante, mais que la corruption de Paris était telle que je voulais une personne de la province ; j'ai ajouté que je serais heureux d'en trouver une qui eût les manières, le langage et l'éducation de mademoiselle Jacinthe, et je lui ai demandé si elle avait une parente ou une amie dont elle pût me répondre. Je n'ai point oublié de dire que je donnerais cinquante louis par an à cette gouvernante, et que ma sœur logerait à Paris dans ma maison. J'ai vu clairement à l'air émerveillé de mademoiselle Jacinthe, qu'elle mourait d'envie de se proposer elle-même, et après quelques préambules, c'est ce qu'elle a fait effectivement. Je lui ai répondu que je donnais ma parole de la prendre chez moi, et de lui assurer *pour sa vie* douze cents livres de pension,

si elle voulait me rendre un service auquel j'attachais le plus grand prix. Alors j'ai pris la liberté de lui offrir *à compte* trente louis, qu'elle a reçus avec autant de joie que d'étonnement. Ensuite je lui ai confié ma passion pour la marquise, en l'assurant que mes sentimens étaient *très-purs*, et que je ne prétendais qu'au bonheur d'être aimé. Mademoiselle Jacinthe de son côté m'a protesté que sans cette assurance elle ne s'engagerait certainement pas à me servir, mais qu'elle ne pouvait *suspecter* l'honnêteté *d'un seigneur tel que moi*. Après avoir ainsi mis *nos principes* à couvert et rassuré nos consciences, j'ai questionné cette fille, qui m'a dit que la marquise n'avait pour son mari que de l'amitié, qu'elle n'éprouvait absolument pour lui que le sentiment qu'on a pour un frère; et c'est ce que mes observations m'ont confirmé. Voilà un grand motif d'espérance. On dit cependant que cet

heureux mari est jeune, spirituel et beau, et puisqu'il a été élevé avec Pauline, il a sans doute un ton et des manières agréables; mais enfin sa femme n'a point d'amour..... et rien ne me paraît moins surprenant. Ceux qui ont été élevés ensemble et qui se connaissent depuis l'enfance, ne sont jamais des amans véritablement passionnés. On appèle *amour* un sèntiment tendre entre deux personnes de différent sexe, qui n'en ont point d'autre; mais cet amour prétendu né dès l'enfance, n'est que de l'amitié. L'amour sans enthousiasme ne peut subsister dans une longue intimité qui blase sur le charme des perfections, et qui fait connaître nécessairement des défauts inséparables de la nature humaine.

On est enthousiasmé des héros et des grands hommes tant qu'on n'a pas vécu dans leur intérieur; on les croyait en toutes choses supérieurs à l'humanité, car l'enthousiasme raisonne ainsi; mais en les voyant de près, on se détrompe et

on se refroidit. Il en est ainsi de l'amour : l'objet qu'on aime n'a point de défauts, c'est un être parfait, un être unique ; on le pense jusqu'à ce qu'on ait passé six mois, ou par impossible un an ou deux, à le voir à toute heure et sans contrainte. Aussi (même pour les dupes le *plus sentimentales*) il n'y a de passion durable qu'une passion malheureuse qui n'a laissé que la possibilité d'entrevoir son objet.

Les poëtes ont eu tort de donner un bandeau à l'amour : il n'est point aveugle, mais il ne voit qu'à demi ; il ne veut regarder que pour admirer : Et qui peut admirer avec ivresse en voyant tout ? L'amour est un rêve enchanteur produit par la seule imagination ; il ne peut se passer d'illusion, il n'embrasse avec transport que des chimères ; plus il est insensé dans son attente, plus il est violent et sublime ; et c'est parce qu'il est infini dans ses espérances, qu'il n'est rien dans la réalité.

Le mystère, les craintes, les obs-

tacles, étant nécessaires à l'amour, comment pourrait-il subsister entre deux personnes unies par un lien indissoluble? Aussi voyons-nous qu'il ne dure entre les amans qui se marient, que lorsque l'un des deux donne à l'autre de vives inquiétudes; le calme parfait ne convient qu'à l'amitié, il anéantit l'amour. Ne me trouves-tu pas bien savant sur ce sujet? car jusqu'ici j'ai eu à cet égard moins de théorie que de pratique; mais cette créature céleste m'a fait faire une foule de réflexions nouvelles, elle n'est pas faite pour n'être aimée qu'un moment. La terre de ***, à dix lieues de la sienne est à vendre; je l'acheterai, mon projet n'est pas de m'y enterrer, mais j'y viendrai souvent. Poligni, je suis fatigué de l'intrigue et du vice; je veux me reposer *dans les bras de la vertu*: ce dessein n'est-il pas louable? . . .

Tu veux savoir mon plan, il est dans le grand genre, rien de plus romanesque; le voici:

Instruit par Jacinthe, je dois at-

tendre ici que la marquise se retrouve toute seule dans son château. Elle attend une madame de Vordac, son amie intime, qui doit rester avec elle jusqu'au premier de mai; ensuite elle sera seule au moins pendant huit jours. Alors sous l'habit d'un soldat du régiment de ***, en garnison à Châlons, je me rendrai dans la forêt d'Erneville, à un quart de lieue du château; là se trouve un hermite révéré dans le canton, auquel je demanderai l'hospitalité pour quelques jours, en disant que je vais rejoindre le régiment, et que je suis accablé de fatigue, etc. Il faut savoir que la marquise loge au rez-de-chaussée, que son cabinet donne sur le jardin, que pour peu que le tems soit beau elle en laisse la porte ouverte, que tout le monde dans le château est couché à dix ou onze heures, que la marquise veille seule pour écrire jusqu'à minuit et demi, qu'elle aime le clair de la lune (circonstance qui me charme) et que si le ciel est serein,

elle quitte de tems en tems son écritoire, et va rêver dans le jardin. Jacinthe viendra les matins se promener dans la forêt avant le réveil de la marquise. Je suis convenu avec elle de certains signaux, par lesquels je serai averti du jour favorable !.... J'ai la clef d'une petite porte du jardin, mais je soutiendrai que j'ai *escaladé* le mur, ce qui est beaucoup plus touchant, d'autant mieux qu'il est d'une hauteur prodigieuse. Introduit dans le parc, je ne tenterai point d'entrer dans le cabinet; on aurait là des sonnettes, et je dois m'attendre à une réception orageuse..... D'ailleurs, je ne veux pas perdre l'avantage *du clair de lune*.... Quand j'arriverai à onze heures et demie, vraisemblablement elle écrira à son mari, elle viendra de renouveler le serment d'une inviolable fidélité.... N'y a-t-il pas une audace sublime à choisir un tel moment? et si le succès couronne ma témérité, cet exploit n'effacera-t-il pas tous les autres?

J'ai tout le tems nécessaire pour terminer cette aventure. Mon lieutenant-colonel me remplace à Moulins, et j'ai obtenu un congé d'un mois *pour voyager* dans la province.

Adieu, mon cher Poligni, je ne t'écrirai plus qu'en quittant l'hermitage. J'ai d'heureux pressentimens : pour la première fois me tromperaient-ils ?

LETTRE X.

De la comtesse d'Erneville à la marquise sa fille.

De Dijon, le 18 mai.

Votre lettre peint à merveille, ma chère enfant, l'effet que produit en général, sur des provinciaux, *un seigneur de la cour*. Cette description m'a fait rire, elle est plaisante et vraie. Cependant je suis fâchée que le duc de Rosmond ait été admis un moment chez ma Pauline ; car le che-

valier de Celtas a raison pour cette fois ; tout ce qu'il vous en a dit, est vrai ; le duc de Rosmond a perdu une infinité de femmes, et il passe pour l'homme de la cour le plus dépravé. Ceci déplaira à mon fils, j'en suis sûre ; peut-être trouvera-t-il que vous n'auriez pas dû garder cet étranger à dîner le lendemain. Albert vous connaît parfaitement ; ainsi il vous estime autant qu'il vous aime ; mais il a dans le caractère une sorte d'inquiétude qui demande de grands ménagemens : osons dire le mot (Pauline ne s'en effraiera pas), il est né méfiant. Ce défaut est excusable ; il ne vient que de sa modestie et de son extrême sensibilité ; il est naturellement porté à la mélancolie ; il se trouble, il s'affecte si facilement ! Souvenez-vous de tous ses chagrins chimériques durant les trois mois qui précédèrent votre mariage ; quelle peine nous eûmes à le dissuader que *la seule obéissance* vous engageait à l'épouser ! Combien de fois, dans ce

tems

tems ne m'a-t-il pas répété que, sans mon affection pour lui, vous auriez peut-être préféré le chevalier de Celtas? N'était-ce pas pousser la modestie jusqu'à un excès ridicule, que d'imaginer, de bonne foi, qu'il fût possible de lui préférer le chevalier de Celtas? Et quand je lui retraçais toutes les preuves de tendresse que vous lui aviez constamment données : Oui, sans doute, disait-il, elle m'aime, mais seulement *comme un frère*. Je répondais qu'un tel sentiment était mille fois préférable à l'amour. Je le crois, reprenait-il en soupirant; mais Pauline a l'imagination si vive, un sentiment si paisible lui suffira-t-il toujours? Je pense, comme vous, qu'il ne sera jamais possible qu'Albert puisse soupçonner votre conduite, mais il faut vous attendre à lui voir quelquefois de légères inquiétudes sur vos sentimens. Vous lui supposez cette confiance parfaite, cette inaltérable sécurité que vous avez vous-même, et vous vous trompez : vos

deux ames sont absolument semblables, mais vos caractères sont très-différens. Il a des femmes en général une très-mauvaise opinion ; feu son père avait eu la jeunesse la plus dissipée, et lui a conté (bien malgré moi) des anecdotes et des aventures scandaleuses, qui ne firent que trop d'impression sur un jeune homme qui n'avait alors que dix-sept ou dix-huit ans. Depuis ce tems, les récits du baron de Vordac n'ont pas affaibli ces premières préventions. Albert est persuadé qu'un fat adroit triomphera toujours des principes d'une jeune personne. Pauline, sans doute, n'est pas comprise dans ce jugement rigoureux et certainement injuste ; mais enfin elle est femme, elle est jeune, jolie, naïve et sensible ; c'en est assez pour lui inspirer des craintes vagues que son cœur désavoue vainement.

Ce que vous me mandez de votre belle-sœur me fait beaucoup de peine et ne m'étonne pas ; elle a peu d'es-

prit, et elle est excessivement vaine. Son mari ne rectifiera pas en elle ce dernier défaut. Vivez bien avec ces deux personnes, mais ne vous y fiez jamais. M. d'Orgeval, malgré les procédés généreux de son frère, et j'ose dire les miens, ne peut surmonter une envie secrète qui le ronge depuis l'enfance : il ne pardonne à son frère ni sa supériorité, ni sa fortune, ni son bonheur. Tous les vices sont en général plus exaltés dans le grand monde qu'en province, à l'exception de l'envie : cette honteuse passion est plus violente et plus noire dans un cercle borné, qu'au milieu d'une grande dissipation. En province, rien n'en distrait ; les occasions qui l'excitent, sont sans cesse renaissantes, et l'objet en est toujours sous les yeux.

Je ne veux point juger mal du chevalier de Celtas, il s'est très-bien conduit à l'époque de votre mariage; cependant il a bien des prétentions ; il est bien médisant, et je vous avoue d'ailleurs que son intime liaison avec

M. d'Orgeval me le rend extrêmement suspect. Soyez sûre que les amis de cette maison ne seront jamais les nôtres.

Adieu, chère Pauline, parlez-moi de vos lectures, de vos occupations. Comment va l'école des petites filles? comment se porte le bon Hermite? *Les deux amandiers* sont-ils en fleurs? Parlez-moi de toutes ces choses qui me rappellent de si chers souvenirs.

Mille amitiés de ma part à madame de Vordac; mes complimens à Mlle. du Rocher.

LETTRE XI.

Du marquis d'Erneville à sa femme.

De Paris, le 19 mai.

Le duc de Rosmond a passé vingt-quatre heures au château d'Erneville! Pauline a reçu le duc de Rosmond!...

J'avoue que rien au monde ne m'a causé plus d'étonnement.

N'avons-nous pas dit cent fois, chère Pauline, qu'une jeune femme attachée à sa réputation, ne doit jamais recevoir les visites des officiers en garnison ? Ne m'aviez-vous pas promis formellement que, sous aucun prétexte, vous ne feriez une telle imprudence ? Ne prenez point ceci pour un reproche, ce n'est que l'expression d'une surprise extrême..... Quand vous ne serez point telle que mon cœur vous desire, je ne pourrai jamais que m'étonner et m'affliger.

Le duc de Rosmond n'est plus jeune, c'est un homme très-aimable et sans aucune prétention. Je sais qu'en effet il est beau, aimable et très-séduisant ; mais j'ignorais qu'à *trente ans* on fût un vieillard. Quant à son *honnêteté* et son peu de *prétention*, vous en pourrez juger par une lettre de M. du Resnel que je vous envoie, et qui contient une histoire dont le duc de Rosmond est le principal

personnage. Vous verrez s'il est possible de pousser plus loin la fourberie, la trahison et la scélératesse.

Se peut-il que vous ayez été la dupe d'un stratagême si connu, si usé, de cette voiture brisée dans votre avenue ? Cet homme qui souille ou qui profane tous les lieux où il est admis, voulait vous voir dans l'espoir de vous corrompre, ou dans l'intention de s'en vanter. Que ne dira-t-il point après avoir passé deux jours à Erneville, dans mon absence, et quand je suis à cent lieues de vous!...

Chère Pauline, je connais ton cœur et tes sentimens : c'en est assez pour mon bonheur et pour ma tranquillité; mais c'est en toi seule que j'ai placé mon amour-propre et ma gloire, et la plus légère atteinte à ta réputation serait pour moi une flétrissure insupportable.

Adieu, ma sœur, adieu, ma douce et tendre amie, mon cœur est oppressé !..... Je ne veux point te faire partager mon insurmontable mélan-

colie !... Adieu, ma Pauline, je t'écrirai une bien longue lettre par le prochain courier.

LETTRE XII.

Réponse de la Marquise.

D'Erneville, le 24 mai.

Ton cœur est oppressé ! voilà tout ce qui me frappe dans ta lettre !... O mon Albert, cette odieuse aventure a pu t'affliger ! J'ai donc tort !.... Ah ! pardonne ; je sens mon imprudence. Oui, j'aurais dû dire que je ne pouvais le loger, j'aurais dû surtout ne pas souffrir qu'il restât le lendemain à dîner... Cependant, cher ami, ma faute n'est pas si grande que tu le dis ; il faut que tu aies lu ma lettre précipitamment, et que tu ne l'aies pas bien comprise. Je n'ai pas *reçu la visite* de cet homme affreux, le curé me l'amena sans m'avoir consultée là dessus. Il n'a point

passé *deux jours* à Erneville ; il arriva le soir, à sept heures et demie, et partit le lendemain à deux heures après-midi, en sortant de table. Et puis je ne t'ai pas dit qu'il fût *un vieillard* ; je lui ai donné trente-sept ou trente-huit ans, et j'ai dit qu'il n'était plus de la première jeunesse. Je vois par la lettre de M. du Resnel qu'il n'a que trente-deux ans ; il paraît beaucoup plus âgé : cela est tout simple, le vice doit vieillir ! O quel homme abominable !..... Il avait rencontré dans cette horrible madame du Resnel une femme digne de lui. Cette histoire me paraît aussi incroyable que celles des géans et des ogres. Pauvre M. du Resnel ! qu'il est à plaindre ! et avec quelle générosité il s'est conduit ! Mais rassure-toi, mon tendre ami, ceci ne peut faire de tort à la réputation de ta Pauline ; j'avais heureusement des témoins de ma conduite !...

O quel monstre que cet homme ! Je n'en reviens pas, car je t'assure

qu'il a l'air de la plus parfaite honnêteté. Grand Dieu, que nous sommes heureux de vivre loin des gens capables de tant de perfidies ! Je ne recevrai de ma vie des étrangers, et je ne verrai jamais des méchans.

Mon frère, mon Albert, écris-moi bien vîte que tu n'es plus *oppressé*!... Jusqu'au moment où je recevrai une bonne longue lettre, ô combien *ton oppression* pesera sur mon cœur !....

LETTRE XIII.

De la même à la baronne de Vordac.

D'Erneville, le 30 mai.

Ah ! chère amie, quel est mon trouble !... Ce monstre dont vous avez lu l'indigne histoire, il n'est que trop vrai qu'il ne venait ici qu'avec les plus noires intentions : écoutez un récit qui vous fera frémir.

Ce matin le bon hermite a demandé à me parler en particulier, et il m'a conté qu'un soldat avec un uniforme

jaune et bleu était venu lui demander un gîte, en lui disant qu'ayant fait à pied une longue route il s'était foulé un nerf de la jambe, qu'il avait besoin de plusieurs jours de repos, et qu'il lui demandait l'hospitalité; qu'en disant cela il lui avait offert un écu. L'hermite trouvant qu'un pauvre soldat venant de faire une longue route, et devant encore aller à Châlons, ne devait pas donner si légérement un écu, a considéré ce soldat, et a deviné sur-le-champ, à la *blancheur de ses mains* et à sa *contenance*, que c'était un homme déguisé. En conséquence il a positivement refusé de le recevoir. Le soldat a paru désespéré, et après avoir supplié et même menacé vainement, il lui a offert une bourse *pleine d'or* pour le garder seulement *huit jours*, en lui faisant une autre fable, *avouant* qu'il est officier, qu'il s'est *battu en duel*, et qu'il est obligé de se cacher, etc. L'hermite a persisté dans ses refus, et l'inconnu furieux a été obligé de s'en aller. Une demi-

heure après, l'hermite qui avait pris le chemin le plus long pour venir ici, parce qu'il avait peur de trouver l'inconnu dans la forêt, l'a rencontré à l'entrée du petit village. L'inconnu s'est approché de lui, et lui a demandé d'un ton menaçant où il allait; l'hermite doublant le pas et entrant dans le village, lui a crié: *A Erneville, pour avertir madame la marquise.* L'inconnu avec *une mine terrible* a fait un mouvement pour s'élancer sur lui; mais dans ce moment l'hermite est entré dans la première maison du village. Au bout d'une heure l'hermite a pris un compagnon pour se rendre ici, et il n'a plus rencontré l'inconnu. Je n'ai pas oublié de lui faire des questions sur la figure de cet étranger, et ses réponses ont achevé de me confirmer dans mes soupçons. L'hermite est convaincu que cet homme est un chef de voleurs; il ne se trompe assurément pas en le prenant pour un brigand et pour un scélérat. Je voudrais que la vérité ne fût pas sue, car il

faut éviter tout ce qui fait histoire, et puis une aventure de ce genre affligerait ma mère et mon mari. D'ailleurs Albert, qui revient dans un mois, pourrait aller à Moulins demander raison d'une telle insulte au méprisable auteur de cet infâme complot! Cette idée me fait frissonner!.... En conséquence j'ai dit à l'hermite que sa conjecture ne me paraissait pas fondée, que les duels entre militaires étaient si communs, qu'il se pouvait fort bien que l'histoire contée par l'inconnu fût vraie. Vous avez très-bien fait, ai-je ajouté, de ne le point recevoir; et s'il revient, j'exige que vous persistiez invariablement dans cette résolution; mais en même tems dans l'incertitude où vous êtes, vous ne devez point ébruiter cette histoire, parce que vous risqueriez de nuire à un infortuné. Le bon hermite a été frappé de ma réflexion; il m'a donné sa parole (et l'on y peut compter) de ne parler de tout ceci à qui que ce soit au monde. Nous sommes conve-

nus qu'il dirait seulement qu'il a entendu la nuit des sifflets dans la forêt, qu'il a peur, et qu'il habitera le village pendant une quinzaine de jours.

Certainement le *monstre* me sachant instruite ne retournera pas à l'hermitage : mais qui sait s'il ne fera pas des tentatives d'un autre genre ! . . . . . Grace au ciel je suis sur mes gardes. Ce bruit vague de voleurs répandu par l'hermite, me donne le droit de prendre d'utiles précautions ; je ferai *monter la garde* toutes les nuits dans le jardin, je supprimerai toutes mes promenades nocturnes, je ferai coucher Jacinthe dans ma chambre, j'établirai La France et La Pierre dans la petite galerie, et je ne sortirai dans le jour que bien accompagnée.

Concevez-vous, chère amie, que sans passion, sans aucun amour, on puisse faire de telles choses ? Cet homme, quand il est venu ici avec le projet de me séduire, ne me connaissait pas, il ne m'avait jamais

vue ; il savait seulement que ce château était habité par une créature innocente et heureuse ; il savait que deux êtres unis dès le berceau goûtaient ici la plus pure félicité ; et comme Satan, il a voulu s'introduire dans *le paradis terrestre*, afin d'en bannir la vertu et le bonheur. . . . Ah ! chère amie, je vois qu'on a bien tort d'attribuer aux passions, aux sentimens tous ces honteux égaremens qui troublent si souvent l'ordre de la société. Tous ces crimes viennent, non du cœur, mais de la tête et d'une imagination dépravée.

C'est avec peine que je me vois forcée de cacher ceci à ma mère et à mon mari. Voilà le premier mystère que je leur fais ; mais pourquoi inquiéter, affliger inutilement ma bonne et sensible mère, quand il n'y a plus de conseils à demander ? Pour Albert, je suis presque sûre qu'il voudrait tirer vengeance de cette indignité ; que d'ailleurs il craindrait pour ma réputation, car

la seule apparition de l'odieux personnage lui a beaucoup déplu. Oh! combien je me repens d'avoir reçu cet imposteur!.... Malheur aux voitures d'étrangers qui désormais pourront se casser naturellement dans mon avenue! Les *voyageurs élégans* ne trouveront à l'avenir ni hospitalité ni politesse.....

Adieu, chère amie, je vous envoie un exprès. Que je serais heureuse, si vous étiez ici! oh! si vous pouviez revenir! Ou bien si vous pensez que cela n'importune pas M. de Vordac, j'irais passer huit ou dix jours chez vous; je dirais que la rougeole est dans le village, et que je la crains pour mon petit Maurice. Chez vous je serais si tranquille!.... Voyez si vous pouvez arranger cela. Je vous embrasse du fond de mon ame.

LETTRE XIV.

Réponse de la baronne à la marquise.

Le 30 mai au soir.

Mon Dieu, chère amie, quelle surprise et quels battemens de cœur me cause votre lettre! .....

M. de Vordac est chez M. du Resnel, et n'en revient que demain au soir. Je ne doute point qu'il ne soit charmé de vous voir arriver chez lui; mais vous le connaissez, vous savez que je ne puis rien *proposer* sans son consentement, et il est plus sûr de le lui demander de vive voix que par écrit, parce que son premier mouvement est toujours de refuser. C'est pourquoi au lieu de lui écrire, je me décide à attendre son retour; mais je suis certaine, chère Pauline, que vous pourrez venir après-demain. Aussitôt que j'aurai obtenu le *oui* desiré, je vous enverrai Simon, qui prendra un cheval

en passant chez M. du Resnel, qui a si souvent ainsi favorisé notre correspondance.

Toute votre conduite est parfaite, et vous êtes folle de vous reprocher d'avoir reçu ce vilain homme. Pouviez-vous faire autrement quand le curé vous l'amenait et qu'il était dans votre salon ? Non, mon cher ange, je ne veux pas que vous soyez humble et douce jusqu'à vous donner des torts imaginaires.

Assurément il faut cacher ceci ; Albert a une ame sublime, un esprit supérieur, mais il s'inquiète aisément. Votre maman qui le connaît mieux que vous, m'a dit qu'il est naturellement méfiant. Et puis, comme vous le remarquez, la connaissance de l'entière vérité pourrait occasionner une affaire entre lui et *l'esprit infernal.*

A propos, chère amie, je pense qu'il serait très-possible que l'on eût corrompu quelques-uns de vos gens ; tout le monde ne refuse pas

comme le bon hermite des *bourses pleines d'or*. Etes-vous bien sûre de Jacinthe ?

Simon est prêt, je ne veux pas le faire attendre. Adieu, mon ange ; oh ! que je voudrais être à lundi !

LETTRE XV.

Réponse de la Marquise à la Baronne.

Le 31 mai.

Simon veut repartir dans la matinée, et quoique j'aie l'espérance de voir demain mon amie, je vais toujours lui répondre par cette occasion bien sûre, d'autant plus qu'il serait possible que M. de Vordac s'en tînt à son *premier mot*, c'est-à-dire, au refus.

Non, chère amie, ma mère *ne connaît pas mieux que moi* le caractère d'Albert. Personne au monde ne connaît Albert aussi bien que moi. Ma mère l'aime passionnément; cependant lorsqu'elle dit qu'il est

défiant, elle se trompe : mais dans ce cas, c'est plutôt une crainte qu'elle exprime, qu'un jugement qu'elle prononce. Non, Albert est trop généreux pour être défiant. Ce qu'on prend pour de la défiance n'est que de la délicatesse. Jamais, jamais Albert ne se défiera de Pauline ; il ne saurait non plus me soupçonner que me haïr. Nos ames sont tellement confondues ensemble, qu'il est impossible que nous puissions douter un instant l'un de l'autre. Il veille sur ma réputation, il en est le gardien naturel; c'est son bien, c'est son honneur ; ses précautions à cet égard ne me prouvent que sa tendresse et sa prudence ; il n'agit en cela que pour les autres, mais jamais il n'éprouvera l'ombre d'une inquiétude sur mes intentions et sur mes sentimens. Quand des évènemens (qui grace au ciel ne peuvent arriver) me feraient paraître coupable à ses yeux, quand toutes les apparences me condamneraient, il devinerait

l'erreur sans la pouvoir expliquer, et je serais pleinement justifiée dans son opinion, avant d'avoir dit un seul mot pour ma défense. Voilà comme nous nous aimons ; un tel attachement est à l'épreuve de tout.

Votre réflexion sur mes gens est très-juste ; il est bien possible qu'on ait eu l'idée de les corrompre ; mais je les crois tous honnêtes, sur-tout ceux qu'Albert m'a donnés. Quant à Jacinthe, c'est une fille vertueuse, qui m'est sincérement attachée, dont je suis parfaitement sûre, et qui, pour tous les trésors du monde, ne se prêterait pas à une infamie.

Adieu, ma chère amie ; Simon s'impatiente, adieu. J'espère qu'il reviendra demain avec une bonne réponse, et que l'obligeant M. du Resnel lui donnera un cheval frais.

LETTRE XVI.

Du duc de Rosmond au comte de Poligni.

Le 8 juin.

Un incident auquel je ne m'attendais pas, était de rencontrer un hermite incorruptible. Je comptais sur un hypocrite : point du tout, ce diable d'homme s'avise d'être honnête et ferme. Il a fallu quitter l'hermitage au bout d'un quart-d'heure. J'ai erré dans la forêt; j'ai passé quarante-huit heures dans une chaumière ; j'ai eu une entrevue avec mademoiselle Jacinthe, qui m'a dit que la marquise avait *doublé sa garde* et établi des sentinelles de nuit dans le jardin. Elle a deviné le point de l'attaque ; c'est le discernement d'un grand capitaine. Au reste, d'après la délation de l'hermite, elle était forcée de se mettre sur la défensive, et malgré tout cet appareil, Jacinthe m'assure qu'elle est *pensive*, *rêveuse*, et qu'elle *soupire*.

D'ailleurs, elle n'a confié ce secret à personne; elle a ordonné à l'hermite de se taire, et de dire simplement qu'il a entendu *des sifflets dans la forêt*, et qu'il a peur des voleurs. Cela n'est pas *désespérant*. La marquise est allée passer quelques jours chez son amie madame de Vordac, et moi je suis établi à deux lieues dans un petit village. A présent je vais écrire des lettres bien respectueuses, bien romanesques. Jacinthe n'ose et ne veut pas les donner elle-même; mais elle trouvera des moyens de les faire parvenir. Malgré ces longueurs inattendues, je crois l'affaire en bon train. Si la marquise eût sincérement voulu se débarrasser de moi, elle eût dit à l'hermite de porter sa plainte au bailli du lieu, elle eût conté hautement cette histoire, et j'aurais été forcé d'abandonner sans délai le champ de bataille. Mais elle se tait, elle prescrit le silence, elle *réve*, elle *soupire!*.... Elle se doute bien que je suis toujours dans son voisinage, elle

m'y tolère ; c'est m'encourager, c'est m'attendre. J'imagine qu'elle va chez son amie pour se débarasser de la surveillance d'une demoiselle de compagnie, une duègne ridicule qu'elle a laissée au château. Tout cela n'est pas mal combiné.

Je resterai encore ici huit ou dix jours ; mais j'y reviendrai, et j'ose m'en flatter, sous de meilleurs auspices. Adresse-moi les lettres à Autun; mande-moi les nouvelles intéressantes, c'est-à-dire, toutes les histoires scandaleuses. Rien n'est moins rare et moins curieux, je le sais ; mais ce sont de ces lieux communs dont on ne se lasse point.

LETTRE XVII.

Du chevalier de Celtas à M. d'Orgeval.

D'Autun, 16 juin.

J'AI d'étonnantes choses à vous conter, cher d'Orgeval, mais bien

entre nous ; car au vrai ceci passe la plaisanterie, et dans le fond je suis trop attaché à votre famille pour traiter légérement de certaines choses. Je puis me moquer de quelques petits travers, de quelques *petites faussetés*; mais je cesse de badiner dès qu'on attaque l'honneur, je ne dis pas de mes amis, mais seulement des personnes avec lesquelles j'ai quelque liaison. C'est donc avec chagrin que j'entends tout ce qui se débite ici contre votre belle-sœur.

Le duc de Rosmond est dans cette ville depuis huit jours ; il y a déjà perdu deux femmes, madame D*** et la petite C***. On croit que cette dernière *le fixera* jusqu'à son départ annoncé pour le trente de ce mois. La petite C*** confie à qui veut l'entendre, que le duc lui a conté qu'il avait passé quinze jours déguisé en *capucin mendiant* aux environs d'*Erneville*, et qu'il se louait extrêmement de l'*hospitalité* et de la *charité* de la dame du château, qu'il a trouvée, dit-il,

dit-il, la plus *humaine* personne du monde.

Cette histoire fait fortune ; jugez des brocards ! Le duc est un fat, et par conséquent, il doit être un menteur ; je suis persuadé qu'il se vante beaucoup trop ; mais il y a un *fond vrai*, c'est de quoi l'on ne peut douter. Le duc a totalement *disparu* pendant plus de quinze jours, et ses gens disent qu'il a passé tout ce tems dans l'*hermitage de la forêt* et *à Malta*. Enfin, le duc a un personnel très-séduisant, et il est certain qu'il a causé à la marquise une grande admiration. On en peut juger par l'*éclat de la réception du soir* dont madame d'Orgeval nous a fait une description si plaisante ; cette *illumination*, *cette table de trente couverts* ; l'*étalage du beau service de Sèvres*, ce *repas de noces*, tous ces frais extraordinaires prouvent au moins que la jeune tête était un peu tournée. Au reste, on peut bien ne voir, dans tout cet appareil ridicule, qu'une vanité d'enfant ; mais,

une chose beaucoup moins enfantine, ce fut la manière d'être *du lendemain*. Je n'ai rien vu de plus indécent et de *plus clair* que l'expression des regards du duc ; jamais *la fleur des champs* n'a été si jolie et si *fraîche*, et malgré ces couleurs naturelles si vantées, on voyait évidemment qu'un rouge artificiel en rehaussait encore l'éclat. Peut-être cependant le rouge ne saurait-il embellir ce teint éblouissant : mais il déguise la rougeur d'une pudeur provinciale ; (l'on rougit encore !) et si cet artifice n'a pas été employé par la coquetterie, il a pu l'être par la prudence.

J'ai pensé que l'amitié me faisait un devoir de vous instruire des bruits qui se répandent. Il me semble que vous feriez bien d'en avertir le marquis, ou du moins de prendre là-dessus les conseils du baron de Vordac et de du Resnel. Il s'agit de l'honneur de votre frère ; un tel intérêt vous oblige nécessairement à ne point passer tout ceci sous silence, et sur-tout

à en parler à vos voisins, afin de leur bien montrer que vous et madame d'Orgeval n'approuvez nullement une semblable conduite. Ne me citez point, mais dites que dix lettres d'Autun vous en parlent ; et en effet, cette scandaleuse histoire est devenue ici le sujet de toutes les conversations. Je parle franchement avec vous, mais en public je défends vivement la marquise. Je me suis déclaré son chevalier, et tous les jours je romps pour elle une infinité de lances. Je combats avec chaleur, avec courage, mais sans aucune espérance de remporter la victoire. M. et madame d'Erneville ont beaucoup d'ennemis ; vous êtes généralement aimé, parce qu'avec infiniment de tact et d'amabilité vous n'avez aucune prétention, et que l'on sait combien les *grands airs* du *grand Albert* vous paraissent ridicules. On adore la franchise et la gaîté de madame d'Orgeval ; les femmes même lui rendent justice ; mais on ne pardonne point

à votre frère de renier, d'abjurer le nom de ses pères ; d'avoir pris le titre de *marquis*, de se croire l'égal des nobles les plus distingués de cette province, et de chercher à les écraser par un faste que n'a jamais eu le feu comte d'Erneville. Le pauvre homme était un sot, entiérement mené par sa femme, mais il avait la naissance la plus illustre ; petit-fils d'un maréchal de France et fils d'un cordon-bleu (1), il vivait modestement et ne se piquait nullement de magnificence. Votre frère, devenu par le caprice le plus bisarre, l'héritier de sa fortune, aurait dû suivre un tel exemple, et montrer encore plus de simplicité. Quant à la marquise, on lui reproche des singularités et des affectations qui doivent naturellement déplaire ; outre cet étalage de piété filiale *et d'amour*

(1) C'est un provincial qui parle ; un homme de la cour eût dit un *chevalier de l'ordre*. On désignait ainsi *l'ordre du St. Esprit*, ce qui signifiait *le premier des ordres*, *l'ordre* par excellence.

conjugal, on lui reproche une *douceur* qui ressemble à la fausseté, une *humilité* qui tient de l'hypocrisie; car, avec une très-jolie figure, beaucoup d'esprit et de talens, il n'est ni naturel ni possible de n'avoir aucun amour-propre, aucune envie de plaire et de briller. Le mari et la femme prétendent *à la perfection*, et tout le monde révolté contre une telle prétention, est charmé de recueillir les faits qui la déjouent. Ce fut ainsi que *la sublime comtesse* dans son tems eut aussi beaucoup d'ennemis; sa fille a plus d'esprit et plus de graces, mais elle a tout son orgueil et toute sa profonde dissimulation.

Pour nous, mon cher d'Orgeval, qui sommes de bonnes gens, qui n'avons le desir, ni de nous singulariser, ni d'exciter l'admiration, on ne nous encense pas, mais on ne nous hait point, et nous pouvons par fois paraître assez aimables. Ainsi nous devons philosophiquement nous

consoler de notre *médiocrité*, en songeant que les brillans succès produisent souvent de fâcheux revers.

Adieu, mon cher; mes hommages, je vous prie, à madame d'Orgeval.

P. S. N'oubliez pas de me mander l'opinion *du misanthrope* et *du philosophe* sur cette histoire.

LETTRE XVIII.

Du comte de Poligni au duc de Rosmond.

Fontainebleau, le 16 juin.

Qu'es-tu donc devenu, mon cher Rosmond? J'attends vainement *la conclusion du roman*; tu ne m'écris plus. Es-tu toujours chevalier errant? *La dame de tes pensées* a-t-elle enfin récompensé tant d'amour et de persévérance? Elle n'est pas faite, dis-tu, pour n'être aimée qu'un moment, et tu veux acheter la terre de ***. Je m'oppose à ce projet, qui n'a pas le sens commun. Tu serais bientôt ennuyé

d'une femme dont les graces et la beauté resteraient ensevelies dans le fond d'une province. L'amour se nourrit des éloges donnés à l'objet qu'on aime. Crois-tu que sans la célébrité de madame du Resnel, ta passion pour elle eût duré quatre ans ? Les moyens les plus simples sont toujours les plus ingénieux ; il faut que ta nouvelle maitresse se sépare juridiquement *de l'époux adoré*, il faut que tu nous l'amènes à Paris : voilà un dessein raisonnable.

La cour est à Fontainebleau depuis douze jours. Tout y va comme de coutume ; on y joue un jeu d'enfer, on s'y ruine, on y chasse beaucoup, ou s'y fatigue à mourir, on y fait les tracasseries, les intrigues et les noirceurs ordinaires, et l'on assure que *le voyage est charmant*. C'est une mode d'aimer Fontainebleau, qui est le plus affreux séjour que je connaisse, et de médire de Versailles, dont le palais est si magnifique, et dont les jardins sont admirables ; et l'on a

délaissé St. Germain, la plus délicieuse habitation de nos rois! Connais-tu rien de plus sot, de plus insensé que *la mode*? Voilà pourtant ce qui nous régit tous! Le caprice et la vanité sont les régulateurs du monde. Je crois que la prédilection pour Fontainebleau vient de son isolement et de la longueur des voyages; cinq ou six semaines forment une espace de tems dont la mesure est suffisante pour des affaires d'ambition et des engagemens d'amour, et n'est pas assez longue pour gâter les unes et dénouer les autres. Les femmes ici sont davantage avec leurs amans; à Versailles, les courses fréquentes à Paris détruisent tout l'agrément de la société. Ici, on se voit, on se connaît davantage; on ne s'en estime pas mieux, mais on y cause, on y médit, on y intrigue tout à l'aise et sans distraction; les jolies femmes y font plus d'effet, les tracasseries particulières y sont multipliées, et tout cela compose ce que nous appelons un *voyage charmant*.

Le sage St. Méran est ici avec son prince. Toutes les femmes se sont mises à raffoler de lui, c'est-à-dire, toutes celles qui veulent passer pour avoir de l'esprit, prétention qu'elles ont rarement dans la première jeunesse; de sorte que le cercle des admiratrices de St. Méran est un peu suranné, et je ne crois pas qu'il y perde son flegme *vertueux* et sa noble indifférence.

Nos spectacles sont très-brillans, les décorations sont superbes, les ballets ravissans, et la salle toujours pleine. On nous a déjà donné plusieurs nouveautés, *deux tragédies* et *trois comédies*, que nous avons *élevées aux nues*, et que le public de Paris, suivant sa coutume, ne manquera pas de siffler cet été; car il a pris l'habitude, depuis long-tems, d'applaudir ce que nous rejetons, et de bafouer impitoyablement ce que nous avons admiré! N'es-tu pas frappé de cette espèce de révolte si constante du peuple de Paris contre la cour?

Cette guerre ouverte n'existait point du tout dans le siècle dernier. Il est vrai qu'alors de grands ministres protégeaient de grands talens, et que Louis XIV avait plus de goût que messieurs les gentilshommes de la chambre. Il n'est pas nécessaire qu'un roi soit un bon littérateur ; mais il doit, sur ce point, comme sur tant d'autres, ne donner sa confiance qu'à des gens en état de le bien diriger. Il perd de sa considération personnelle quand il paraît goûter et protéger des platitudes, ou même des ouvrages médiocres qui n'ont que le mérite de l'agrément, et non celui de l'utilité. Le premier peintre du roi est le plus mauvais peintre de l'académie ; son architecte est un homme sans aucun talent ; son historiographe est un faiseur de mauvais romans ; son surintendant des bâtimens et des arts, quoique frère d'une ancienne favorite, est un sot et un ignorant ; les juges des pièces de théâtre, pour les spectacles de la cour,

sont de grands seigneurs presque tous hors d'état de sentir la mesure d'un vers. Faut-il s'étonner que la cour, loin d'en imposer au peuple, soit devenue l'objet de sa moquerie et de sa dérision? Car, non-seulement les parisiens se plaisent à révoquer les jugemens de Versailles et de Fontainebleau, mais ils ne laissent pas échapper une occasion de tourner la cour en ridicule. Avec quel transport et quelle unanimité, aux spectacles, ils applaudissent les traits qui peuvent offrir des allusions piquantes contre les princes et les courtisans! On ne peut pas réprimer, avec des lettres de cachet, l'insolence du parterre de l'opéra et de la comédie; cependant ce manque de respect établit une dangereuse habitude. Souvent, à la comédie, je suis effrayé quand je considère cet acharnement du parterre. Chacun des individus qui composent cette masse audacieuse, pris séparément, se prosternerait devant la puissance souveraine; mais ces mêmes hommes, dès

qu'ils sont réunis, acquièrent la hardiesse et la force, et jouissent de l'impunité.

Adieu, mon ami; finis ton roman, et reviens à nous. Il est inutile de te dire combien on te desire, et combien tu nous manques. Ne sais-tu pas que si l'on peut te *suppléer*, on ne saurait te remplacer ?

Madame du Resnel *se distrait*, dit-on, avec S***, mais ne se console pas. Je l'ai rencontrée, il y a trois semaines; elle a toujours de l'éclat et les plus beaux yeux du monde, mais sa maigreur est excessive. Tu ferais bien de lui écrire, et à ton retour de l'aller voir. Elle joue toujours le rôle d'*une amante abandonnée*. Les femmes commencent à s'attendrir sur son sort.

César, prends garde à toi !

On te fera passer pour *un monstre*, si tu négliges cet avis. Mais quelques soins, c'est-à-dire, quelques visites, étoufferont toutes ces clameurs; en

observant dans les ruptures certaines règles de bienséance, on s'en tire toujours avec honneur.

Adieu ; tâche de revenir avant la fin du voyage.

LETTRE XIX.

Réponse du Duc.

D'Autun, le 19 juin.

Je pars d'ici après-demain, mon cher Poligni ; j'irai passer une semaine à Moulins, de là je ferai une *petite course particulière* de deux ou trois jours ; ensuite je partirai pour Paris, où je serai certainement le 13 ou le 14. Voilà ma marche sur laquelle tu peux compter. Tu me demandes de *nouveaux détails*, et il m'est impossible de t'en donner ; oui, impossible !

Ecoute, Poligni, ceci n'est pas une aventure ordinaire; il ne s'agit ni d'une *prude* ni d'une *coquette*..... Enfin j'ai

promis, je me suis promis à moi-même de garder à l'avenir un silence absolu sur cette intrigue, et j'exige de ton amitié de respecter un engagement que je ne veux point rompre, et de me faire désormais aucune question à cet égard. Cette discrétion te surprendra ; elle te paraîtra ridicule : pense tout ce que tu voudras, mais ne m'en parle plus.

On m'écrit de Paris que Dercy s'est retiré des affaires, et qu'il est auprès de Senlis, enfermé dans une petite maison avec une jeune personne, sa pupile, qu'il veut épouser, et qui est, dit-on, belle comme le jour. On ajoute qu'il est absolument semblable aux tuteurs de comédie, et qu'il tient la jeune personne renfermée dans une véritable prison. As-tu entendu parler de cette histoire ? J'espère que Dercy n'a pas fait banqueroute. J'ai déposé chez lui deux cent mille francs; s'il ne me les rend pas, j'enleverai sa pupile, car il me faudra bien un dédommagement.

Adieu, mon cher Poligni ; je pense

avec plaisir que nous nous reverrons dans le cours du mois prochain.

LETTRE XX.

De la baronne de Vordac à M. du Resnel.

Le 19 juin.

La démarche que je fais, monsieur, vous prouvera mon estime, et ses motifs seront son excuse. Ne pouvant vous parler en particulier, je prends le parti de vous écrire sur la chose du monde qui m'intéresse le plus. Il s'agit de madame d'Erneville, de cet ange qui n'a vécu que pour la vertu ; de cette personne aussi intéressante par son innocence, sa pureté et les admirables qualités de son ame, qu'elle est brillante par ses charmes, par son esprit et ses talens. Tant de perfections ont depuis plus d'un jour excité la plus noire envie, et l'on ose enfin la calomnier !..... M. d'Orgeval ne rougit pas de répandre les bruits les plus injurieux à mon amie, et de dé-

biter une histoire absurde, qu'il feint de croire, afin d'avoir le droit d'en paraître alarmé et de la publier. Sous prétexte *de consulter* M. de Vordac, il est venu lui conter ces horreurs inventées à Autun (on devine aisément par qui.) M. de Vordac, avec d'excellentes qualités, a l'injustice de croire facilement tout ce qui se dit *contre les femmes*; il se glorifie même de penser ainsi. D'après ce caractère trop connu, M. d'Orgeval s'est flatté qu'on l'écouterait avec une joie maligne; il s'est trompé. M. de Vordac a froidement répondu : *Cela n'est pas impossible.* Ces mots qui seraient *un blasphème* dans toute autre bouche, expriment dans la sienne une parfaite incrédulité. Au reste, a continué M. de Vordac, quoi qu'il en soit, vous devez imposer silence à ceux qui osent vous conter de telles histoires, dont je ne vois aucune preuve positive. Madame d'Erneville est très-jeune, elle est bonne parente, c'est une très-aimable voisine, elle se con-

duit avec une grande décence, elle rend son mari fort heureux ; tout cela mérite bien qu'on ait pour elle des égards particuliers. Cette réponse a confondu M. d'Orgeval ; il a protesté qu'il *aimait* sa belle-sœur, que ses intentions étaient pures, etc. Voilà ce qui s'est passé ici ce matin. M. d'Orgeval fera sans doute auprès de vous la même démarche ; je suis certaine que vous lui montrerez le plus profond mépris pour cette infâme calomnie, mais cela ne suffit pas : daignez lui faire sentir combien le rôle *qu'on lui fait jouer* est odieux ; qu'il comprenne bien que votre porte sera fermée aux ennemis de madame d'Erneville, et que vous engagerez M. de Vordac à se conduire ainsi. Je rougis de le dire ; mais la crainte de ne plus jouir d'une maison telle que la vôtre, fera plus d'effet sur ces ames étroites et basses que toute autre considération. Représentez-lui encore, que l'on ne viendra jamais à bout de désunir *Albert et Pauline*, et que si la der-

nière est informée de ces méchancetés atroces, comme elle a autant de franchise que de bonté ; il lui sera impossible de témoigner la même amitié à ceux qui le déchirent ; qu'alors on ne pourra plus faire au brillant et hospitalier château d'Erneville *ces longues résidences* qui sont si commodes et si agréables. Toutes ces réflexions feront prendre le parti du silence, et Pauline ignorera toujours ces horreurs ; ce que je souhaite ardemment, car il est très-vrai, malgré son excessive douceur, que si elle les savait, elle n'en dissimulerait point son indignation ; questionnée par Albert, elle lui dirait tout, ce qui produirait beaucoup de chagrins intérieurs et la brouillerie des deux frères, dont on ne manquerait pas de faire un tort à mon amie. Alors les envieux n'ayant plus de ménagemens à garder, se livreraient à tous les emportemens de la haine et de la vengeance..... C'est vous seul, monsieur, qui pouvez prévenir tous ces malheurs. Je remets

en vos mains l'intérêt le plus cher ; c'est avec la confiance que doivent inspirer vos lumières et votre parfaite honnêteté. Croyez-moi, monsieur, l'orgueilleux chevalier de Celtas ne pardonnera jamais à Pauline de lui avoir préféré celui qu'elle aimait depuis son enfance ; il a juré au fond de son ame une haine implacable aux trois personnes les plus dignes de l'estime de tous ceux qui savent apprécier le mérite, la comtesse, Albert et Pauline. Monsieur d'Orgeval, comblé des bienfaits de la comtesse et d'Albert, mais naturellement *envieux*, est jaloux de son frère depuis le berceau ; la supériorité, les succès, la fortune et le bonheur d'Albert ont successivement exalté ce noir sentiment, qui est devenu sa passion dominante. Madame d'Orgeval aussi peu sensible que son mari, a tout autant de vanité, et n'a pas plus d'esprit. La charmante figure de Pauline aurait suffi pour exciter son aversion, jugez de ce que doivent produire la réunion

de tant de graces et de talens. Enfin, Pauline est petite-fille d'un maréchal de France ; le grand-père de madame d'Orgeval était marchand de vin ; la maison de l'avare et riche Dupui est triste, vilaine et mal meublée ; le château d'Erneville est le plus brillant et le plus élégant de la province : que de sujets d'envie, que de motifs de haine !

Si Pauline avait une véritable confiance en de telles personnes, je l'éclairerais à leur égard, mais c'est ce qui n'arrivera jamais. Sa bonté la porte à les aimer, un instinct secret l'empêche de les estimer. Elle ne se défie point d'eux, et de sa vie elle n'aura la tentation de leur ouvrir son cœur. Laissons-lui sa douce sécurité ; cette aimable confiance qui vient d'une ame si pure, est en elle une vertu touchante et un charme de plus. Ah ! monsieur, si vous connaissiez comme moi cette ame incomparable !.... ce fond inépuisable de sensibilité, de générosité, de délicatesse !..... Avec

autant de brillantes qualités, Pauline est humble avec sincérité, parce qu'elle est reconnaissante ; elle attribue à la seule éducation jusqu'aux dons enchanteurs qu'elle a reçus de la nature ; elle ne croit pas avoir plus d'esprit qu'une autre, elle pense seulement qu'il a été mieux cultivé ; elle ne s'énorgueillit d'aucune vertu, parce qu'aucune ne lui coûte, et qu'elle satisfait ses plus doux penchans en les pratiquant toutes. Une ame profondément aimante lui fait apprécier tout son bonheur, et lui donne cette bienveillance universelle, cette douceur enchanteresse, cette égalité d'humeur qui rendent son commerce si délicieux. Les grands exemples qu'elle a reçus de sa mère, la connaissance du caractère généreux de son mari, et l'étude de son propre cœur lui ont donné une idée malheureusement très-exagérée de la nature humaine. Elle voit tout en beau, ne se défie de rien ; et se croit elle-même à l'abri de tout soupçon. S'il est une créature parfaitement heureuse sur la terre,

c'est Pauline ; son bonheur est si pur et si touchant, qu'il en est respectable, et ne devant jamais quitter les lieux qu'elle habite, ne peut-elle pas le conserver toujours ? Le troubler, l'altérer par de tristes avertissemens, me semblerait une profanation, et serait certainement une cruauté. Veillons sur elle, prévenons les noirs desseins de ses envieux, faisons-les échouer ; mais qu'elle les ignore ; laissons-lui ses douces illusions et son angélique sérénité. La vie est pour elle un enchantement : ô puisse une telle erreur se prolonger long-tems ! que du moins l'amitié n'ait pas la barbarie de la lui ravir !

J'ai été moins heureuse qu'elle, et j'ai cinq ans de plus; je suis *bien vieille* en comparaison de Pauline ; car je vois les objets tels qu'ils sont, et je sens tous les jours que c'est un grand malheur, sur-tout dans la jeunesse. Cette espèce de raison donne une triste prévoyance, et jette un voile bien sombre sur un long avenir !...

Adieu, monsieur ; je me flatte que

votre amitié pour M. et Mme d'Erneville et la noirceur de leurs envieux vous feront excuser cette importunité, et je trouve un grand plaisir à donner cette preuve de confiance à la personne de notre voisinage que je crois le plus sincère admirateur de ma chère Pauline, et que par conséquent j'estime le plus.

LETTRE XXI.

Réponse de M. du Resnel à la Baronne.

De Gilly, le 19 juin.

Vous êtes, madame, une parfaite amie. Cet éloge renferme tous les autres, tous ceux du moins qui sont dignes de vous.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré, avec une reconnaissance bien sincère, et je l'ai lue avec un profond attendrissement. J'ai mieux fait encore que suivre vos ordres, madame; je les avais prévenus. Votre lettre n'est arrivée qu'une heure après mon

entrevue avec M. d'Orgeval, que j'ai renvoyé excessivement mécontent, et qui m'a laissé rempli de la plus juste indignation.

Afin de pouvoir connaîtrre parfaitement ses intentions, je n'ai pas d'abord repoussé sa confidence; au contraire, je lui ai laissé dire tout ce qu'il a voulu conter, ne l'interrompant que pour lui faire des questions. Lorsqu'on n'est pas aveuglé par la passion, et qu'on a de l'expérience, il est beaucoup plus facile qu'on ne le croit de lire dans l'ame des méchans qui veulent jouer la bonté. Plus on est honnête, sensible et délicat, plus on les pénètre aisément. Il échappe toujours à ces ames avilies, des traits qui les décèlent; l'expression et le ton de la vérité leur manquent, et souvent ils se trahissent grossièrement sans en avoir le moindre doute. Je voyais si clairement les perfides intentions de M. d'Orgeval, qu'il me paraissait inconcevable qu'il pût avoir l'espé-

rance

rance de me les déguiser. Après l'avoir écouté plus de trois quarts-d'heure, j'ai pris enfin la parole pour lui dire exactement tout ce que j'ai lu dans votre lettre. Il a paru fort surpris et très-décontenancé, il est convenu que j'avais raison, qu'il fallait mépriser ces *bruits*, etc. Mais figurez-vous, madame, qu'il m'a demandé *si son devoir ne l'obligeait pas* à écrire ces détails à son frère et à la comtesse ?..... J'ai répondu à cette demande de manière à lui faire perdre une telle envie ; alors il m'a dit qu'il y avait un si *grand déchaînement* contre la marquise, qu'il craignait que son frère et la comtesse ne fussent informés de tout par des *lettres anonymes*. Si l'on fait une semblable infamie, ai-je repris, cela sera bien malheureux pour vous, monsieur. — Comment? — Oui, je vous le dis franchement, tout le monde accuserait de cette horreur le seul homme qui puisse haïr la marquise, s'il n'est pas équitable et

généreux, le chevalier de Celtas; et comme il est votre ami intime, la honte de cette accusation retomberait sur vous. — Le chevalier de Celtas est parfaitement honnête, et je me flatte que vous en êtes persuadé. — Assurément je le trouve très-aimable, et je le vois avec grand plaisir; mais nous parlons ici tête à tête et en toute confiance, et je vous avouerai naturellement que si le marquis ou la comtesse recevait des lettres anonymes contre la marquise, je n'attribuerais cette atrocité qu'à la rage secrète d'un amant rebuté. En un mot, je croirais que Celtas est l'auteur de ces lettres; je le dirais hautement, et je ne le verrais de ma vie. — Ce serait juger bien légèrement. — C'est un défaut assez commun. Vous-même, mon cher d'Orgeval, malgré votre tendresse pour votre angélique belle-sœur, malgré sa conduite exemplaire, ne penchiez-vous pas tout-à-l'heure à la croire au moins imprudente et coquette?

— Celtas a du cœur, et l'a prouvé ; il ne souffrirait pas tranquillement que l'on attaquât son honneur. — Eh bien, monsieur d'Orgeval, je vous permets de lui dire dès à présent ce que je viens de vous confier, et s'il en est choqué, il peut venir ici, il m'y trouvera. A ces mots, d'Orgeval s'est épuisé en protestations d'amitié ; je lui ai dit que je les croyais très-sincères, et nous nous sommes séparés fort *amicalement*. Rassurez-vous, madame ; ils se tairont désormais, ils sont aussi lâches, aussi bas que méchans.

J'irai demain vous faire ma cour, je causerai de tout ceci avec M. de Vordac, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le maintenir dans ses bonnes dispositions. Il a trop d'esprit pour être la dupe d'une méchanceté si visible et si absurde.

Oui, madame, *veillons sur elle !* Que ce mot est touchant, et qu'une telle association m'honore ! Formons

une *sainte ligue* pour défendre l'innocence et la vertu, et comptez à jamais sur le zèle ardent et sur un dévouement sans bornes.

LETTRE XXII.

De la Marquise à son mari.

D'Erneville, le 19 juin.

J'attends à chaque instant, à présent, l'annonce de ton retour. Je m'éveille de meilleure heure les jours de poste, comme si les lettres devaient en arriver plutôt. Tous mes préparatifs sont faits pour aller au-devant de toi. Avec quel délice je me retrouverai entre mon ami et notre excellente mère! Que de choses nous aurons à dire! et après une si longue absence!.....

Erneville s'embellit tous les jours, il semble se parer pour te recevoir; le parc est ravissant, jamais *les bosquets de Pauline* n'ont été si verts et si touffus; mais tu n'auras pas

vu les fleurs charmantes *des deux amandiers* et la jolie corbeille de violette et de muguet !..... Tous les jours je vais relire tes lettres sur *notre banc*, auprès de l'arbre creux, je ne soupire plus en regardant la place vide ; je me dis : il y sera sous peu de jours ! J'établis mon petit Maurice dans le creux de l'arbre, il se trouve si bien là ! Je lui donne de la mousse et des fleurs, il joue, je le contemple, il me regarde et sourit !..... Ce tableau m'en retrace un que je ne puis me rappeler, mais dont mon imagination me fait jouir. Je me représente mon Albert à huit ou neuf ans, déposant ainsi, dans ce même arbre, sa Pauline encore au berceau ; je vois Albert attendri, je l'entends dire en soupirant : *Chère enfant, ô ma sœur, m'aimeras-tu toujours autant* ?..... C'est ainsi que je m'empare de tes souvenirs, et que je les confonds avec les miens. Que j'aime Erneville ! tout m'y parle de toi ! Lieux chéris,

délicieux Eden, dont nous ne serons jamais bannis!.... Ah! mon ami, quand je réfléchis à mon bonheur, j'en suis quelquefois effrayée, car enfin on assure qu'il faut toujours avoir quelques peines dans la vie! Cependant j'ose encore former un desir, ingrate que je suis! Mon incomparable petit Maurice ne me suffit pas, je voudrais encore avoir une fille! Mais si le ciel me la refuse, tu m'as promis de m'en laisser adopter une: pûissé-je alors être aussi heureuse en *adoption* que l'est ma mère!...

Je donne toujours les mêmes soins à mon école de petites filles; outre le bien qui en résulte pour ces pauvres orphelines, c'est une chose très-utile pour une jeune mère, que cette douce occupation; j'apprends à enseigner, à connaître les enfans, et je prends l'habitude de la patience. Mademoiselle du Rocher me seconde avec zèle et intelligence, elle est bien charitable et bien bonne. Toutes ces petites filles me sont extrême-

ment attachées ; la reconnaissance est un sentiment si naturel, que je ne crois pas plus aux ingrats qu'aux athées. Suzette est toujours ma favorite.

Nos bals champêtres ont recommencé, comme à l'ordinaire, le premier de juin ; mais je n'y danse point. Je me ressouviens, quoique je n'eusse alors que sept ou huit ans, que pendant les dix-huit mois que nous avons passés à Paris pour ton éducation, tu t'appliquais extrêmement à la danse, que tu n'aimais pas dans ce tems, afin, disais-tu, de pouvoir *devenir l'unique maître de danse de Pauline.* Tu es devenu le meilleur écolier de Gardel, et mon goût pour la danse ne vient certainement que du plaisir que j'ai eu à te voir danser et à recevoir tes leçons. La preuve en est que sans toi la danse me paraît la chose du monde la plus insipide ; et puis, que me font les éloges qu'on me donne pour ce talent frivole, quand tu ne les entends pas ? Je ne sens le prix

des louanges que lorsqu'Albert est là pour les recueillir, et que j'en vois l'effet si doux dans ses yeux satisfaits.

Je t'attends aussi pour reprendre l'exercice du cheval ; mon beau-frère m'a obligeamment offert de m'y faire monter, mais je ne veux recevoir des *leçons* que de mon *véritable maître*... *Mon maître* ! que j'aime à te donner ce titre dans sa signification la plus étendue ! Toi, mon souverain *par élection*, toi que j'ai choisi, que je me suis donné pour maître avec tant de joie ! Pouvoir suprême du sentiment ! il fait mieux qu'ennoblir la dépendance, il la rend délicieuse ! Oh ! que la nature fut sage et bienfaisante, en nous créant faibles et timides, et en ne donnant qu'aux hommes la force, le courage et la supériorité ! C'était préparer les liens d'une union touchante et sacrée, formée d'un côté par la protection généreuse, et de l'autre par le besoin d'appui et par la reconnaissance. L'être le plus faible n'aime pas mieux,

sans doute ; mais il doit aimer avec plus de dévouement : il a de plus le sentiment d'une douce gratitude, et l'obéissance n'est pas seulement son devoir, elle est encore sa sûreté. Son attachement peut se comparer à l'affection si vive et si soumise d'un enfant ; et celle de l'homme généreux ressemble à la tendresse sublime d'une mère. Tel est, tel doit être l'amour conjugal ! Eh ! puis-je être affligée de sentir ma faiblesse, quand ta force me soutient ? . . . . . Oh ! combien il m'est plus doux d'avoir besoin de toi, de t'appeler à mon secours, de me mettre sous ta garde, qu'il ne me le serait de pouvoir me suffire à moi-même ! Quelles jouissances de l'amour-propre peuvent valoir celles du cœur ! Ne vouloir agir que d'après les desirs de ce qu'on aime, est un souhait si simple et si naturel ! Ah ! quand ta volonté me dirige, je ne te sacrifie rien, je me satisfais, j'obéis à ma véritable impulsion. Reviens donc disposer de tous les momens de ta Pau-

line ; elle n'a, sans toi, que des volontés incertaines, elle n'agit plus que par routine, elle ne se décide plus que par supposition, en se disant : *Il approuverait, il prescrirait cela !* Reviens ordonner et régner, reviens me rendre le bonheur le plus pur, le plus parfait et le mieux apprécié !

N'oublie pas de rapporter à ta belle-sœur un bien joli présent. Je crois que ce qui lui ferait le plus de plaisir, serait de belles porcelaines.

Je te prie de rapporter aussi une robe de tafetas rayé bleu et blanc pour mademoiselle du Rocher ; tu la charmeras, si tu joins à ce don quelque eau ou quelque pommade pour les taches de rousseur, quelques *savons* anglais pour les mains ; tu connais son goût et sa confiance pour tous les *cosmétiques* ; car, comme le dit fort bien le chevalier de Celtas, elle a toutes les superstitions de la toilette. Pour moi, je ne desire qu'un *portrait de plus* bien ressemblant,

et un chapeau ou un petit bonnet qui te plaise.

LETTRE XXIII.

De la même au même.

Le 21 juin.

La poste arrive demain, et j'ai de bons pressentimens. Je suis si heureuse, que ceux-là ne peuvent me tromper. Depuis que j'existe, la prévoyance n'est pour moi que l'anticipation du bonheur.

Ton frère et ta belle-sœur sont établis ici, et n'en partiront que lorsque j'aurai reçu l'*heureuse nouvelle*. Denise est chaque jour plus aimable pour moi; je lui desirerais quelquefois d'autres manières, mais elle a un excellent cœur et un charmant caractère. Ton frère me témoigne une sincère amitié, il gagne bien à être connu. Nous avions beaucoup de monde à dîner, M. et madame de Vordac, le chevalier de Coltas et le

bon M. du Resnel ; on n'a parlé que de toi et de ton retour. Quel bonheur de ne voir que des parens et des amis qui partagent nos sentimens, et que l'on peut entretenir de ce qui touche, sans craindre de les ennuyer !

Après le dîner, madame de Vordac et M. du Resnel ont absolument voulu m'entendre lire une tragédie ; j'ai lu *Andromaque*, ma pièce favorite. Croiras-tu que j'ai fait pleurer le baron de Vordac ; il en a été si honteux, qu'il m'a appelée *sirène* ; là-dessus le chevalier de Celtas m'a dit : Prenez garde à vous, madame ; ce sobriquet pourrait vous rester. Ton frère a beaucoup applaudi ce mot ; quant à moi, je ne l'aime point du tout, mais l'*amie* par excellence, la chère Vordac, l'a trouvé si mauvais, que j'en ai été embarrassée. Elle s'est fâchée tout de bon contre ce pauvre chevalier, qui n'avait eu d'autre intention que celle de dire *une galanterie*. Heureusement que M. du Resnel, avec beaucoup d'esprit et de

grace, a tourné en plaisanterie une querelle réellement très-aigre et très-piquante.

Il y a long-tems que je ne t'ai rendu compte de mes lectures particulières. J'ai fini les œuvres entières de Fénélon, et je me promets bien de les recommencer. Quelle morale et que d'esprit dans ses *dialogues des morts* ! Conçois-tu que ceux de Fontenelle aient plus de réputation et soient plus connus ? Quel intérêt dans ses lettres ! quelle force de raisonnement dans ses discours ! Quel auteur ! quelle admirable réunion de sensibilité, de vertu sublime, d'imagination, de finesse, de raison et de génie !

J'ai lu encore deux ouvrages très-célèbres, mais que je n'aime pas du tout, *le Temple de Gnide* et *le Voyage sentimental de Sterne*. Le premier sans intérêt, sans aucune imagination et sans morale, est, à ce qu'il me semble, écrit avec affectation et d'une *petite manière* ; le style m'en paraît trop coupé ; c'est

une galerie de petits portraits, et un recueils de phrases élégantes, mais recherchées ; c'est du bel esprit et voilà tout.

Cet ouvrage n'a que le *costume grec* ; il n'a d'ailleurs ni la simplicité ni le goût de l'antique. Peut-on comparer une production si froide et si mesquine à ces beaux ouvrages des anciens dont tu m'as lu les traductions ?

Pour le *Voyage sentimental*, j'y vois une affectation de bonté et de sensibilité qui m'est insupportable. Cet homme qui, en partant de chez lui, a fait la gageure et a promis à ses lecteurs de recueillir à chaque pas un *trait de sentiment*, et qui en trouve jusques dans la manière de prendre *une prise de tabac*, cet homme me paraît le plus fade et le moins vrai de tous les voyageurs. Cependant il y a dans ce livre de très-jolis détails ; mais, à mon avis, le plan et l'ensemble n'en valent rien.

Tu vois avec quelle audace je *dé-*

cide contre l'opinion reçue ; mais tu veux que je juge d'après mon cœur et l'impression que je reçois, et je t'obéis. Je crois que, si chacun jugeait ainsi, beaucoup de livres perdraient une grande partie de leur réputation.

Adieu, mon Albert, adieu ; j'écris aujourd'hui sans chagrin ce triste mot ; nous allons nous revoir ! .... Si demain l'heureuse nouvelle m'est annoncée, je pars sur-le-champ ; je serai mardi à Dijon ! . . Oh ! conçois-tu mon impatience et ma joie ? Oui, ton cœur seul peut te peindre tout ce qui se passe dans le mien.

LETTRE XXIV.

De la même à sa belle-sœur, madame d'Orgeval.

D'Erneville, le 1.er juillet.

Hélas ! chère sœur, nos incertitudes sont malheureusement dissipées. Il ne revient point. Figurez-vous qu'il ne fixe plus le moment de

son retour ; il restera peut-être encore à Paris quatre ou cinq mois ! Outre ses affaires personnelles, il en a beaucoup d'autres qui sont des devoirs. Vous savez de quelle commission l'a chargé le parlement de Dijon. M. le premier président lui a nouvellement écrit pour lui en donner d'autres encore : il m'envoie une copie de sa lettre. Il est bien glorieux à son âge d'avoir su mériter ainsi la confiance d'un corps si respectable ; il ne doit rien négliger pour la justifier. Je sens tout cela, mais je sens aussi son absence ! moi qui, depuis que j'existe, n'ai jamais été séparée de lui ! . . . . . Par le chagrin déraisonnable que vous m'avez vu jeudi pour la seule incertitude de son retour, jugez de ce que j'éprouve maintenant. Ce qui m'afflige le plus, c'est la profonde tristesse de sa lettre et l'inquiétude qu'il y montre pour moi. Je sais qu'il a écrit à votre mari. Je vous conjure, chère Denise, d'engager M. d'Orgeval à bien rassurer son pauvre frère

sur ma santé, sur ma raison. Je ne lui demande pas de mentir; mais je lui demande en grace de ne point parler de l'état où j'étais jeudi, et de lui dire, de lui protester que je me porte bien et que je suis raisonnable. En effet, ma santé n'est pas mauvaise, et j'en aurai le plus grand soin.

Albert desire que j'aille passer trois mois avec ma mère, et je pars demain avec mon petit Maurice. Me retrouver avec ma mère est la seule consolation que je puisse recevoir; je l'aime tant, et elle aime tant Albert! ....

Je laisse ici mademoiselle du Rocher. Son doigt étant enfin guéri, elle va reprendre la copie de l'*histoire* que je vous avais promise, et que vous auriez eue, il y a deux mois, sans cet accident. Elle vous l'enverra aussitôt qu'elle aura fini.

Adieu, chère sœur, si vous avez des commissions à me donner pour Dijon, envoyez-les-moi ce soir, parce que je partirai demain matin de très-bonne-heure, ne voulant pas

risquer de me trouver au jour tombant dans la forêt de Marna, car je n'ai plus mon guide et mon protecteur, et j'ai peur de tout ! Adieu, je vous embrasse tristement, mais avec une sincère amitié.

Mes complimens au chevalier de Celtas, s'il est encore chez M. Dupui.

LETTRE XXV.

De M. d'Orgeval au marquis d'Erneville, son frère.

Le 5 juillet.

Je vois avec peine, mon cher frère, que tu te tourmentes fort mal à propos sur ta femme. Je t'assure avec vérité que Pauline nous a tous étonnés par sa raison depuis ton départ. Sensible comme elle est, sa tranquillité à cet égard est tout à-fait surprenante. Nous l'avons toujours vu très-gaie, très-brillante, et plus fraiche que jamais. La permission d'aller à Dijon lui a fait le plus grand plaisir. Outre

celui de revoir sa mère, elle s'en promet beaucoup de la société, et puis à son âge et avec sa vivacité tout changement de vie distrait et amuse. Ne t'inquiète donc pas, mon cher frère, je t'assure que tes craintes à cet égard n'ont aucune espèce de fondement.

La chasse de Gilly est superbe cette année; j'ai tué trente-deux pièces dans la dernière battue.

Le vieux Vordac a la goutte dans ce moment. La vigne a la plus belle apparence, l'année vaudra au moins quinze mille francs à M. Dupui.

Adieu, mon cher frère; ma femme t'embrasse, et Celtas, qui est ici, te salue.

Je te prie de m'acheter une carabine toute semblable à celle de du Resnel. Tu me feras plaisir de m'envoyer aussi une petite provision de lignes anglaises.

LETTRE XXVI.

De mademoiselle du Rocher à madame d'Orgeval.

D'Erneville, le 6 juillet.

MADAME,

J'AI l'honneur de vous envoyer la copie de l'histoire de madame la comtesse. Je n'ai pu la finir que ce matin, car le départ précipité de madame la marquise me laisse bien des affaires sur les bras. Ce n'est pas un petit tracas que de conduire toute seule une maison comme celle-ci, (sans parler de l'école des petites filles.) J'ose dire que le vieux Laurence et moi nous faisons bien l'ouvrage de trois ou quatre personnes; mais grace à Dieu, rien ne périclite.

Madame la marquise est partie dans un état digne de pitié; elle a beaucoup pleuré en montant en voiture. J'ai pris la liberté de lui dire qu'il

fallait se faire une raison ; elle était d'un changement affreux.

Monsieur le marquis a eu la condescendance de m'écrire à l'insçu de madame, (je puis dire que ce n'est pas la première preuve de confiance qu'il me donne.) Il veut que je lui mande au vrai l'état de madame, et de son côté madame m'a dit (en particulier) qu'elle ne voudrait pas pour le monde que monsieur le marquis sût combien elle est chagrine ; de sorte que je me trouve dans une position très-délicate, et pour ainsi dire, entre deux écueils. Je me flatte, madame, que dans cette circonstance critique vous daignerez m'aider de vos conseils, et que M. d'Orgeval, à votre intercession, voudra bien aussi me donner les siens. J'ai l'honneur de vous renvoyer *Hippolyte, comte de Douglas*, et la *princesse de Carency*. Il y a de bien beaux sentimens dans ces deux romans ; je pense comme vous, madame, que des romans aussi honnêtes que ceux-là ne peuvent que fortifier

dans l'amour de la vertu. Je ne veux pas me vanter, mais Dieu connaît mon cœur ; je puis aller tête levée, et je lis des romans depuis ma tendre jeunesse.

J'ose, madame, joindre une carpe à ma copie, espérant de votre bienveillance que vous daignerez accepter ce petit hommage que M. Laurence a pêché ce matin.

Je suis avec respect,

Madame,

Votre très-humble servante,

Rosalie du Rocher.

P. S. Vous aviez eu la bonté de me promettre l'*Illustre Napolitain*, et *le Criminel vertueux*. Les titres de ces deux ouvrages préviennent beaucoup en leur faveur. Je les attends avec impatience. Vous pouvez les confier au commissionnaire.

LETTRE XXVII.

Réponse de madame d'Orgeval à mademoiselle du Rocher.

Le 6 juillet.

Ma chère mademoiselle du Rocher, je vous remercie de la carpe et de la copie.

Le chevalier de Celtas, qui part pour Autun, passera demain à Erneville, et vous verra pour vous expliquer comment vous devez répondre à mon frère, en conséquence de ce que nous a recommandé ma sœur. Faites bien là dessus tout ce que vous dira le chevalier. Vous savez qu'il a bien de l'esprit, et qu'il est fort attaché à notre famille, et il vous estime infiniment.

Je vous envoie les deux romans, et le chevalier vous en portera encore un autre intitulé : *Le beau-frère sup-*

posé; il est bien intéressant et terrible pour le tragique.

Adieu, ma chère mademoiselle du Rocher; je vous embrasse et je suis

Votre affectionnée servante,

Denise Dupui d'Orgeval.

HISTOIRE

HISTOIRE

*De la comtesse d'*ERNEVILLE, *écrite par* PAULINE, *revue et abrégée par la comtesse, et envoyée à madame d'*ORGEVAL.

ORPHELINE à six ans, M.lle de Crény fut élevée dans un couvent de Paris. Elle se lia dès son enfance avec une enfant de son âge, orpheline aussi, nommée Pauline de Verneuil. Cette amitié se fortifiant avec le tems et la raison, devint par la suite le sentiment dominant de ces deux jeunes personnes. Elles voulurent demeurer dans le même appartement, et ne se quittèrent plus. Lectures, leçons, amusemens, tout était commun entr'elles, et cette association volontaire et de choix donna à leurs caractères et à la tournure de leur esprit toute

la conformité qui se trouvait déjà naturellement dans leur manière de sentir.

Lorsque les deux amies eurent atteint leur dix-septième année, comme elles étaient aimables, remplies de talens, jolies et riches, il se présenta beaucoup de partis pour elles. M.lle de Crény se maria la première, et choisit le comte d'Erneville. Elle obtint du tuteur de Pauline de la prendre chez elle ; ainsi elles ne se séparèrent point.

Le comte d'Erneville avait pour ami intime M. d'Orgeval. Ce dernier devint amoureux de M.lle de Verneuil ; il pria la comtesse de lui déclarer ses sentimens. Pauline répondit qu'elle avait du penchant pour M. d'Orgeval, qu'elle s'établirait avec plaisir en province, mais qu'elle ne pouvait se résoudre à quitter les lieux où son amie était fixée. Eh bien, dit la comtesse, si M. d'Erneville y consent, je sacrifierai Paris avec joie au bonheur de Pauline. Nous avons une belle terre en Bourgogne ; je me trouverai trop

heureuse d'y pouvoir consacrer à l'amitié toute ma vie entière.

Le comte d'Erneville, quoique fils d'un maréchal de France, et fort distingué lui-même par ses talens militaires, n'avait d'autre ambition que celle de bien servir sa patrie et de remplir ses devoirs. Il allait rarement à la cour, et il n'aimait ni la dissipation, ni le grand monde; ainsi le projet de la comtesse convenait parfaitement à ses goûts. Cependant il craignit qu'une femme jeune et charmante qui n'avait jamais habité la province, ne pût s'accoutumer à un tel genre de vie; il crut donc devoir lui faire plusieurs représentations à ce sujet. Non-seulement la comtesse persista dans sa résolution, mais elle conjura son mari de vendre sans délai la maison qu'il occupait, afin, dit-elle, que nous n'ayons pas à l'avenir plus de possibilité que de tentation de quitter notre château, et de revenir même momentanément à Paris. Mon amie, ajouta-t-elle, n'aura pas besoin de

cette assurance, mais il me sera si doux de la lui donner !..... Le comte accorda son consentement avec joie. Par cet arrangement sa fortune, qui était fort médiocre pour Paris, devint très-considérable, et il se trouva le seigneur le plus riche de la Bourgogne, comme il en était à tous égards le plus sage et le plus heureux.

La maison ne fut vendue qu'au bout de trois mois : alors on partit pour la Bourgogne. Erneville n'était pas dans ce tems ce qu'il est devenu depuis. Les jardins en étaient tristes et mal entretenus ; l'architecture noble, mais gothique du château, ses tours antiques, l'immensité des pièces de l'intérieur, l'épaisseur des murs, la vétusté des ameublemens, tout offrait un aspect d'autant plus mélancolique qu'on était à la fin du mois d'octobre, et qu'on y arriva au déclin du jour, par un tems sombre et pluvieux.

Combien nous devons craindre nos sensations ! ces mouvemens irréfléchis, ces impressions subites, qui

nous émeuvent et qui peuvent nous entraîner, quoiqu'elles soient non-seulement indépendantes de nos affections, mais qu'elles se trouvent souvent en opposition avec nos sentimens les plus chers, et qu'enfin presque toujours elles soient excitées par les causes et les objets les plus frivoles ! La comtesse avait quitté Paris avec ravissement ; elle n'y regrettait rien, elle était sûre de trouver le bonheur à Erneville ; et cependant elle éprouva en entrant au château une espèce de saisissement et un mouvement de tristesse qui n'échappèrent point aux yeux de M.lle de Verneuil. Le comte qui avait des ordres à donner, laissa les deux amies tête à tête. Alors M.lle de Verneuil se jeta dans les bras de la comtesse en fondant en larmes. Ces deux personnes se connaissaient trop bien pour qu'une explication fût jamais nécessaire entre elles ; elles se devinaient si parfaitement, qu'elles répondaient à leurs pensées avec la certitude de ne jamais

se tromper. Eh bien, mon amie, dit la comtesse, prendrais-tu pour des regrets un mouvement puéril et absolument machinal, que je n'aurais pas éprouvé, si ces vieilles tapisseries n'étaient pas si noires, et si les vitres de ces fenêtres étaient plus claires et plus grandes? Ah! s'écria M.lle de Verneuil, quel séjour pour toi!..... Je n'avais pas assez réfléchi à ton sacrifice, maintenant il m'effraie! — Tu m'aimes donc moins? — Quoi! c'est dans cette solitude que s'écouleront tous tes beaux jours? — Ah! Pauline, des jours purs, voilà *les beaux jours* pour des ames telles que les nôtres! Eh! qui peut avoir une parfaite certitude de conserver toute son innocence dans les lieux dangereux que nous venons de quitter? Je le sais, je n'avais rien à craindre de mon cœur, les sentimens qui le remplissent lui suffiront toujours; mais dans le grand monde les affections les plus légitimes et les plus tendres ne servent souvent qu'à rendre nos fautes moins excu-

sables ; plus on est sensible, plus les sensations sont vives et dangereuses, et sur-tout dans le séjour où le prestige des arts et les recherches du luxe et de la galanterie les reproduisent et les multiplient sans cesse. Je n'ai pu ni vaincre ni dissimuler une tristesse déraisonnable que mon cœur désavouait ; à quels périls une telle faiblesse ne doit-elle pas exposer quand on est continuellement entourée de pièges et d'objets séducteurs ! Et ces impressions fugitives, mais invincibles, unies à la contagion de l'exemple, ne sont-elles pas mille fois plus redoutables que les passions qui ne peuvent naître que par degrés ?..... Laisse-moi donc remercier l'amitié qui m'a conduite dans cette solitude qu'elle me rendra si chère ; elle m'a guidée comme la sagesse, elle en peut tenir lieu. Ses conseils ressemblent à ceux de la vertu, et ses inspirations sont des bienfaits. C'est elle qui, nous mettant pour jamais à l'abri des erreurs et des orages, a su nous

arracher des jardins enchantés d'Armide, pour nous rendre à la nature et à la vérité. Oh ! quel bonheur inappréciable de se trouver dans un port sûr et paisible, avec la jeunesse, l'innocence et l'amitié !.....

Ces réflexions partaient du cœur, et elles rendirent aux deux amies toute leur tranquillité. Le lendemain on examina avec soin le château ; il parut s'etre embelli. On admira la beauté de la vue, la majesté de la Loire et de la forêt qui l'environne ; on reçut les hommages naïfs et sincères du bon curé, des villageois et des paysans ; on visita la ferme et plusieurs chaumières, et l'on se dit le soir : Voilà une journée qui s'est écoulée d'une manière utile, pure et délicieuse, et elle nous offre la douce image de tout notre avenir !

Trois semaines après l'arrivée des deux amies à Erneville, mademoiselle de Verneuil épousa M. d'Orgeval. Ce dernier possédait alors la jolie terre de Gilly ; mais le chemin de traverse

qui conduisait d'Erneville à Gilly était presqu'impraticable en hiver ; on le fit refaire sur-le-champ avec tant de soin et de solidité, qu'il est encore aujourd'hui aussi beau que nos grandes routes. A la moitié du chemin on planta quatre peupliers d'Italie, on bâtit en briques auprès de ces arbres un grand banc couvert, à côté du banc on éleva une colonne de pierre sur laquelle on grava cette inscription, tirée de l'*Edda* : *Ne laissons jamais croître l'herbe sur le chemin de l'amitié.*

Quelques mois après le mariage de M. d'Orgeval, les deux amies devinrent grosses en même tems. Il fut décidé que madame d'Orgeval viendrait faire ses couches chez son amie; qu'ainsi que la comtesse elle allaiterait son enfant, et qu'elle resterait à Erneville tout le tems de la nourriture. En effet, madame d'Orgeval parvenue au septième mois de sa grossesse, fut s'établir à Erneville. Alors les deux amies ne s'occupèrent plus que des

enfans qui devaient naître. Elles se promirent, si les enfans étaient de même sexe, de les élever ensemble comme des frères ou des sœurs ; et s'ils étaient de sexe différent, de les unir un jour l'un à l'autre. En formant de si doux projets, chacune d'elles travaillait à la layette de l'enfant de son amie, et c'est ainsi qu'une amitié si tendre ajoutait un intérêt de plus aux délicieuses espérances de la maternité.

Le terme des grossesses arriva; la comtesse accoucha la première d'un enfant si faible qu'on n'espéra pas pouvoir l'élever. On lui cacha cette inquiétude ; elle était sans expérience à cet égard, et fut d'autant plus facile à tromper, que différens symptômes ayant fait juger à l'accoucheur que sa couche ne serait pas heureuse, il prit l'utile précaution de la prévenir que, suivant l'usage, on ne lui donnerait son enfant qu'au bout de trois ou quatre jours, un enfant nouvellement né ne commençant à teter qu'a-

près cet espace de tems. L'on ajouta que jusque-là elle ne devait faire aucune espèce de questions, et qu'on ne lui dirait même pas de quel sexe serait l'enfant. La comtesse, avec la raison et la douceur qui la caractérisent, se soumit à tout. Lorsqu'elle fut accouchée, on se hâta d'emporter l'enfant, qui mourut quelques heures après sa naissance. Sa mère, loin de soupçonner son malheur, se livrait à la joie la plus vive et la plus pure, et déchirait le cœur de tous ceux qui l'entouraient, par sa parfaite sécurité. Les médecins déclarèrent qu'il fallait trouver les moyens de prolonger pendant quelques semaines son erreur, parce qu'on ne pourrait la lui ôter plutôt sans exposer sa vie. Tandis que tout le monde s'abandonnait à la douleur, madame d'Orgeval qui s'était trouvée à l'accouchement de son amie, et à laquelle on n'avait rien pu cacher, prit tout-à-coup la résolution la plus extraordinaire et la plus touchante. Sur le soir elle fut s'enfermer

dans un cabinet avec le comte et son mari, et les priant de l'écouter sans l'interrompre, elle leur tint ce discours : Il ne faut point s'abuser sur la situation de ma malheureuse amie ; je connais mieux que personne l'excès de sa sensibilité et le prix inestimable qu'elle attache au bonheur d'être mère; irrévocablement décidée à nourrir son enfant, nul artifice ne pourra l'engager à renoncer à ce projet : ainsi il faudra dans trois jours lui annoncer son malheur, et dans l'état où elle est elle en mourra. Mais en supposant qu'elle eût la force et le courage de supporter ce coup affreux sans succomber à sa douleur, songez qu'alors même nous serions tous les quatre aussi à plaindre que nous avons été heureux jusqu'ici ! Tout notre bonheur intérieur sera détruit ! Je deviendrai pour l'amie la plus chère un triste objet de chagrin et d'envie ; ma félicité ne sera plus la sienne : que dis-je ! elle accroîtra ses peines. Mon enfant n'excitera en elle qu'un sou-

venir déchirant, elle ne le verra dans mes bras qu'avec amertume ! Son cœur généreux ne se pardonnera point ce sentiment, hélas! si naturel ! Elle voudra me le dérober, je perdrai sa confiance, et ses pleurs ne seront plus versés dans mon sein ! Voila les maux inévitables que je prévois. J'ai trouvé un moyen infaillible de les prévenir. Daignez l'approuver, et je réponds de tout.

Des avant-coureurs certains m'annoncent qu'il est impossible que je ne sois pas accouchée dans vingt-quatre-heures. Donnons mon enfant à mon amie en lui persuadant que c'est le sien ; qu'elle conserve cette erreur tout le tems destiné à l'allaitement ; qu'on lui dise que n'ayant point de lait je n'ai pu nourrir mon enfant, et qu'on l'a mis en nourrice ; qu'on la prépare doucement à l'idée que cet enfant ne peut vivre. Lorsque je serai en état de me lever, je la verrai, et je lui dirai moi-même que j'ai perdu mon enfant. Le cou-

rage qu'elle me trouvera, la consolera fort naturellement de mon malheur. Quand sa nourriture sera finie, on pourra la désabuser sans danger pour sa vie. Je m'en charge, et par la parfaite connaissance que j'ai de son caractère, j'ose même assurer qu'à cette époque elle apprendra la vérité sans éprouver un violent chagrin. Quand madame d'Orgeval eut cessé de parler, son mari et le comte pénétrés d'attendrissement, furent quelques minutes sans pouvoir lui répondre. Ensuite ils combattirent son dessein par plusieurs objections que madame d'Orgeval réfuta toutes. La plus forte était fondée sur la difficulté d'obtenir des domestiques la discrétion nécessaire à l'exécution de ce projet. Songez, ajoutait monsieur d'Orgeval, qu'il faut que le secret soit gardé près d'un an, et que si elle le découvrait durant l'allaitement, elle éprouverait une révolution aussi dangereuse pour elle que pour l'enfant. J'en conviens, reprit madame

d'Orgeval, mais songez aussi que les domestiques se tairont certainement quand ils sauront que leur silence sera bien payé, et que la moindre indiscrétion les ferait chasser. D'ailleurs, nous nous arrangerons de manière à ne jamais laisser madame d'Erneville seule une minute ; un de nous trois sera toujours avec elle, quoique nous soyons assurés de la prudence et de l'attachement de ses femmes. Enfin, nous ne recevrons presque point de visites, tout ce que nous connaisons sera prévenu, personne au monde n'entrera dans le château sans parler à l'un de nous avant de la voir ; elle n'a de commerce de lettres qu'avec deux ou trois parens auxquels nous écrirons sans délai ; comme elle n'a aucun secret pour nous, nulle lettre ne lui sera donnée sans avoir été auparavant examinée ou lue par nous. Ainsi rien au monde n'est plus facile dans l'exécution, que ce projet, qui ne paraît bisarre que parce qu'il est nouveau.

Madame d'Orgeval joignit à ces raisonnemens des prières si vives et si pressantes, que les deux amis consentirent enfin à ce qu'elle desirait avec tant d'ardeur. Ils lui jurèrent d'adopter entiérement le plan qu'elle venait de tracer, et ils furent fidèles à cet engagement. Madame d'Orgeval accoucha le lendemain d'un garçon dont la force et la fraîcheur promettaient la santé la plus brillante. Sa mère en le recevant sur son sein, le baigna de larmes. O mon enfant, dit-elle, je t'ai dévoué à l'amitié, mais tu ne m'en seras que plus cher ! Tu sauras un jour que, si je n'ai pas rempli le plus doux devoir d'une mère, ce fut non un coupable abandon, mais un vertueux sacrifice ! Premier gage de l'amour, deviens encore le lien le plus touchant de la sainte amitié ! En prononçant ces paroles, Madame d'Orgeval remit son enfant dans les bras du comte qui, fondant en pleurs, reçut à genoux ce précieux dépôt. Il porta l'en-

fant à son épouse qui éprouva, en le voyant, tous les transports d'une heureuse mère. On lui apprit en même tems que son amie venait d'accoucher. Quelques jours après, Madame d'Orgeval lui écrivit elle-même pour lui dire qu'elle ne pourrait nourrir son enfant, mais qu'elle se portait parfaitement bien. Ensuite, sous différens prétextes, l'on retarda pendant dix ou douze jours l'entrevue des deux amies, et l'on annonça à la comtesse que l'enfant de madame d'Orgeval était malade. Cette nouvelle corrompit tout le bonheur dont elle jouissait; mais le lendemain madame d'Orgeval la fit prier de venir chez elle avec son enfant, et la comtesse, remplie d'émotion et d'attendrissement, s'y rendit aussitôt. Madame d'Orgeval, en l'appercevant, courut au devant d'elle et reçut à la fois dans ses bras son fils et son amie ! . . . Après quelques instans de silence, madame d'Orgeval, essuyant ses larmes, prit l'enfant sur ses genoux, et se tour-

nant vers son amie qui pleurait toujours : Je te demande pour moi, lui dit-elle, le courage que j'ai moi-même. J'ai voulu t'annoncer mon malheur, certaine d'en être consolée par le bonheur dont tu jouis ! . . . Je n'ai plus qu'un enfant, et c'est le tien. A ces mots la comtesse, prête à s'évanouir, laissa tomber sa tête sur le sein de son amie, et ne put lui répondre que par des gémissemens et des sanglots ; mais madame d'Orgeval, reprenant la parole, lui montra tant de force et de sensibilité, qu'elle parvint à la calmer. Ne parlons jamais de ce cruel événement, lui dit-elle, je suis mère encore, puisque le ciel conserve cet enfant ; je ne suis point à plaindre, puisque mon amie est heureuse, et j'ose croire qu'à ma place elle penserait ainsi. Je veux, continua-t-elle, te faire part d'un projet formé par ma tendresse. Je ne saurais me consoler entiérement qu'en partageant les soins maternels que tu consacres à ton fils. Que ce ne soit pas une femme merce-

naire qui te seconde dans cet emploi touchant ; accorde-moi sa place. Je ne puis être la nourrice de cet enfant chéri ; que du moins je sois sa berceuse, et qu'il ne sorte de tes bras que pour passer dans les miens. Qu'on juge de l'effet qu'un tel discours dut produire sur le cœur de la comtesse, car elle ignorait combien au fond le sentiment qui l'inspirait, était naturel. Pénétrée de reconnaissance et vivement pressée d'accepter ces offres généreuses, elle consentit à tout. Le soir même la berceuse fut congédiée ; madame d'Orgeval la remplaça, et l'on imagine bien que jamais l'espèce d'emploi dont elle se chargeait, n'avait été rempli avec autant de zèle.

Cependant, l'enfant embellissant et se fortifiant à vue d'œil, la comtesse, au bout de quelques mois, s'apperçut, avec ravissement, qu'il ressemblait d'une manière frappante à madame d'Orgeval ; elle trouvait simple qu'ayant toujours été si occupée de son amie, son fils en eût les

traits. Elle l'en aima davantage ; la tendresse qu'elle avait pour cet enfant, croissant de jour en jour, devint bientôt une véritable passion, et son amitié pour madame d'Orgeval augmentait en proportion de cet attachement ; de sorte que ces deux sentimens se confondirent dans son cœur, et le remplirent entiérement. Madame d'Orgeval coucha dans la chambre de son amie pendant tout le tems de la nourriture. Le berceau de l'enfant était placé entre les lits des deux mères ; cet enfant nourri par l'une, habillé, déshabillé, soigné par l'autre, et également carressé de toutes deux, partagea entr'elles, dès ce premier âge, ses affections naissantes ; et tour-à-tour arraché et rendu à l'instinct de la nature, il ne pouvait ni distinguer ni méconnaître *sa mère*. Il fut sevré au bout de dix mois. Six semaines après, madame d'Orgeval se décida enfin à révéler à la comtesse le secret qu'on lui avait caché avec tant de soin jusqu'à cette

époque. Un jour qu'elles se trouvaient seules avec leur enfant, madame d'Orgeval, après beaucoup de préparations, déclara l'entière vérité. Le saisissement et la surprise rendirent, pendant quelques instans, la comtesse immobile! . . . . . Ensuite elle s'écria douloureusement : Quoi ! cet enfant n'est pas à moi ! et j'ai perdu le mien ! . . . Mais, poursuivit-elle, quel sacrifice sublime tu m'as fait! .. Oui, reprit madame d'Orgeval, je n'ai pu jouir d'un bonheur dont le ciel te privait ; j'ai voulu te rendre ce qu'il venait de t'enlever, je t'ai donné le droit le plus touchant d'une mère, et en le cédant à mon amie, je n'ai pas cru le perdre. Et toi, seras-tu moins sensible, et cet enfant te sera-t-il moins cher, parce qu'il a reçu la vie dans mon sein ? Non, non, interrompit la comtesse en fondant en larmes, non, ma généreuse amie, ton fils sera toujours l'objet de ma plus tendre affection ; quelle adoption fut jamais plus sacrée ! Ah ! je rem-

plirai tous les devoirs si doux qu'elle m'impose, j'en jure par la reconnaissance et par l'amitié, les vertus et les passions de mon cœur. En effet, depuis ce jour, la tendresse de la comtesse pour cet enfant parut s'exalter encore. Il n'avait pas reçu toutes les cérémonies du baptême, ce qui devint l'occasion d'une fête touchante. La comtesse fut sa marraine, elle le tint sur les fonts baptismaux avec son mari, on l'appela *Albert*, du nom de la comtesse qui se nomme *Albertine*.

Quatorze mois après la naissance d'Albert, madame d'Orgeval accoucha d'un second garçon, ce qui, de toute manière, causa la plus vive joie à la comtesse. Elle conjura alors son amie de lui laisser élever Albert, puisqu'elle avait un autre enfant. Cette demande fut accordée, et le jeune Albert resta au château d'Erneville. Il n'en aima pas moins ses parens, la comtesse mettant tous ses soins à lui inspirer pour eux la plus tendre affection. Aussitôt qu'il sut un peu écrire,

il écrivit chaque jour à son père et à sa mère, sans y manquer jamais, lorsqu'il n'était point avec eux ; mais les absences étaient courtes et rares, les deux familles se trouvaient presque toujours réunies, soit à Gilly, soit à Erneville, et la charge de M. d'Orgeval l'obligeant à séjourner souvent à Dijon, on y passait régulièrement deux ou trois mois chaque hiver.

Albert faisait les délices de ses deux mères qu'il chérissait également. Il montrait autant d'esprit et de mémoire que de sensibilité. La comtesse remplie de talens et d'instruction, lui tint lieu de tous les maîtres dont on manque en province. Elle lui donna un précepteur pour lui enseigner le latin et la géométrie ; mais, d'ailleurs, elle fut sa seule institutrice. Albert dut à sa mère adoptive, des principes vertueux, des talens charmans, des manières distinguées ; mais il ne doit qu'à la nature ce que l'éducation ne saurait donner, une ame profondément sensible et recon-

noissante, et le caractère le plus ferme et le plus généreux.

Albert était dans sa huitième année lorsque la comtesse redevint grosse. Elle desirait ardemment une fille, dans l'espoir de l'unir un jour à son enfant adoptif. La crainte que ce souhait ne fût pas exaucé, la troubla pendant toute sa grossesse ; outre le chagrin de renoncer à un projet si cher, elle n'envisageait un garçon que comme un rival d'Albert, dont madame d'Orgeval pourrait être jalouse ; mais l'événement, en détruisant ces inquiétudes, mit le comble à sa félicité et à celle de son amie. Albert, accoutumé à partager les desirs de ses deux mères, quoiqu'il ignorât leurs desseins, faisait aussi des vœux pour que le ciel lui donnât *une sœur* ; car, ajoutait-il, j'ai un frère, et rien ne manquerait à mon bonheur, si j'avais aussi une petite sœur ; je lui enseignerais tout ce que je sais, et elle m'aimerait un jour presqu'autant que j'aime maman !

Albert,

Albert, qui ne pouvait travailler à la layette de l'enfant qui devait naître, eut de lui-même l'idée de faire son berceau; et dirigé par le vannier du village, il le fit en osier, avec autant d'adresse que d'application. Ainsi, même avant ma naissance, il s'occupa de moi! doux présage de la tendresse qui devait nous unir, et du bonheur qui nous était réservé! Je naquis le premier de mai 17**. Lorsqu'Albert apprit qu'il avait *une petite sœur*, son émotion et sa joie furent si vives, qu'il pâlit, devint tremblant, et fut obligé de s'asseoir. Ensuite il courut chercher son berceau, et se colla contre la porte de la chambre de ma mère jusqu'au moment où on lui permit d'entrer. Alors, traînant avec lui le berceau, il me demanda; on m'apporta, on me coucha dans le berceau; Albert se mit à genoux près de moi; il me contemplait avec complaisance; il me prodiguait les plus douces caresses. Déjà mon gardien et mon protec-

teur, il baissait mon rideau quand je dormais; il empêchait qu'on ne fît du bruit; si je criais, il s'attendrissait et cherchait à m'appaiser. Il passa ainsi presque toute la journée entière. Voilà sous quels heureux auspices je suis née; le premier jour de ma vie aurait offert l'image touchante et délicieuse de tous ceux qui l'ont suivi, si j'avais pu sentir toute ma félicité; tout ce que je chéris s'occupa de moi; je fus aimée de tout ce que j'aime.

Les deux amies convinrent que leur projet d'union entre Albert et moi resterait secret jusqu'à ce que j'eusse atteint ma quinzième année; que jusques-là nous serions élevés comme frère et sœur, et qu'on ne dirait jamais un mot qui pût nous faire soupçonner le dessein et l'espérance qu'avaient conçus, relativement à nous, l'amitié et la tendresse maternelle. Madame d'Orgeval fut ma marraine, et je reçus le nom de Pauline, qui était le sien.

Durant ma première enfance, les seules récréations d'Albert furent de jouer avec moi. Il me consacra l'arbre creux du petit bois, il en tapissa de mousse l'intérieur, il fit auprès le banc de gazon qu'on y voit encore. Ma mère s'y reposait tandis que, dans le creux de l'arbre, et souvent sur les genoux d'Albert, qui s'y glissait avec moi, je passais là des heures entières. Ce vieux chêne fut nommé, par Albert, *l'arbre de Pauline*. Quand je commençai à sentir et à connaître, je pris un tel sentiment pour Albert, que je ne consentais volontairement à quitter ses bras que pour aller dans ceux de ma mère. Je ne pouvais encore qu'articuler les noms de mon père et de ma mère, lorsqu'Albert, à force de patience et de me la répéter, m'apprit cette phrase, la première que j'aie prononcée : *J'aime Albert* ! Ce fut aussi lui qui m'apprit à lire, à écrire, à calculer et à dessiner. Nulle enfance n'a été plus heureuse

que la mienne ; je n'ai jamais pris une leçon avec ennui, elles m'étaient toutes données par ma mère ou par Albert ! Si je commettais quelque faute, il avait toujours le double soin de me la faire sentir, de m'inspire le desir de la réparer, et de l'excuser auprès de ma mère. S'il me trouvait distraite dans nos études, il me disait : Notre mère croira que je t'enseigne mal, elle te donnera un autre maître ; alors je reprenais la plus grande application. Il ne me flattait jamais ; il m'accoutumait à entendre la vérité. La trouvant toujours en lui, je l'aimais avant de savoir l'apprécier. Enfin, je le chérissais comme le plus tendre frère, et je le respectais comme un instituteur et comme un ami, dont les vertus et les lumières étaient infiniment supérieures aux miennes. Doux sentimens nés avec moi, que la raison n'a pu que fortifier depuis! J'étais dans ma huitième année, et Albert avait quinze ans, lorsqu'il prit la

petite vérole. Dès les premiers symptômes de cette maladie, on nous sépara ; ce fut le premier chagrin véritable que j'aie éprouvé. Je pleurai amèrement, en répétant que je voudrais avoir aussi la petite vérole, parce que je ne serais pas *trois semaines* sans voir mon frère. Un médecin de Dijon, très-habile, qui soignait Albert, trouva sa petite vérole si bénigne et d'une si bonne qualité, qu'il conseilla à mes parens de profiter de cette heureuse circonstance pour me faire inoculer. Mon père et ma mère y consentirent, et lorsqu'on me le proposa, je m'écriai que je serais charmée d'avoir *le mal d'Albert*. Ma mère, qui connaissait la sensibilité d'Albert, lui cacha cette résolution jusqu'au douzième jour de sa maladie. Alors, comme il était en pleine convalescence, on fut obligé de le lui dire, parce que je le demandais sans cesse, et qu'au septième jour de mon inoculation, on craignit que l'inquiétude que je

montrais ne me fît mal. Albert, en apprenant cette nouvelle, frémit et fondit en larmes. Grand Dieu, s'écria-t-il, le venin qui a passé dans son sein vient de moi !..... et ce venin peut causer sa mort !..... Cette idée le frappa si vivement, que rien ne put l'en distraire ; cependant il essuya ses larmes, et vint sur-le-champ dans ma chambre. Aussitôt que je l'apperçus, je lui tendis les bras et je pleurai. J'avais déjà la fièvre : il se mit à genoux devant mon lit, il prit une de mes mains, et dit seulement : *Ciel, comme elle est brûlante !*..... Il passa les trois jours suivans près de moi sans me quitter une minute, ni jour ni nuit ; il voulut absolument coucher sur un canapé, dans ma chambre ; mais se relevant à chaque instant, ainsi que ma mère, il était continuellement au chevet de mon lit.

Je fus très-malade pendant vingt-quatre heures, j'eus le délire et des convulsions, j'avais beaucoup de bou-

tons au visage, et tous ces accidens firent une telle impression sur Albert, que le médecin, jetant par hasard les yeux sur lui, fut effrayé du changement de son visage. Il voulut lui tâter le pouls, Albert s'en défendit vivement; mais ma mère lui ordonnant de donner son bras, il le tendit en disant : Eh bien, monsieur, j'ai la fièvre depuis trois jours.... Et la fièvre la plus violente, reprit le médecin. Cette déclaration mit le comble aux craintes et à la douleur de ma mère et de madame d'Orgeval (qui, comme on le pense bien, était établie à Erneville depuis quinze jours). On voulut qu'Albert allât se coucher; mais il représenta qu'étant éloigné de moi, dans l'état où j'étais, la tête lui tournerait, et qu'il succomberait à ses inquiétudes. Il resta jusqu'au lendemain; alors je repris ma connaissance, tous les accidens cessèrent, et Albert parfaitement rassuré, consentit à s'aller remettre au lit; mais il était si faible et si accablé, qu'en

sortant de ma chambre il s'évanouit. On fut obligé de le porter dans son appartement; il eut une espèce de fièvre chaude, avec un délire affreux, durant lequel il s'écriait toujours : *Je veux mourir ! j'ai tué ma sœur, j'ai tué Pauline* ! Il fut pendant quatre jours dans un très - grand danger. Enfin, le ciel le rendit à la vie et au bonheur ; aussitôt qu'il put se soutenir sur ses jambes, il accourut chez moi, il s'attendrit en voyant mon visage rouge et enflé. Tu me trouves bien laide ? lui dis-je. Ah ! Pauline, répondit-il, ne t'en afflige pas ; car, si tu restes ainsi, je ne t'en aimerai pas moins, et ta figure moins jolie me touchera davantage !

Un an après cette époque intéressante de ma vie, madame d'Orgeval tomba tout - à - coup malade d'une fluxion de poitrine ; son mari était absent, elle ne fit appeler des secours et avertir ma mère que le quatrième jour de sa maladie. Ma mère et Albert se rendirent à Gilly, et trouvèrent madame d'Orgeval à l'extrémité. Dans

cet état, elle ne s'occupa que de son inconsolable amie, elle lui demanda de vivre pour son fils et pour moi; ses dernières paroles exprimèrent le regret de ne pouvoir être témoin de l'union d'*Albert et de Pauline*, et le desir que ce mariage se réalisât. Ainsi mourut, à trente-huit ans, cette héroïne de l'amitié! Sa carrière fut courte, mais remplie; la vertu, les sentimens les plus vifs et les plus purs, en embellirent tous les instans; aucun revers n'en troubla le cours paisible et fortuné; ses plus tendres penchans s'accordèrent constamment avec ses devoirs; elle aima et fut aimée avec excès, sans égarement et sans faiblesse; heureuse dans ses affections, parce qu'elle le fut dans ses choix, elle n'éprouva, ni l'abandon et les noirceurs de l'ingratitude, ni les atteintes de la calomnie; enfin, elle mourut dans sa patrie tranquille et florissante, et ses derniers regards se fixèrent sur une amie fidelle et sur deux fils chéris et dignes de l'être.....

Le désespoir de ma mère fut si violent, qu'il donna pour sa vie de longues et de cruelles inquiétudes. Pour l'arracher pendant quelque tems des lieux où tout lui retraçait une image déchirante, mon père lui proposa de faire un voyage à Paris, afin d'y achever l'éducation d'Albert. Nous partîmes au mois de septembre 17**; et nous restâmes dix-huit mois à Paris.

LETTRE XXVIII.

De la comtesse d'Erneville à la baronne de Vordac.

De Dijon, le 3 septembre.

PAULINE écrit des lettres si démesurément longues à son mari, et elle s'est fait un plan d'occupations si étendu et si suivi, qu'à peine avons-nous le tems de causer, quoique nous passions toutes nos journées ensemble. Ou elle lit, ou elle me prie de lui faire répéter des vers, de lui faire lire

de l'anglais et de l'italien, ou elle écrit, ou bien elle fait de la musique. Toutes ses heures d'études sont fixées comme au tems de son éducation ; elle me ramène ainsi aux plus beaux jours de ma vie, mais il nous manque *un maître* qui savait mieux que moi l'art de donner du charme aux leçons !... Au reste, c'est pour lui que nous travaillons avec tant d'ardeur. Pauline me dit : *Je veux que du moins après cette longue absence il puisse me trouver quelques talens, quelqu'instruction de plus.* Cette idée lui donne une inconcevable émulation, et lui fait supporter patiemment l'absence. Elle a repris toute sa sérénité et sa charmante égalité d'humeur, et sa santé est parfaite. Elle a été accueillie ici dans les commencemens avec une espèce d'enthousiasme. Tout le monde voulait la voir, mais elle s'est constamment refusée à toute dissipation, déclarant qu'elle n'était venue à Dijon que pour y partager ma retraite. J'ai voulu, mais

en vain, l'engager à voir un peu de monde ; je suis bien certaine qu'on lui sait fort mauvais gré de cette résolution que beaucoup de gens prendront très-injustement pour du dédain. Je me suis fait jadis ainsi bien des ennemis, en me privant de toute société, afin de me dévouer entièrement à l'éducation de mes enfans. C'est sans doute un malheur qui peut en entraîner beaucoup d'autres lorsqu'on est fixé dans une ville ; mais c'est un petit inconvénient lorsqu'on a de la fortune et qu'on est décidé à passer toute sa vie dans ses terres.

Le chevalier de Celtas est venu à Dijon, il y a trois semaines ; il a bien fallu le recevoir. Quand ma fille lui a dit qu'Albert ne reviendrait que dans quatre mois, il a paru fort surpris, parce qu'a-t-il dit, M. le premier président assurait que les affaires dont Albert est chargé devaient être terminées en moins de six semaines. Ceci a charmé Pauline ; pour moi j'y ai vu de la méchanceté. Vous savez

que je n'ai pas bonne opinion de lui, et vous pensez comme moi. Je crois donc qu'il n'a dit cela que pour donner de l'inquiétude à Pauline, et pour jeter dans son esprit quelques semences de jalousie sur ce long séjour à Paris. Mais Pauline est absolument inaccessible à la défiance, elle a même le défaut opposé, elle est confiante à l'excès, et malgré ses vertus et sa parfaite pureté, si elle eût vécu dans le grand monde, il lui aurait fait faire les imprudences les plus dangereuses. Je lui ai dit que je vous écrivais, et elle vous promet de vous sacrifier la semaine prochaine au moins deux heures *d'études* et *de leçons*.

Adieu, ma jeune et chère amie, aimez-nous toujours, et comptez à jamais sur la tendre affection de la mère et de la fille. Mille complimens de notre part à M. de Vordac. Pauline vous prie de nous parler de M. du Resnel, qu'elle aime et qu'elle estime extrêmement.

LETTRE XXIX.

Du vicomte de St. Méran à M. du Resnel.

Paris, le 4 octobre.

Mon voyage à Barrège, mon ami, ne m'a servi qu'à remplir un devoir; je l'ai entrepris avec des espérances que chaque jour affaiblissait, et qui se sont enfin totalement évanouies. C'est l'image abrégée du voyage entier de la vie !....

J'ai perdu mon pauvre oncle ; il est mort dans mes bras à Barrège, le 15 septembre dernier, après quatre mois de souffrances cruelles.

Je ne suis arrivé à Paris que lundi dernier, et par conséquent je suis à peine encore *au courant* de tout ce qui est arrivé depuis quatre mois. On m'a conté entr'autres choses une histoire qui a fait beaucoup de bruit, et dont on ne parle plus, mais qui ne peut vous être indifférente. La voici.

Environ un mois avant le voyage de Fontainebleau, l'ambassadeur d'Espagne, pour la naissance du duc de ***, donna un superbe bal masqué. J'étais alors en Normandie chez mon oncle. Le comte de *** était à ce bal avec M.me de C*** dont il est amoureux. Le lendemain, en sortant du bal, et à la pointe du jour, le comte se rendit aux Champs-Elysées, et s'y battit avec un homme dont on a ignoré le nom pendant plus de trois mois ; le comte fut si grièvement blessé, que durant six semaines on a craint pour sa vie. Enfin on a su depuis que son adversaire était le marquis d'Erneville. Le comte rend toute justice à sa valeur et même à sa générosité. Les détails du combat font beaucoup d'honneur au marquis ; aussi, par reconnaissance le comte, pendant toute sa maladie, a refusé de le nommer, et depuis même n'a dit son nom qu'à deux personnes, de sorte que ce fait n'est pas généralement su, ou du moins n'a pas fait un éclat qui pût

nuire au marquis. On prétend que madame de C *** a été la cause de ce duel. Je sais pourtant que le marquis ne la voit point. Depuis cette aventure il vit dans une très-grande retraite, passant beaucoup de tems à *Fontenay-aux-Roses*, dans une petite maison qu'il a louée là. Il n'a de liaison intime qu'avec le chevalier d'Olbreuse. Ce dernier que vous ne connaissez point, est à mon avis l'homme le plus aimable de la société. Ce n'est pas dire qu'il en soit le plus spirituel, le plus instruit, et celui qui ait les meilleurs principes ; mais il possède au suprême degré toutes les qualités sociales ; il est discret, facile et doux ; comme il a peu d'attache à ses opinions, sa conversation est toujours agréable ; il discute avec esprit et sans jamais disputer ; et quand les raisons lui manquent, il plaisante sans aigreur et avec beaucoup de grace. Il a du naturel et de la finesse, un excellent goût ; aimant à plaire, il n'a point de prétentions exclusives ; il est char-

mé de rencontrer des gens spirituels, il ne se met jamais en rivalité avec eux. Séduit et amusé par la grace des autres, dès qu'on est aimable, il est bienveillant pour le moment; tout cela ne compose pas un grand caractère, mais forme un homme véritablement fait pour vivre dans le monde et pour y réussir universellement.

Le duc de Rosmond n'est pas heureux *cette année* dans ses intrigues amoureuses. Il a voulu vainement corrompre la nièce de Dercy. Ce dernier s'est retiré à Senlis avec cette jeune personne dont il veut faire sa femme; il en est ridiculement jaloux. Cependant le duc a trouvé le moyen de la voir et de lui écrire, il lui donnait un rendez-vous, et ne doutant pas du succès, il s'y est rendu au jour indiqué, et n'y a trouvé que le tuteur averti de tout par la jeune personne. Dercy triomphant a remis au duc ses lettres d'amour que lui renvoyait la prudente pupille qui, dit-on, ne l'a traité avec autant de rigueur que parce

qu'elle a un autre amant qu'elle préfère. Cette aventure a jeté sur le duc une sorte de ridicule. C'est son ami Poligni qui m'a conté cette histoire. Poligni, disciple du duc, et plus jeune que son modèle, n'est pas tout-à-fait aussi dépravé; il a infiniment plus d'esprit que le duc, et il n'est pas comme lui dépourvu de toute sensibilité. J'aurais grande envie de le *convertir*, mais une telle entreprise exigerait des talens que je n'ai pas.

Vous me demandez si je ne *deviens pas amoureux* depuis que je suis attaché à un prince, à la cour duquel se trouvent des femmes qui ont une grande réputation de figure et d'agrémens. Non, mon ami; j'ai un cœur sensible, je suis parvenu à l'âge de trente-un ans, et je n'ai jamais eu de passion. Ce n'est pas que je n'aie rencontré des femmes qui m'ont paru charmantes et en même tems estimables; mais je ne me passionnerai jamais que pour un caractère original, et c'est ce qu'on ne trouve point dans

le monde, sur-tout parmi les femmes. Les hommes moins surveillés, plus indépendans, plus instruits, conservent mieux les formes primitives et si variées de la nature, qui sont presque toutes effacées chez les femmes, au moral ainsi qu'au physique ; car la contrainte de l'éducation et des usages asservit leurs caractères, comme elle comprime et défigure leurs tailles et leurs pieds. Pour connaître une femme, il suffit de savoir quelle a été son éducation, dans quel cercle elle a vécu et quelles sont ses liaisons intimes ; et comment aimer passionnément l'objet qu'on ne peut, qu'on ne doit juger que sur des accessoires, et qui n'est rien par lui même? Voilà pourquoi l'amitié sera, je crois, toujours ma passion dominante.

Quant aux hommes avec lesquels je vis habituellement, celui qui a le plus de considération est le marquis de ***. Un caractère frondeur et chagrin donne presque toujours à la cour la réputation de probité : on y prend

pour de la vertu, l'humeur qui ne permet ni de louer ni de flatter. Il y a deux espèces de misanthropie : l'une qui vient de la haine du vice, et l'autre qui est excitée par l'envie. Telle est celle du marquis de ***. Dévoré d'ambition, les succès des autres sont pour lui des revers ; il est mécontent de tout, il critique avec amertume tout ce qui se fait, et particuliérement les choses qui sont le plus généralement admirées ; il passe pour être généreux, parce qu'on a remarqué qu'il cesse de dire du mal de ceux qu'il a le plus frondés, s'ils tombent dans le mépris ou dans le malheur ; mais c'est seulement parce qu'il ne les envie plus.

Après le marquis de ***, le chevalier de Melcour est l'homme du palais de *** que le prince paraît aimer le plus. Melcour a des talens agréables et un grand desir de plaire ; il a très-peu lu, encore moins réfléchi ; il n'a nulle instruction réelle, et n'est en état de juger d'après ses propres lu-

mières, ni les hommes, ni les choses. Mais il a passé toute sa jeunesse dans une société de savans et de gens de lettres, et sa mémoire conserve un assez bon recueil de *jugemens tout faits*, qu'il sait s'approprier et placer avec adresse dans la conversation. Les ignorans admirent son *érudition*, les gens médiocres sont éblouis de son esprit, et les personnes éclairées ne peuvent l'accuser de pédanterie et le trouver ridicule, car il a de la grace, de la finesse, et possède parfaitement l'art de se faire valoir, sans montrer la moindre prétention. Dépourvu de principes et de sensibilité, il n'est cependant ni corrompu ni dépravé; son ame, incapable d'éprouver une passion violente, n'a jamais été vivement combattue, et comme il n'a vécu que dans un cercle vertueux, rien n'a pu l'entraîner vers le vice. Sans imagination et sans énergie, tout ce qui est grand, lui paraît gigantesque; il louera de moins bonne foi l'héroisme que la simple probité;

il ne saurait admirer les choses qui ont une certaine élévation, sa vue n'y atteint pas. Par une suite de ce même caractère, il ne peut même concevoir les égaremens produits par les grandes passions ; et prenant son étonnement à cet égard pour de la vertu, il jouit du bonheur de s'estimer sans en avoir le droit. Il n'a aucun de ces vices éclatans qui déshonorent, mais il a presque tous ceux que l'on tolère ou qui peuvent se cacher aisément. Plus frivole et plus inconsidéré que méchant, il n'a qu'un desir, celui de briller et de plaire, et qu'un but, celui de s'amuser. Pour l'intérêt léger de ses plaisirs ou de sa vanité, il sacrifiera toujours, sans scrupule, les devoirs sacrés de l'amitié ; mais sourdement, sans éclat, sans rupture. Melcour ne se brouille jamais ; il néglige, il trahit, il revient, il nie avec audace les torts qu'on ne peut prouver, il rejette les autres sur son étourderie ; on le croit, ou du moins on lui passe tout, parce qu'au

fond personne ne l'aime assez pour approfondir avec soin ses motifs et son caractère. Il n'a rien d'attachant, mais il est aimable ; il a de la souplesse, de la gaîté, de l'adresse, et un ton si naturel, un air si ouvert, qu'on n'est jamais tenté de prendre son excessive complaisance pour de la bassesse. L'amitié, la reconnaissance même, ne lui donneront jamais le courage de défendre, au risque de déplaire, ceux qu'il doit aimer ; à moins que les médisans ou les calomniateurs n'aient aucune considération personnelle. Mais s'ils sont imposans par leur rang, par leur réputation, ou seulement s'ils ont une bonne maison, et que Melcour ait le desir d'aller chez eux, il gardera le plus obstiné silence ; en même tems vous le verrez soupirer et s'attrister ; et c'est, dans ce cas, joindre la perfidie à la lâcheté. Celui qui se tait et qui paraît s'affliger lorsqu'on déchire son ami, fait un aveu tacite, mais formel, des torts qu'on lui impute. Si l'on attaque ses

amis par le ridicule et par la plaisanterie, Melcour prétend que tout ce qui ne porte nulle atteinte à l'honneur, ne saurait blesser; cependant, pour la forme, il commence par repousser doucement les traits piquans de la moquerie, bientôt il sourit, (comme involontairement et malgré lui), enfin il s'anime par degrés, les rires le gagnent, . . . l'amour-propre le lui pardonne, on n'accuse point son cœur, on croit avoir séduit son esprit par des saillies ingénieuses, on ne dit point que Melcour est perfide et lâche, on s'écrie: *Qu'il est gai! qu'il est aimable!* . . . Melcour peut répandre en passant de l'agrément dans un cercle étendu, mais il semera toujours la division dans une société intime, et par conséquent peu nombreuse. Il ne fera jamais de ces noirceurs mal-adroites qui se découvrent toujours; mais si deux amis l'admettent en tiers entr'eux, au bout de peu de tems ils se trouveront refroidis l'un pour l'autre, et sans pouvoir

s'en

s'en rendre raison, sans en connaître le motif et la cause. Par l'art magique de la tracasserie, Melcour produira, imperceptiblement et par degrés, ce grand changement, tantôt sans dessein et par des indiscrétions dangereuses, tantôt avec le projet de flatter et de plaire. Par de petits rapports infidèles, quelquefois par un geste, un regard, un sourire, toujours sans se compromettre, sans que les amis puissent citer ou découvrir de lui un mensonge absolu, une calomnie positive, Melcour, par des manières insinuantes, par une obligeance excessive, saura se rendre agréable, et en quelque sorte nécessaire à tous deux; il deviendra leur confident, jouera le rôle de médiateur dans les petites querelles; mais les nuages se multiplieront, les raccommodemens seront chaque jour moins tendres, ils finiront par n'être pas sincères, l'aigreur, le dépit, le mécontentement succéderont à l'inclination et à la confiance, et les amis se trouve-

ront brouillés, sans savoir comment et pourquoi ils ont cessé de s'aimer, et peut-être sans en accuser Melcour, qui restera l'ami de l'un et de l'autre, en donnant tort séparément à tous les deux. Voulez-vous savoir le jugement que les gens du monde portent d'un tel personnage ? Le voici : *Melcour est étourdi, indiscret, léger, mais il est rempli de franchise, le fond de son cœur est excellent, et il est incapable de faire une méchanceté.*

Quand on réfléchit aux jugemens des gens du monde, il est impossible d'attacher du prix à ses éloges.

J'ai répondu longuement à toutes vos questions, et cependant j'ai l'espérance d'aller vous faire un petite visite dans quinze jours ou trois semaines.

Adieu, mon ami ; je ne vous parle point du plaisir que j'aurai à vous revoir, vous connaissez mes sentimens, ils sont invariables.

LETTRE XXX.

Du chevalier de Celtas à monsieur d'Orgeval.

De Dijon, le 12 octobre.

BEL***, qui arrive de Paris, nous a conté d'étranges choses de votre frère. Comme je le savais très-bien, ce ne sont nullement des affaires qui le retiennent à Paris, mais c'est une autre *sirène* qui l'enchaîne.

Le *grand Albert* est éperdûment amoureux d'une chanteuse de la comédie italienne, et il s'est battu avec un danseur de l'opéra, qui est son rival. Vous pouvez compter sur la vérité de ce récit, il est parfaitement exact. Voilà donc les fruits de cette belle éducation si vantée!..... Il faut convenir que cet incident dépare un peu le beau roman *des amours d'Albert et de Pauline*. car il n'est rien moins qu'*héroïque*. Il est bien heureux que votre belle-sœur soit partie d'ici avant l'arrivée

de Bel*** ; car, tout le monde parlant de cette histoire, il aurait été presque impossible de la lui cacher. Elle a laissé peu de regrets dans cette ville, elle y a aussi peu réussi que madame d'Orgeval y est aimée. On lui a trouvé une froideur qui allait jusqu'à l'impolitesse ; elle n'a rendu aucune visite, disant qu'elle consacrait tout son tems à *la sublime comtesse*. Elle était moins farouche et plus accueillante pour le duc de Rosmond. Tout ceci finira mal, ou du moins je le crains.

Je retourne à Autun sous peu de jours. J'y passerai tout l'hiver. J'ai mené, depuis huit mois, une vie si ambulante, que j'ai grand besoin de repos.

Adieu, mon cher ; écrivez-moi quelquefois, mandez-moi les nouvelles de votre voisinage ; vous avez une manière de conter très-naturelle et très-piquante, et soit dit sans vous flatter, j'aime infiniment mieux votre genre d'esprit que celui de

votre frère, qui n'a que du clinquant et des phrases. Quant au caractère et à la conduite, je crois que madame d'Orgeval sera aussi de mon avis, et qu'elle trouve qu'il est fort heureux d'être la femme d'un homme qui n'a rien de *romanesque*, mais qui est honnête, aimable et fidèle.

LETTRE XXXI.

De monsieur d'Orgeval au chevalier de Celtas.

De Gilly, le 15 novembre.

Eh bien, mon cher chevalier, la *sirène* de Paris l'emporte tout-à-fait sur celle d'Erneville; le grand *Albert* demande encore un *répit*, il a déclaré que ses *affaires* ne seraient terminées qu'au mois de mars. Cette nouvelle n'est arrivée qu'hier. J'ignore l'effet qu'elle a produit sur Pauline.

Connaissez-vous un vicomte de

St. Méran, l'ami intime de du Resnel? Ce personnage, qui tranche aussi du philosophe et qui fait le beau parleur, est à Gilly depuis huit jours. C'est un grand flandrin langoureux, qui moralise à outrance, et qui me paraît furieusement ennuyeux. Du Resnel donna samedi dernier un gala splendide ; Pauline y vint, et trouvant là un Parisien et un courtisan, elle fut très-aimable. Le vicomte était enchanté d'elle ; et moi, dans mon coin, avec mon air de bonhomie, j'examinais tout le manège et je comptais les *œillades*. Il y en eut bon nombre, je vous assure. Mais le diable m'emporte si du Resnel n'est pas amoureux, comme un fou et comme un sot, de Pauline ! Je crois que la Vordac est dans la confidence, car j'ai surpris plusieurs petits mots. Tout ceci devient curieux pour les observateurs et les gens qui ont un peu de tact.

Nous chasserons le sanglier tout l'hiver. Du Resnel a fait percer des

routes dans la forêt, ce qui rendra la chasse beaucoup plus agréable. J'ai troqué mon beau cheval borgne contre un bidet alezan de cinq ans, qui vaut bien trente louis. Je n'ai pas fait là un marché de nigaud.

Le bon homme Dupui tousse toujours et baisse beaucoup.

Le vieux Vordac ira aux eaux de Vichi ce printems. Le whisk va comme de coutume; Vordac tempête, du Resnel et Denise renoncent, et je gagne toutes les parties.

Adieu, mon cher chevalier; mes complimens à nos amis.

LETTRE XXXII.

De mademoiselle Jacinthe, femme de chambre de la Marquise, à M. le Maire, valet de chambre du Marquis.

D'Erneville, le 2 février.

Mon pety bonamy,

Nous ne pouvont plus y tenire, madame et moi, c'est affreux comme le tan nons dure. madame pleure souvant en cachette. elle est bien fâché que M. le marquis ne veuille pas que nous alions le rejoindre. et moy j'auroit tan d'envy de faire un voyaje à Paris, et surtou pour te revoire. je ne doute pas de ta fidélité, mais pas moins l'absence est toujours bien tourmentante. je te dirés que queqfois madame est tantée d'aller à Paris sans permission, d'autan que M. le marquis ne l'a pas positiveman défandut, et qu'il dit seulement que come il espair de jour en jour revenire, il vaux mieux qu'elle

attande. mais aveque tout ça nous somes lasses d'attandre depuis un an; et si tu veut me segonder il n'y a rien de plus aisé que de faire partire madame. tu n'a qu'at m'écrire une laitre que je puise lui montré, dans laquel tu dira que M. le marquis restera peutaitre encor un an à Paris, que ça lui done bien du chagrain, mais qu'il n'ause fair venire madame dans la crainte que ça ne fâche madame la comtesse. mande moi ça et tu veira. quan nous seron à Paris y faudra bien que M. le marqui nous reçoive. quan panse tu? adieu mon bonamy, tu n'a que faire d'aitre jalou, je t'assur que je n'écoute ni la France, ni la Pière, ni même le cuisinier. La grande Goton se mary à pâque. Françoise a ut une foiblesse. quan madame lui a demandé quel était le père de l'anfan, elle a répondu qu'elle ne le savoit pas positivemen. madame la renvaira, mais elle lui fera fair ses couches et se chargera de l'anfan.

Le vieux Laurence est plus chicaneur et plus grognon que jamais, et Mlle. du Rocher toujours aussi impertinante. Adieu mon pety bonamy, répon-moi bien vite. je suis ta fidéle bonamy.

Jacinthe.

LETTRE XXXIII.

Réponse de le Maire.

Paris, le 10 février.

Ma bonne amy,

J'APPROUVE ton hidée et je t'envoyx la laite que tu montrerat à madame. tu verat que j'y parle côme tu me le conseille. Mais pour ce qui est de la mélancholy de monsieur je ne ment pas, car je te répont qu'il est diablement triste. ne pert pas un moment, la chause praisse. décide madame. ne lanterne pas si tu te conduit avcque espry le suquecèt est certin.

Adieu, ma bonne amye. tou dévoué

Le Maire.

LETTRE

Du même, renfermée dans la précédente, et écrite pour être montrée à la marquise.

Mademoiselle,

Vous me demandé quan nous retourneront au peys, et je vous répondré qu'il n'y a que la divine providance qui le sache. mais je croit que ce ne serat que dans un an. M. le marquis est desollé de ne pas voire madame. y ne dore, n'y ne mange, et il est si mégrit qu'il faut refair tous ses gillets. y me dit souvant qu'il est seingulié que madame ne viene pas, qu'il n'ause pas la demandé parce que ça ferait de la penne à madame la comtesse. mais au bout du comte madame ne dépan que de monsieur. et si ça dure monsieur tombera malade, en attandan il est jaune comme un coin.

Je vous pry mademoiselle de faire mes complimens à la France et de me

garder une place dans votre souvenir, avec lequel j'ai l'honneur d'ête, Mademoiselle,

Votre serviteur,

Le Maire.

P. S. M. le marquis change de logeman. si par hasard madame se décidais à venire il faudrais qu'elle se rendît à Paris à l'hotelle des Prouvaires, rue des Prouvaires.

LETTRE XXXIV.

Réponse de Jacinthe.

Le 15 février.

Mon bonamy,

Je ne me sant pas de joy. nous parton demain. madame en fait un segret à tout le monde. elle laisse ici mademoiselle du Rocher avec le petit Morice, parce quelle compte n'être que quinze jours dan son voyage. elle ne veux que voir et embrasser

monsieur. elle écri à sa mère, car nous ne passeron pas par Dijon. Mlle. du Rocher sera bien furrieuse de n'avoire pas été dans la confidance. la post part c'est pourquoit je t'écrit, mais pas moins j'espaire que nous arriveron avan cette laitre. adieux mon bonamy.

LETTRE XXXV.

De mademoiselle du Rocher à madame d'Orgeval.

D'Erneville, le 16 février.

MADAME,

VOUS serez bien surprise en apprenant que madame la marquise est partie ce matin pour Paris, n'emmenant avec elle que La France et mademoiselle Jacinthe. Elle a laissé deux lettres, l'une pour madame sa mère; l'autre pour madame la baronne de Vordac, et elle m'a chargée de vous informer de son départ. Dieu veuille

que ce ne soit pas un coup de tête ! Je me tais, mais j'avoue que je suis très-peinée. Madame la marquise m'a fait l'honneur de me dire qu'elle sera de retour sur la fin de mars ; elle n'a emporté qu'une petite malle.

Je ne m'ingère pas à donner des conseils, cependant je crois que mes avis vaudraient bien ceux de Mlle. Jacinthe. Je n'en dis pas davantage...

Je suis avec respect,

Madame,

Votre très-humble servante,

Rosalie du Rocher.

LETTRE XXXVI.

De la marquise à la baronne de Vordac.

Paris, 20 février.

Je suis arrivée hier au soir ici, chère amie. D'après le billet de le Maire dont je vous ai parlé je comptais y trouver Albert à l'hôtel des Prouvaires : mais imaginez qu'il est

parti avant-hier avec un de ses amis pour aller passer huit jours dans une terre à trente-six lieues de Paris. Comme c'est chez un homme que je ne connais pas du tout, je ne puis y aller ; ainsi je l'attendrai dans cette auberge. Je lui avais écrit deux mots en partant d'Erneville, pour lui annoncer mon arrivée. Jacinthe a mis elle-même la lettre à la poste ; mais il n'a pu la recevoir avant son départ. Il a laissé le Maire ici pour y faire son déménagement en son absence ; car il a quitté son logement de la rue Traversière, pour venir s'établir dans l'auberge où je suis. L'appartement que j'occupe est le sien, qu'il n'a point encore habité, mais qui est retenu en son nom, de sorte que j'ai trouvé le Maire qui m'a donné tous ces détails. J'ai écrit aujourd'hui une longue lettre dont j'ai chargé le Maire, et Albert la recevra demain. Jugez combien ces trois ou quatre jours d'attente vont me paraître longs ! . . . Pendant tout ce tems je ne sortirai

pas une seule fois. Pauvre Albert ! je le trouverai changé, maigri ; combien cela me fera de peine !.... Moi-même je ne me porte pas bien depuis deux jours ; j'ai eu de la fièvre cette nuit, ce que j'attribue à la fatigue du voyage et à l'extrême agitation que j'éprouve. Il est dix heures du soir, je vais me coucher. Je soigne ma santé, je ne veux pas qu'Albert me trouve mauvais visage.

Adieu, ma chère amie ; je vous r'écrirai aussitôt que je l'aurai vu.

LETTRE XXXVII.

De la même à la même.

De Paris, le 25 février.

Il n'est pas encore arrivé, chère amie ! et les quatre jours sont écoulés, et point de nouvelles ! J'ai fait partir aujourd'hui le Maire avec une seconde lettre. Que signifient ce retard et ce silence ? Bon Dieu ! serait-il tombé malade ?... ou bien, en reve-

nant ici, sa voiture aurait-elle cassé? Les chemins sont, dit-on, si mauvais!.... Mon inquiétude et mon agitation sont inexprimables.... Je suis depuis cinq jours à Paris, et je n'ai pas encore vu Albert! Je suis bien sûre qu'il me recevra avec autant de joie que de sensibilité; mais il devrait être ici, et l'isolement où je me trouve a quelque chose d'effrayant. Dieu! comme j'étais heureuse en entrant dans Paris, en passant la barrière, en appercevant cette maison!... et comme je suis triste aujourd'hui! Ma santé s'en ressent, je ne dors pas du tout, je suis réellement malade... Quand le Maire était ici je le questionnais, je parlais de lui; maintenant je suis seule avec Jacinthe, qui se désespère de ne point sortir, qui pleure d'ennui. J'ai moi-même le cœur bien serré. Je crains aussi que ma mère ne désapprouve ce voyage, et qu'elle ne me sache mauvais gré de ne pas l'avoir consultée. J'avoue que je savais bien qu'elle me conseil-

lerait d'attendre ; je ne voulais pas lui désobéir, et je voulais partir ! . . . . Albert me desirait, pouvais - je hésiter ? . . . .

Malgré le froid je passe toutes les journées aux fenêtres qui donnent sur la rue, et j'ai des battemens de cœur à me trouver mal, lorsque j'apperçois une voiture avec des chevaux de poste, ou que j'entends claquer un fouet.

Adieu, mon amie, je vous r'écrirai après-demain, et sûrement alors ce sera à côté d'Albert ! . . . .

LETTRE XXXVIII.

De la même à la même.

De Paris, le 28 février.

GRAND Dieu, chère amie, quelle aventure romanesque ! . . . . . Ah ! qu'elle me causerait de joie, et que je serais heureuse, si mon Albert était ici ! . . . . Mais point de nouvelles ;

inquiète de lui, et cruellement inquiète, je ne jouis de rien. Cependant les pluies continuelles ont causé de telles inondations, que je me flatte que ce retard ne vient que du mauvais état des chemins. Sans cette idée je succomberais à l'excès de mon inquiétude. . . .

Quel événement j'ai à vous conter!. Vous me connaissez; écoutez, vous imaginerez facilement tout ce que j'ai dû ressentir.

Hier je fus si malade que je passai toute la journée au lit; je dormis cinq ou six heures, et me trouvant assez bien le soir, je me levai à neuf heures. Je soupai, ensuite Jacinthe fut se coucher. Je restai seule dans un petit cabinet, et je me mis à lire un volume de Massillon, un de mes auteurs favoris. J'étais assise auprès du feu; je venais de finir le beau discours intitulé, *du Zèle contre les scandales*; il était minuit, lorsque j'entendis un léger bruit derrière moi. Je me retournai, et je remarquai avec beau-

coup de surprise qu'une petite armoire fabriquée dans la boiserie en face de la cheminée, était entr'ouverte. Cette armoire dont je n'ai fait aucun usage depuis que je suis ici, a toujours été fermée, et je n'en ai même pas demandé la clef. Ne pouvant concevoir comment elle avait pu s'ouvrir toute seule, je m'en approchai, et je l'ouvris tout-à-fait. Alors je vis que l'intérieur de ce placard n'avait que deux rayons fort larges; sur l'un était une immense corbeille de tafetas bleu, fermée et recouverte de superbes dentelles; sur l'autre paraissait être une espèce de caisse ou de carton, caché par un grand voile de mousseline brodé en or et doublé de tafetas, qu'on avait posé dessus; à côté de ceci se trouvait dans un coin un pot au lait de vermeil avec une petite tasse de même métal. J'imaginai dans l'instant que ces jolies choses étaient des présens que me destinait Albert; comme le rayon qui portait le voile brodé, était

précisément à la hauteur de ma main, je soulevai le voile. Dans ce moment j'entendis distinctement un soupir et une espèce de gémissement. Je laisse retomber le voile, je m'élance vers la cheminée, je saisis le cordon de sonnette, je sonne, et je tombai presqu'évanouie dans un fauteuil. Je ne pouvais ni parler ni me mouvoir, mais je conservais toute ma connaissance, et je réfléchissais avec terreur sur le prodige de l'armoire ouverte et sur ce que je venais d'entendre.... Jacinthe arrive, je lui montre l'armoire, c'est tout ce que je pus faire... Il m'était impossible d'articuler un mot. Jacinthe regarde l'armoire, et ne concevant pas que cet aspect brillant pût effrayer, elle s'en approche, lève le voile, et s'écrie : *Bon Dieu ; madame, c'est un enfant* ! . . . . A ces mots perdant tout mon effroi, je me ranime, je me lève, je cours à l'armoire, et je vois la charmante petite créature. Ah ! mon amie, c'est un ange d'une beauté ravissante, et

d'une douceur !.... elle ne crie point et elle est jolie !.... Elle était dans une barcelonette de tafetas vert, que nous tirâmes de l'armoire pour l'établir auprès de mon lit. Cette chère petite avait au cou une belle chaîne d'or avec un médaillon entouré de diamans, sur lequel, en lettres d'or sur un fond d'émail bleu, est écrit le nom LÉOCADIE. Sur l'autre côté du médaillon est une R. en saphirs sur un fond d'or. Un billet attaché au rideau de la barcelonette dit que cette petite est née le 22 de ce mois, qu'elle s'appèle *Léocadie*, qu'on desire qu'elle soit nourrie avec du lait de vache, coupé d'abord avec de l'eau, et légérement tiède ; on ajoute qu'elle en a déjà pris. Ce billet est terminé par les lignes suivantes :

« Une infortunée vous confie ce » dépôt si cher ; ah ! ne trompez point » son espérance ! Au milieu de la » nuit, c'est à genoux près du ber- » ceau de son enfant qu'elle vous écrit » d'une main tremblante. . . . O ver-

» tueuse et sensible Pauline, je ne
» suis pas digne de vous intéresser !
» mais cette innocente créature ré-
» clame vos plus tendres soins. La
» providence m'en sépare et vous la
» donne ; adoptez-la. . . . . Je reste
» seule avec ma douleur ; je n'ai plus
» de destinée, tout est fini pour
» moi ! . Oh ! que Léocadie soit heu-
» reuse ! . . . je vivrai pour jouir de
» son bonheur. »

J'arrosai de pleurs ce billet touchant, je me prosternai, et je promis au ciel et du fond de mon ame d'adopter cette enfant ! Après avoir fait ce serment, je regardai ma chère Léocadie, je la trouvai mille fois plus belle ; elle était à moi, c'était mon enfant. J'ai donc une fille ! Oh ! que le ciel me la conserve ! . . . . Tandis que je contemplais Léocadie, Jacinthe examinait la corbeille remplie d'une layette tout ornée de dentelles magnifiques, et travaillée avec le plus grand soin. Sur une petite bande de papier enveloppant la layette, on lisait ces

mots : *Ouvrage de sa malheureuse mère*. Enfin on avait mis du lait dans le pot de vermeil, et il nous fut très-utile, car Léocadie en but deux fois dans la nuit.

Certainement, me dit Jacinthe, la mère de cette enfant est au moins *une princesse* ; mais comment a-t-on pu ouvrir cette armoire et y mettre tout cela ? Cette réflexion me rendit tout mon étonnement, car ce fait était inexplicable pour nous. Le cabinet n'avait qu'une seule porte donnant dans une chambre dont je n'étais point sortie. . . . . Nous nous épuisâmes en vaines conjectures ; enfin je pensai qu'il fallait interroger l'hôtesse. Jacinthe descendit pour l'aller réveiller ; il était deux heures du matin. L'hôtesse d'assez mauvaise humeur se leva, et vint chez moi ; je lui contai tout, elle m'écouta d'un air moqueur qui me déplut extrêmement, et regardant *Léocadie* qui dormait : Cette enfant, dit-elle, est belle *comme un cœur, c'est tout le portrait*

portrait de madame. Cette remarque me fit rire, car je vis alors que cette femme pensait que j'étais véritablement la mère de cette charmante petite, et qu'apparemment je venais de la mettre au jour. Cette idée était trop absurde pour la réfuter sérieusement. Je continuai mes questions, et j'appris enfin que l'armoire merveilleuse, formée non dans un mur, mais dans une cloison, donne de l'autre côté sur le haut d'un petit escalier dérobé, et s'ouvre aussi par derrière. Une jeune dame suédoise, qui a quitté ce logement il y a cinq semaines, après l'avoir habité un an, a fait faire cette armoire pour la commodité de l'appartement qui n'a point d'autre dégagement, et peut-être aussi, ajouta l'hôtesse (qui me paraît une vilaine femme mal pensante), *pour favoriser quelque intrigue*.

D'après tout ceci, je vous avoue que je crois que la dame suédoise est la mère de ma Léocadie. Elle aura appris qu'une jeune personne venant

de province logeait dans cet appartement. Elle aura fait des questions sur moi. J'ai beaucoup carressé les petits enfans de l'hôtesse qui viennent tous les jours me voir ; cette circonstance lui faisant connaître que j'aime les enfans, l'aura décidée à profiter de la facilité d'exposer, sans être vue, la petite dans l'armoire dont elle seule sait le secret. Cette supposition n'est-elle pas vraisemblable ? Mais il est bien étonnant que cette étrangère sache mon nom de baptême. Le Maire apparemment l'aura dit dans l'auberge. Tout cela est bien extraordinaire. Pauvre mère ! que je la plains ! céder son enfant, donner à une inconnue des droits si chers ! ô quel sacrifice affreux ! . . . Cette enfant est certainement le fruit d'une erreur ?.. La malheureuse mère me dit dans son billet qu'elle n'est pas digne de m'intéresser ! . . . . . Humilité touchante ! Ah ! quels égaremens ne sont pas expiés par le malheur et par le repentir ! et qui pourrait refuser l'in-

térêt le plus vif et la plus tendre compassion à l'être infortuné qui gémit de sa faiblesse et qui la croit inexcusable ?

Mais concevez-vous mon bonheur, chère amie ! Ce présent du ciel, ce don inestimable, j'étais digne de le recevoir ; qui pouvait l'apprécier mieux que moi ? . . . . . Ah ! Dieu, qu'Albert n'est-il ici ! . . . Quel plaisir j'aurai à lui présenter cette enfant, ce doux trésor d'espérance ! . . . . . Cependant point de nouvelles d'Albert ! . . . S'il n'arrive pas demain, je ne sais en vérité ce que je ferai et ce que je deviendrai ! . . . Je suis toujours malade, le sang me porte à la tête, je vois à peine ce que j'écris.

Adieu, mon amie ; adieu, mon ange ; joignez désormais dans vos prières au nom de Maurice celui de Léocadie.

LETTRE XXXIX.

De la même à la même.

De Paris, le 2 mars.

Le Maire est revenu hier au soir, et jugez de ma surprise, chère amie, Albert n'était plus à Flavy (cette terre en Picardie). Il est parti pour la Bourgogne, en laissant un billet pour le Maire, qui lui ordonne de mettre ses malles à la diligence, et d'aller le rejoindre à *Erneville*, où il ne se rend cependant pas directement, mais où il sera dans quinze jours, ce qui fait que moi-même je ne voyagerai qu'à petites journées, parce qu'en partant demain j'arriverai toujours avant lui, et de cette manière je ne me fatiguerai point. Ma santé est si dérangée, que j'ai grand besoin de ménagemens. Sans ma charmante Léocadie, je me repentirais à présent d'avoir fait ce voyage ; mais c'est le ciel qui m'a conduite ici pour y re-

cevoir ce cher petit ange. Au reste, Albert n'est point malade; ses affaires sont terminées : nous allons être réunis, je vais revoir mon petit Maurice et mon Albert, et j'ai la plus jolie petite fille du monde. Je suis une heureuse créature ! J'ai conservé la lettre de *la mère inconnue* ; je l'ai mise dans la corbeille avec le beau voile brodé d'or, la chaîne d'or, le médaillon et quelques pièces choisies de la layette faite par les mains maternelles. Je donnerai un jour toutes ces choses à Léocadie; elle ne recevra jamais de présent plus touchant et plus précieux. Cette enfant est véritablement angélique par sa douceur et par sa beauté surprenante. Elle est très-forte et se porte à merveille. Je l'aime déjà passionnément. J'avoue que les circonstances romanesques de cette aventure contribuent à m'y attacher. Je suis si touchée de la préférence que m'a donnée sa mère: la lettre qu'elle m'écrit, est si intéressante ! . . . . Que je voudrais donc la

connaître cette mère infortunée ; que je l'aimerais ! . . . . J'ai pourtant une inquiétude : si un jour elle me reprenait cette enfant ! . . . Cette crainte me troublera souvent.

Le Maire a été bien surpris de me retrouver avec une petite fille. Une chose très-singulière, c'est qu'il m'a protesté que l'hôtesse a menti en me disant qu'elle l'avait prévenu sur l'armoire ; il lui en demanda la clef, et elle répondit qu'elle l'avait égarée et qu'elle en ferait faire une autre. Ceci semble prouver que l'hôtesse est dans la confidence de l'exposition de l'enfant, et voilà pourquoi elle ne fut point du tout étonnée, quand je lui contai toute cette histoire. Alors il me paraît certain que la dame suédoise est mère de l'enfant. Je sais son nom, mais je ne le dirai jamais. Je vous prie même de ne point parler de mes soupçons à cet égard.

Adieu, chère amie ; je vais consacrer toute cette journée au repos, et demain matin je partirai avec le jour.

LETTRE XL.

Du chevalier de Celtas à M. d'Orgeval.

Le 12 mars.

REVENEZ donc, mon cher ; il se passe ici d'étranges choses, mais infiniment moins étonnantes pour vous et pour moi que pour beaucoup d'autres.

Votre frère arrivera le 9, n'ayant point passé par Dijon, et ne sachant pas un mot du départ de la marquise, qu'il n'a ni *vue* ni *rencontrée*, et qui ne lui avait point écrit. Jugez de sa surprise, en apprenant qu'elle était partie le 16 février pour Paris !... Il questionna mademoiselle du Rocher qui répondit avec *consternation*, qu'elle n'était pas dans la *confidence*. Il vint chez M. Dupui, espérant vous y trouver. J'y étais arrivé la veille ; je lui parlai, il était fort changé et fort agité ; il ne put rien tirer de moi ni de madame d'Orgeval. Il fut chez

le baron, et il y apprit que la *vertueuse Pauline*, au lieu de se rendre à Paris, dans la rue Traversière, chez son mari, avait jugé à propos de loger à l'hôtel des Prouvaires, et que là, très-incognito, et se tenant fort cachée, elle avait trouvé au bout de quelques jours, dans *un tiroir de commode*, une très-jolie fille, nouvellement née, ce qui lui avait causé une *espèce de révolution* qui l'obligea de rester *huit ou neuf jours* au lit; qu'ensuite elle s'était mise en route avec le charmant maillot pour venir rejoindre *le bien-aimé*; mais qu'étant partie un peu trop tôt, le mouvement de la voiture avait occasionné *une maladie de femme*, qui exige du repos, et qu'elle s'était arrêtée quelques jours dans un village. Dans tout ceci vous devinez facilement l'histoire véritable; mais est-il rien de plus absurde que la fable qui la déguise? Croiriez-vous que la spirituelle Pauline a conté dans trois ou quatre lettres ce joli roman à madame de

Vordac ? Cette dernière en a si bien senti l'extravagance, qu'elle n'en avait parlé à personne, pas même à son mari ; mais, enfin, le marquis l'interrogeant en présence du baron, il a bien fallu montrer toutes ces lettres. A cette lecture, Albert a pâli et rougi ; le baron s'est indigné, la baronne a pleuré. Le baron a déclaré son opinion sur la *candide Pauline* en termes très-énergiques ; l'orgueilleux Albert, malgré sa conviction secrète, s'est fâché ; il a soutenu que sa femme est *innocente*. Le baron irrité de sa hauteur et de sa sottise, a conté que le duc de Rosmond déguisé avait passé quinze jous à l'*hermitage* ;. Albert a donné *un démenti*. Le baron furieux s'est emporté et a défendu à sa femme de revoir Pauline, et les deux voisins se sont séparés brouillés irréconciliablement. Nous avons su tout cela ce soir par le baron lui-même que j'ai été voir.

Enfin *l'innocente* Pauline arriva

hier, en tenant dans ses bras *l'enfant trouvé.*

Tranquille dans le crime et fausse avec douceur.

En descendant de voiture, elle appelait à grands cris *le bien-aimé.* La du Rocher parut, et d'un air solennel lui dit que *M. le marquis* l'attendait dans son cabinet. Alors pourtant elle se troubla et devint si tremblante, qu'on fut obligé de la soutenir. A la porte du cabinet elle donna l'enfant à sa confidente Jacinthe ; elle entra seule, la porte se referma ; mais au bout de quelques minutes le marquis, d'un air égaré, sort du cabinet, appelle les femmes et du secours. Pauline était évanouie !...

Madame d'Orgeval, quoique justement indignée, a cru devoir aller à Erneville ce matin : elle n'y a fait qu'une courte visite. Elle a su ces détails par la du Rocher qui, suivant la coutume des vieilles prudes, ne montre son opinion que par des sou-

pirs et des *élancemens d'yeux vers le ciel.*

Madame d'Orgeval n'a point vu le marquis ; il est renfermé dans son cabinet, et n'en sort point. Pauline, couchée sur une chaise longue, a reçu sa belle-sœur, qui nous a dit qu'elle l'avait trouvée si *pâle*, si maigrie, si abattue, qu'elle lui avait fait pitié.

Eh bien, mon ami, nous savons à présent pourquoi Pauline ne voulait *ni danser ni monter à cheval*!.... Rappelez-vous les époques ; le calcul est facile à faire.... C'est précisément *neuf mois* après la viste du duc de Rosmond que la petite fille se trouve *par hasard* dans un tiroir.... Comment finira tout ceci ? Votre frère aura-t-il la lâcheté de pardonner et de garder cette enfant !... Quel scandale pour la province ! quel déshonneur pour votre famille ! Voici le moment de lui dessiller les yeux et de lui parler avec force. Nous sommes tous d'avis que vous devez revenir

sans délai, afin de lui donner les conseils dont il a besoin.

Madame d'Orgeval, à laquelle je viens de montrer cette lettre, veut que je rectifie une inexactitude. Elle dit que l'enfant n'était pas dans une commode, mais qu'elle a été trouvée dans une armoire qu'elle a fait ouvrir en se retournant au milieu de la nuit. Ceci n'est-il pas beaucoup plus vraisemblable ?

LETTRE XLI.

De la baronne de Vordac à la Marquise.

Le 12 mars.

O ma malheureuse et toujours chère amie ! Que dois-je, que puis-je penser, quand tout vous condamne, quand tout semble vous accuser ? Mon cœur en vain est incrédule, ma raison le dément ! . . . . Tant de circonstances réunies déposent contre vous ; cependant il m'est impossible de vous croire coupable.... Mais comment vous dé-

fendre ! M. du Resnel lui-même est ébranlé.... j'ai vu couler ses larmes... Oh! qui ne pleurerait sur la perte d'une telle réputation, à moins d'avoir le cœur inhumain des envieux!.... Je serais près de vous, je serais dans vos bras, sans *l'autorité* qui me retient et qui m'enchaîne. Mais je la ferai révoquer cette défense cruelle ! Oui, je l'espère, avec le secours de M. du Resnel. Quel ami sensible et vertueux !.... Je ne puis vous écrire qu'en secret ; il se charge de nos lettres. O mon infortunée Pauline ! tu me seras toujours chère, mon cœur ne changera jamais pour toi. Soigne ta santé. M. du Resnel verra Albert; tout peut s'éclaircir ou s'oublier. Conservons l'espérance, et compte du moins sur une amitié qui ne se démentira jamais.

LETTRE XLII.

Réponse de la Marquise.

Le 12 mars.

D'ESPÉRANCE? je n'en ai point! Il *m'accuse*! et vous me *soupçonnez*!... Cessez de m'écrire, obéissez aux ordres qu'on vous donne. Je comptais sur l'estime et sur la tendresse; je ne veux point de la seule pitié. Adieu, ne pleurez pas la perte de ma réputation; c'est de toutes les illusions de la vie celle que je regrette le moins, et que je méprise le plus!

LETTRE XLIII.

De la même au marquis.

Le 13 mars.

RÉUNIS sous le même toit, nous sommes donc réduits à nous écrire!... Est-ce vous, Albert, qui m'avez écrit cette longue lettre dont chaque

mot est un outrage ?.... Est-ce vous qui me demandez de me *justifier*, *s'il est possible* ? et de quel soupçon ? D'un adultère, et de l'hypocrisie et de la perfidie les plus réfléchies et les plus soutenues !... Vous avez lu mes dernières lettres à madame de Vordac: je n'ai rien de plus à vous dire.

Vous m'apprenez que vous n'avez pas reçu la lettre que je vous écrivis en partant, que vous n'avez point changé de logement ; qu'au lieu d'avoir été à Flavy, en Picardie, vous étiez à la campagne près de Paris, que vous en revîntes pour reprendre vos malles et votre voiture, qu'alors le Maire vous demanda son congé, et que vous le laissâtes à Paris. Eh bien, je vois, d'après ce récit, que le Maire est un imposteur qu'on a suborné pour me tromper. Hélas ! rien n'était plus facile ! N'ai-je pas cru, jusqu'à ce jour, que votre tendresse égalait la mienne ? .... vous ai-je soupçonné, lorsqu'au lieu de revenir au bout de six semaines, vous

avez passé quatorze mois à Paris ?... et lorsqu'on assurait que les affaires dont vous étiez chargé pouvaient se terminer en quinze jours ? *Toutes les apparences*, dit-on, sont contre moi. Mon caractère, mes sentimens, ma vie entière, sont donc comptés pour rien ?....

Vous êtes magistrat, répondez-moi, oseriez-vous, sur les plus fortes apparences, condamner le dernier des humains ? Non, sans doute ; et vous condamnez ainsi votre femme, votre amie, votre sœur !... Plus rigoureux pour elle que ne serait la loi, vous la flétrissez avant même de l'avoir entendue !...

J'arrivai ici avec toute la sérénité de l'innocence ; mais il est vrai qu'en ne vous voyant point accourir, un pressentiment affreux m'annonça mon sort. Il est vrai que je parus *tremblante* devant vous ; je vis dans vos regards et dans votre maintien une expression sinistre qui me glaça ; je vous cherchai sans vous reconnaître ;

je sentis que tous les liens de la sympathie qui nous unissait étaient rompus sans retour, et je m'évanouis.... Vous m'en faites un crime, vous avez raison. Cet évanouissement ne fut point un *aveu involontaire*;... mais j'aurais dû mourir dans cet instant où j'ai perdu toutes les erreurs qui m'attachaient à la vie!....

Vous me demandez comment je pourrai me *justifier* de vous avoir caché, ainsi qu'à ma mère, les *entreprises secrètes et les déguisemens* du duc de Rosmond, et d'avoir défendu à l'hermite d'en parler. J'écrivis dans le tems ces détails à madame de Vordac. Je lui ai fait demander ces lettres, et je vous les envoie.

Vous m'assurez que votre reconnaissance, votre attachement pour ma mère, et votre amitié pour moi, *que rien ne peut détruire*, vous font repousser toute idée de *séparation*. Mais vous me demandez *un aveu sincère*, afin de pouvoir du moins conserver pour moi *l'estime et la ten-*

dresse fraternelles, auxquelles vous ne pourriez renoncer *sans désespoir*.

Est-ce un piège que vous me tendez, Albert ? Joignez-vous la fausseté à l'injustice ? Quand vous ne seriez que mon frère, pourriez-vous *m'aimer* et me conserver de *l'estime*, si j'étais coupable comme vous le supposez ?.... Je le sais, une ame faite pour la vertu peut s'égarer ; cependant il est des circonstances qui non-seulement aggravent les fautes, mais qui les rendent atroces ; et tel est l'*aveu* que vous *attendez de ma candeur et de ma franchise naturelles*. Moi ! couvrir une faiblesse du voile de la bienfaisance ! cacher un crime sous l'apparence de la vertu ! joindre à un égarement si coupable le mensonge le plus audacieux et l'hypocrisie la plus effrontée ! présenter à un époux le fruit d'un adultère, lui proposer de l'adopter, et avoir tramé et combiné durant un an ce tissu de perfidies et d'impostures ! Voilà de quoi vous me croyez capable, et ce que vous me pro-

posez d'avouer ! En renonçant à l'équité, en devenant ingrat, vous avez tout perdu, *oui tout*, jusqu'aux lumières de votre esprit. Pouvez-vous penser que si j'eusse fait toutes ces horreurs, j'aurais la stupidité d'en convenir et d'en espérer le pardon ?.... Ah ! lorsqu'on s'est engagé avec réflexion dans une route semblable, on s'y fixe sans remords ; et si l'on pouvait rougir encore, ce reste de pudeur, loin d'engager à se dénoncer soi-même, ne produirait que de nouveaux artifices, afin de cacher des crimes inexcusables.

Vous exigez (pour mon honneur, dites-vous) le sacrifice de cette enfant que m'a donnée la providence ; vous promettez de lui assurer un sort, mais vous voulez que je m'en sépare, qu'elle soit élevée loin de mes yeux..... Vous m'avez toujours vue timide et soumise, respecter toutes vos volontés ; je vous craignais autant que je vous aimais, mais cette crainte n'avait rien de servile, elle venait de l'amour, de la re-

connaissance et de l'admiration ; elle ressemblait à celle qu'inspire la divinité : le culte est détruit, je ne suis plus liée que par le devoir, et le devoir le plus austère a des bornes. Je ne me suis jamais permis de réfléchir sur vos décisions ; que m'importait de les juger ? Eussent-elles été bisarres, j'aurais trouvé du plaisir à les suivre !....

Je dois toujours vous obéir, mais j'userai du droit de représentation ; ma raison, désormais, pesera tous vos ordres, et lorsqu'ils me paraîtront tyranniques, j'oserai m'en plaindre à vous-même.

Comme je suis incapable d'éprouver une crainte basse et honteuse, au risque de vous confirmer dans vos soupçons outrageans, je vous dirai sans détour que j'aime déjà passionnément l'enfant que vous voulez m'ôter. Si votre dessein est de mettre le comble à ma douleur et de me ravir toute consolation, je n'ai plus rien à dire, et j'obéirai ; mais, si vous ne me demandez ce sacrifice que pour ma *réputa-*

tion , daignez considérer qu'il est absolument inutile ; l'éclat est fait , et la séparation que vous exigez prouverait seulement que vous ajoutez foi à la calomnie. Par respect pour votre mère adoptive , ne déshonorez pas vous-même sa fille et votre sœur ! Ma félicité dépendait de vos seuls sentimens , et mon honneur ne dépend encore que de l'opinion que vous montrerez publiquement. Hélas ! que m'importe que ma réputation soit flétrie à tous les yeux , quand vous me méprisez ! Ah ! cruel ! quel cœur vous avez déchiré , quel bonheur vous avez détruit !..... Albert ne voit plus dans Pauline qu'une femme perfide , qu'un monstre d'hypocrisie !..... Comment puis-je supporter , sans mourir , cette horrible révolution !..... L'indignation m'a soutenue , un trop juste ressentiment a dû , dans ces premiers momens , étouffer ma sensibilité..... mais , grand Dieu ! qui pourrait l'anéantir !..... O toi qui faisais toute ma gloire , peux-tu me soupçonner sans

t'abaisser !..... Ah ! malheureux, qu'as-tu fait !..... Quand tes yeux s'ouvriraient, quand tu reconnaîtrais Pauline, tu ne la retrouverais plus ! Mon ame fut tellement unie à la tienne, que tu ne pouvais changer, sans bouleverser mon existence. Tu n'es plus Albert, et je ne suis plus Pauline ! Mais il te reste un caractère, et moi il ne me reste qu'un étonnement stupide et ma profonde douleur. Je ne suis plus rien. J'adoptais toutes tes opinions ; mes goûts étaient les tiens ; je ne jugeais que par tes yeux ; cette sympathie détruite, je ne trouve plus en moi qu'une effrayante nullité ; en séparant ton cœur du mien, tu m'enlèves toutes les facultés que je tenais de toi ; tu m'anéantis !..... Hélas ! que dis-je !..... ah ! pour mon malheur éternel, il me reste un cœur sensible profondément blessé, et des souvenirs désespérans !.... Oh ! quel sentiment pourra me tenir lieu de celui que j'avais pour toi !..... De quel être pourrai-je dire : il me connaît mieux

que je ne me connais moi-même ; lui seul m'inspire et me devine ; lui seul ne peut ni douter de moi, ni me soupçonner !..... Sécurité si chère ! confiance sublime et délicieuse, le plus grand charme de la sainte amitié, vous m'êtes donc ravies pour jamais!.. Est-il possible, Albert ! je ne penserai plus à toi qu'en gémissant ? ma tendresse pour toi ne sera plus que des regrets ? je ne t'ouvrirai plus mon cœur, tu n'y sauras plus lire ?.... toujours près de toi, toujours sous tes yeux, je serai seule !..... J'ai perdu mon frère et mon ami ; je n'ai plus qu'un maître défiant, un maître ingrat et barbare ! Je puis te pardonner, je te chérirai toujours..... mais mon ame est flétrie ; ton injustice, malgré mon innocence, me dégrade à mes propres yeux !..... Dépouillée de ton estime et de ta confiance, de quoi puis-je désormais m'énorgueillir ? Et le témoignage de ma conscience suffira-t-il à mon bonheur, quand je serai privée de ton approbation ? Hé-

las ! je l'ignore ! Jusqu'ici je fus innocente, et non vertueuse ! jusqu'ici je n'ai rien fait que pour toi !.... Sans doute la vertu peut seule remplacer le sentiment que tu m'arraches ; je l'adorais en toi et pour toi, maintenant je dois donc l'aimer uniquement pour elle-même ! .... Le ciel est juste, tu connaîtras un jour ton erreur, qu'y gagnerai-je ? de te voir rougir. Ah ! sera-ce un triomphe pour celle qui mit tout son bonheur à t'admirer, et tout son orgueil à te croire incapable d'une injustice ?..... C'en est fait, notre félicité s'est évanouie comme un songe !... Tu ne seras plus heureux !... Oh ! puis-je avoir l'espérance de me consoler !.....

LETTRE XLIV.

Réponse du Marquis.

Le 12 mars.

Eh bien ! je te crois. J'ai lu les lettres écrites à M.me de Vordac, elles expliquent

quent tout ; mais la tienne suffisait. Je te crois comme si Dieu lui-même m'eût parlé. Pauline, en est-il tems ? pourras-tu me pardonner et m'aimer encore ?

Je ne chercherai mon excuse que dans ton cœur et dans ta générosité, et non dans ce concours inoui de circonstances qui pouvaient abuser tout autre que moi. Je ne te répéterai point tout ce qu'on m'a dit ; je ne veux que me justifier près de toi des torts que je n'ai pas et que tu m'imputes. Oui, je l'avoue, j'ai soupçonné Pauline d'une faiblesse, mais je n'ai jamais cru qu'elle fût devenue *un monstre d'hypocrisie et d'imposture*. J'ai pensé qu'elle ne recourait à de tels artifices, que par sentiment pour une mère qu'elle révère et qu'elle adore. En effet, si l'homme le plus fourbe, mais le plus séduisant, eût eu le pouvoir d'égarer un moment ta raison, réponds-moi, Pauline, aurais-tu fait cet aveu à ta mère ? Non, car c'eût été lui plonger un poignard dans

le sein; c'eût été lui ravir le fruit et la récompense de quinze années de soins, de dévouement sans bornes; c'eût été lui enlever sans retour son bonheur et sa gloire, le charme de ses souvenirs, la douceur de ses espérances et la consolation de sa vieillesse. Avec elle, un tel secret ne pouvait que s'échapper de ton cœur, et non se confier; tu devais même former le projet de le lui cacher à jamais, et alors tous les stratagêmes inventés pour couvrir ta faute n'eussent été que les ménagemens ingénieux de la tendresse filiale. Enfin, si Pauline avait un amant, elle serait coupable aux yeux de la religion et de la morale, mais sans être infidèle et parjure; et, dans ce cas, j'eusse été certain encore qu'elle eût mille fois moins aimé son amant *que son frère et son ami*. Oui, le sentiment touchant et inaltérable que tu as pour moi, vaut mieux que l'amour, mais ce n'est point de l'amour! Tu n'as ja-

mais eu de passion pour moi, et tu n'as même pas l'idée de l'empire funeste des passions!.... Tu me vantes ta sécurité sur mes sentimens : elle honore ton ami, mais un amant s'en offenserait. L'amour qui commande impérieusement le sacrifice des devoirs, n'attend rien de l'estime, il ne compte que sur lui-même ; et s'il ne voit pas l'enthousiasme, il s'alarme et doute de tout.

Ainsi j'ai donc pu te soupçonner un instant sans calomnier ton cœur; je t'ai cru moins parfaite sans accuser tes sentimens, que rien, je le sais, ne pourrait changer. En cessant d'être la plus pure de toutes les femmes, tu serais encore Pauline pour Albert ; tu serais toujours la plus tendre des amies et des sœurs. Ces liens formés dès notre enfance sont moins sacrés que ceux de l'hymen, mais sont plus solides : nulle erreur, nulle faiblesse humaine ne peut les rompre ou les dénouer! Souviens-toi, Pauline, que, lorsque l'orgueil

de la naissance fit tout-à-coup hésiter ton père à consentir à notre union, ton premier mouvement fut de me dire : *Du moins tu seras toujours mon frère !...* et moi, quand je t'ai crue coupable, je me suis dit aussi: *Du moins elle sera toujours ma sœur !....* Reprends donc ta douce sérénité; garde ta *Léocadie !* Si nos lois le permettaient, je l'adopterais juridiquement sans balancer, j'aimerais à braver pour toi l'opinion publique; car il ne faut point nous flatter, ta réputation est perdue sans retour. Le monde ne juge et ne peut juger que sur les apparences, et elles sont toutes contre toi. La perte de ta gloire, sans doute, m'enlève toute la mienne: eh bien ! nous nous suffirons à nous-mêmes; il me semble que tu m'en appartiendras davantage; que tu seras plus à moi. Seul je te connaîtrai, seul je te rendrai justice; tu ne trouveras qu'en moi l'estime qui t'est due; ton cœur est fait pour s'en contenter, et le mien sera satisfait.

Ecris-moi que tu me pardonnes, écris-moi, Pauline !..... Puis-je m'offrir à tes regards, si tu ne me rappèles !.... Ah ! Pauline, pouvons-nous vivre sans nous aimer ! et quel crime pourrait n'être pas réparé par une tendresse telle que la nôtre !

LETTRE XLV.

De la Marquise à sa mère.

D'Erneville, le 15 mars.

O cœur d'une mère ! vrai chef-d'œuvre d'amour !.... Vous seule, mon unique amie, n'avez pu me soupçonner un moment ! Vous seule avez dit de premier mouvement : *Pauline est innocente et pure* ; et je n'ai eu de torts qu'avec vous ! Je partis sans vous le dire, sans vous consulter ! Il est vrai que je me croyais desirée par Albert, et que je n'attachais aucune importance à un voyage de quinze jours.....

J'ai montré votre lettre à Albert, en lui disant : Tenez, Albert, voilà comme on aime ! Il a lu avec attendrissement, et il m'a rendu avec embarras ce touchant écrit. Je vous envoie une copie de la lettre qu'il m'écrivit le 12 mars, et dans laquelle il reconnaît son affreuse erreur ! Vous trouverez, comme moi, chère maman, qu'il s'excuse d'une manière plus ingénieuse que solide. Il a raison de dire que, si j'avais à me reprocher l'égarement le plus coupable, je n'aurais pu vous *confier* un tel secret. Vous êtes plus pour moi que ma propre conscience. Je n'envisage point d'ignominie plus accablante et de crime plus horrible que de rougir justement à vos yeux, et de vous faire rougir de votre fille. J'aurais tâché, sans doute, de vous cacher mon déshonneur ; mais je n'aurais jamais eu l'impudence et l'hypocrisie de couvrir l'adultère du voile de la bienfaisance. La tendresse filiale m'eût également commandé

de me taire et de ne point vous abuser. Et de quel front aurais-je vu vos éloges sur ma compassion, sur ma bonté, moi qui, dans ce cas, n'aurais pu supporter, sans mourir de honte et de remords, la crédulité de l'être le plus indifférent !.... O ma mère, toutes ces idées, tous ces sentimens sont les vôtres ! Les belles ames s'entendent toujours et ne se méconnaissent jamais. On a peint le sage ferme et tranquille au milieu du monde bouleversé ; ah ! l'amitié est plus inébranlable encore que la sagesse ; rien ne la trouble, rien ne l'altère, et dans tout ce qui peut accuser son objet, elle ne voit jamais que des impostures grossières et de fausses apparences.

Albert ! . . oh ! qu'il a trompé mon espoir ! . . . . *Vivre et l'aimer* sont pour moi deux choses aussi inséparables que vivre et respirer ; mais je croyais son ame si supérieure à la mienne ! Ah ! je m'abusais ; je sais mieux aimer ! Eh ! la véritable gran-

deur n'est-elle pas dans le sentiment? . . Il est donc vrai que la perfection de cette faculté céleste n'est donnée qu'aux femmes ! . . Car, qui pourrait surpasser, qui pourrait égaler Albert ! Quand je suis forcée de le moins admirer, je méprise tous les autres hommes. Que ne sont-ils pas, puisque le plus vertueux et le plus éclairé de tous, l'honneur et le modèle de son sexe, puisqu'enfin Albert a pu être ingrat ! . . . Albert injuste ! Albert ingrat ! . . Ces mots réunis me semblent encore un blasphême ; . . . cependant il a cru *Pauline infidelle et perfide* ! O souvenir affreux, ineffaçable ! J'ai pardonné, et du fond de mon ame ; vous n'en doutez pas ; mais oublier ! . . ah ! jamais ! . . . . Quel enchantement détruit ! . . . . Il me semble que je suis transportée dans un autre Univers, dans un monde nouveau, où tout m'étonne et me blesse et m'afflige ! . . . Hélas ! je ne connaissais rien, non, rien que vous seule, ô mon incomparable

amie ! Que m'importe de m'être trompée sur tout ce qui m'entourait ; mais je ne connaissais pas Albert ! . . .

Nous partirons pour Dijon le premier de mai ; je vous porterai ma charmante petite Léocadie : oh ! qu'elle me coûte cher ! . . je l'en aimerai davantage. Que ne dois-je pas attendre d'elle , quand elle pourra savoir de quel bonheur elle m'a privée ! Elle deviendra pour moi ce que je suis pour vous , et je serai dédommagée. Qu'il me sera doux de la voir dans vos bras , et de me sentir pressée avec elle sur votre sein , mon unique refuge ! Ah ! je n'y verserai plus ces larmes délicieuses dont il fut baigné tant de fois ; ces beaux jours sont passés ! Que les pleurs que je répands maintenant , sont amers ! Je dois les cacher ! . . . . . il me croit consolée. Cette erreur est nécessaire à son repos , je desire qu'il la conserve ; mais , grand Dieu ! comment peut-il croire qu'une blessure si profonde soit déjà guérie ! . . . Ainsi donc mon cœur ne

s'ouvre plus avec lui ; il est le seul coupable, et c'est moi qui suis forcée de dissimuler ! Situation insupportable et bisarre ! Je n'ai qu'une consolation, c'est de me rappeler tout ce qu'il a fait pour moi depuis que je suis née ; je me retrace jusqu'au moindre discours, j'oppose tant de preuves d'une amitié parfaite à cette injustice d'un moment ! Je voudrais pouvoir me persuader que dix-huit ans de tendresse, de soins et de bienfaits doivent effacer jusqu'au souvenir d'un tort si promptement reconnu, et je ne le puis, quand je réfléchis à la nature de ce tort ! Il s'est dit, en pensant à moi : *Elle est fausse, elle est parjure* ! . . . Ah ! chère maman, je ne suis plus heureuse, je ne saurais plus l'être désormais, du moins parfaitement ! M. d'Orgeval, sa femme et le chevalier de Celtas se sont conduits à mon égard, dans cette occasion, d'une manière indigne. J'ai eu, d'ailleurs, un si douloureux sujet d'étonnement, que ceci m'en cause à peine.

Madame de Vordac, dans les premiers jours, m'a écrit un billet qui, dans la disposition où j'étais, me blessa extrêmement : cependant, quoiqu'elle y montrât des doutes injurieux, on y retrouvait l'amitié et son excellent cœur. Son mari ne veut pas qu'elle corresponde avec *un monstre tel que moi*. Nous nous écrivons secrétement ; M. du Resnel est notre confident, et se charge de nos lettres. Ainsi donc, ma réputation est flétrie ! Cette idée me fait frémir pour ma mère et pour mon mari. Mais sur ce point Albert est parfait, je suis certaine qu'il a pris son parti là dessus ; il a trop de grandeur d'ame pour ne pas mépriser l'opinion publique, quand elle est injuste. Vous penserez de même, chère maman : quant à moi, je n'éprouverais, sans vous et sans Albert, qu'une froide indignation et un profond dédain.

Adieu, ma mère, ma véritable amie : oh ! quel besoin j'ai de vous

voir et d'épancher mon triste cœur dans le vôtre !

LETTRE XLVI.

Réponse de la Comtesse.

De Dijon, le 19 mars.

Enfin ils ont levé le masque ! Je le savais déjà par madame de Vordac, qui partage tout mon ressentiment. Ah ! qu'il est facile d'oublier ses propres ennemis ; mais comment ne pas haïr les ennemis de ce qu'on aime ! . . Ce sentiment est cependant toujours condamnable, il faut le vaincre, la religion seule peut en donner le courage ! Est-il possible que M. d'Orgeval soit le fils de mon angélique amie, et le frère d'Albert ! Qu'une ame si basse, qu'un être si plat et si borné ait puisé la vie dans le sein de la plus parfaite de toutes les femmes ! Ah ! je le connaissais depuis long-tems ! Il est aussi bavard et aussi indiscret qu'envieux et méchant ; il dit un jour,

devant madame de B*** , qu'Albert s'était couvert de *ridicule en prenant le titre de marquis d'Erneville*. Madame de B*** répondit que lorsqu'on possédait un marquisat , on pouvait s'appeler marquis ; mais que , d'ailleurs , le feu comte d'Erneville n'avait voulu donner sa fille unique à *M. d'Orgeval* que sous la condition expresse qu'il quitterait à jamais son nom pour prendre celui d'Erneville , et qu'il était assez simple *qu'un fils adoptif* eût cédé à ce desir , plutôt que de refuser la fille de ses bienfaiteurs , qu'il aimait , et qui était le plus grand parti de la province.

Le chevalier de Celtas , le plus orgueilleux , le plus fat et le plus fourbe de tous les hommes , a achevé de pervertir M. d'Orgeval ; il l'a subjugué par les flatteries les plus grossières. On m'a conté qu'il le louait continuellement *sur la finesse de son esprit* et sur *son tact !* Le tact de M. d'Orgeval ! . . Votre belle-sœur est une coquette de mauvais ton ,

aussi dépourvue d'ame que de graces et d'esprit. Si elle savait tout ce qu'on dit de sa liaison avec le chevalier de Celtas ! . . . Ne parlons plus de ces odieuses créatures ; je deviendrais méchante, si je m'occupais d'elles, ce serait leur ressembler, je veux me taire. Et vous, chère enfant, soyez toujours douce et modérée, n'ayez nulle explication avec eux, ne vous permettez aucun reproche : on n'en doit faire qu'à ceux qu'on estime. Mais ne vous brouillez point, invitez-les de même, ne retranchez que les démonstrations d'amitié, soyez d'ailleurs constamment obligeante et polie.

Chère Pauline, voyez quelles sont, à votre âge, les conséquences d'une démarche irréfléchie ! Si vous m'eussiez consultée, je vous aurais dit que vous ne pouviez raisonnablement partir sur la lettre d'un valet, d'autant mieux que cette lettre contenait un mensonge, en assurant que je m'opposais à ce voyage, puisqu'au contraire j'avais plus d'une fois (sans

vous le dire) écrit à Albert, pour lui proposer, si ses affaires traînaient en longueur, de vous conduire moi-même à Paris, et d'y rester avec vous tant que vous y séjourneriez. Vous auriez donc connu qu'il fallait se méfier du billet de le Maire, nous aurions récrit ensemble à votre mari, qui, en nous répondant qu'il revenait eût empêché ce funeste voyage.

Tout ceci, en vous éclairant sur des parens perfides, ne doit vous donner aucune misanthropie. Ceux qui ont été témoins de la visite du duc de Rosmon, et qui ne vous ont point quittée, ne peuvent vous accuser sans vous calomnier. Mais les personnes qui ne savent cette histoire étrange et romanesque que par des rapports exagérés, et même infidèles, peuvent très-bien, sans méchanceté, vous juger coupable. Il vaudrait mieux, sans doute, ne croire le mal que lorsqu'il est positivement prouvé; mais cette parfaite rectitude n'est pas dans la nature: elle ne se trouve que

dans les gens d'une éminente piété, ou dans les cœurs qui nous sont dévoués, et dans ce dernier cas, elle est moins une vertu qu'un sentiment.

Le monde est bien léger et bien corrompu ; cependant il s'y trouve toujours une sorte d'équité générale qui ne rend pas ses jugemens infaillibles, mais qui les préserve toujours d'une injustice volontaire, la seule qui soit odieuse. Il faut convenir encore qu'on n'est jamais universellement calomnié sans s'être attiré ce malheur, sinon par une faute coupable, du moins par une fausse démarche ou par quelque imprudence(1). Enfin, la patience et la vertu triomphent tôt ou tard de la calomnie ; et à la gloire de la Providence, cette maxime n'est devenue triviale que parce que l'expérience la justifie tou-

(1) Ces lettres sont écrites avant la révolution, et cette remarque était alors parfaitement vraie. Mais elle serait fausse dans les tems de troubles et de factions.

jours. Défendez-vous donc de l'aigreur et du dédain. Songez que le monde n'est injuste pour vous, que parce qu'il est abusé ; regrettez son estime ; car, tout déréglé qu'il est, il honore et respecte la vertu ; tâchez de l'éclairer et de le ramener, mais sans bassesse. S'il vous traite mal, si la société ne vous accueille plus, ne montrez ni dépit, ni humeur ; en même tems ne faites nulle avance, unissez à la douceur qui doit toujours caractériser une femme, le calme et la noble fierté qui conviennent à l'innocence ; ne dites point que vous méprisez l'opinion publique, la seule pudeur doit la rendre respectable à notre sexe ; la braver est une indécence, en paraître accablée est une faiblesse ; vous ne pourriez même en parler avec dignité : taisez-vous, cherchez à vous justifier, non par des discours, mais par votre conduite ; attendez avec résignation et courage, et le tems, ou pour mieux dire le ciel, découvrira la vérité.

Quant à votre mari, trop de délicatesse vous exagère son tort envers vous. Les hommes, ma chère enfant, n'ont pas nos principes. Soyons contentes quand nous sommes aimées de préférence à tout ; croyez que c'est un destin bien rare, et c'est le vôtre.

Adieu, ma chère enfant ; je vous attends avec la plus vive impatience et la tendresse inaltérable que vous me connaissez.

LETTRE XLVII.

De M. d'Orgeval au chevalier de Celtas.

De Dijon, le 15 mai.

Mon frère et sa femme sont ici depuis quinze jours, et ils vivent dans une *retraite forcée* qui doit leur rendre cette ville bien désagréable. Toutes les femmes sont liguées contre ma belle-sœur, qui a fait plusieurs visites dont aucune n'a été rendue. Madame de Fonville, qui a sans contredit la meilleure maison de Dijon, a déclaré

hautement qu'elle ne voudrait même pas se trouver en société avec elle ; et comme elle est amie de ma femme, et qu'elle nous accable de preuves d'amitié, vous sentez combien mon rôle est difficile. Il ne faut pas être tout-à-fait sot pour se bien tirer d'une position aussi épineuse.

La sublime comtesse est outrée des succès de ma femme, qui n'a jamais été aussi recherchée. Nous lui avons déjà fait deux visites ; elle nous a invités à dîner. Denise a répondu *que nous avions des engagemens* pour huit jours. La comtesse a regardé Pauline, et elles ont rougi toutes deux. Par ma foi, ce n'est pas sans raison. Imaginez que Pauline a l'effronterie de tenir toujours sur ses genoux *la petite bâtarde*, et à la barbe de mon frère, elle l'appelle sans façon *son enfant* et *sa fille*. J'ai dit à Denise d'éviter de se montrer en public avec elle, car l'indignation est générale. La chance est bien tournée, mon cher Celtas ! Qui eût dit, il y

a seulement quelques mois, que la *roturière* nièce de Dupui rougirait de l'alliance de la fille du comte d'Erneville? Je ne conçois pas Albert, qui paraît calme et satisfait au milieu de tout cela. Mais avec le *noble lait* de la *sublime comtesse*, il a sucé l'art de la dissimulation. Pour moi, je n'ai pas eu pour *nourrice* la belle-fille d'un cordon-bleu, j'ai été tout platement allaité par ma mère qui ne fut ni fille ni femme de qualité; mais je déclare que si Denise se conduisait comme Pauline, je la ferais enfermer pour le reste de sa vie.

Au surplus, Pauline a repris son embonpoint et ses brillantes couleurs; comme vous le disiez fort bien, elle n'a pas plus de remords que de pudeur. Le long séjour qu'Albert a fait à Paris, l'oblige à passer ici au moins trois ou quatre mois; et j'y resterai aussi tout ce tems. Venez nous voir, mon cher Celtas, nous passerons ensemble de délicieuses soirées chez madame de Fonville, qui a bien de

l'amitié pour vous. Dijon est très-brillant cette année, et nous ne nous y sommes jamais tant amusés.

Denise m'a dit en confidence que la *petite bâtarde*, qui est vraiment belle comme un ange, ressemble déjà comme deux gouttes d'eau au duc de Rosmond, et Bel*** qui connaît le duc, et qui a rencontré la petite au Cours, assure aussi que la ressemblance est frappante.

LETTRE XLVIII.

De monsieur du Resnel au vicomte de St. Méran.

De Dijon, le 6 juin.

Vous serez surpris, mon cher vicomte, de recevoir une lettre de moi datée de Dijon. Je suis dans cette ville depuis quinze jours, et je ne retournerai à Gilly qu'au mois de septembre. Je vais vous confier les véritables motifs de ce voyage. Je vous ai mandé les événemens étranges

qui ont troublé le bonheur de cette intéressante Pauline que vous avez vue avec tant d'admiration l'année passée chez moi.

Je ne vous ai point caché que dans les premiers momens je fus ébranlé par le récit d'une aventure si extraordinaire, et je crus Pauline coupable. Mais depuis, j'ai mieux su les détails, je me suis rappelé toutes les circonstances de sa conduite, j'ai lu toute sa correspondance avec madame de Vordac ; enfin je l'ai entendue elle-même, et il ne me reste pas l'apparence d'un doute ou d'un soupçon. Je sais à quel point les femmes peuvent être adroites et artificieuses ; je me rappèle fort bien que jadis je fus complétement la dupe d'une hypocrite ; mais cependant la confiance que j'avais en madame du Resnel n'était nullement comparable à celle que m'inspire Pauline. Je fus alors abusé par des faits spécieux, par une conduite imposante, par les fausses conséquences que j'en tirais ; j'avais

une conviction de raisonnement: celle que j'éprouve aujourd'hui, est de sentiment, et quand le sentiment ne vient pas de la passion, il ne trompe jamais les belles ames. Il y a dans l'innocence et dans la vérité je ne sais quoi de frappant que l'on ne peut ni définir, ni dépeindre, ni méconnaître, quand on est observateur et juge impartial. Loin que madame du Resnel m'ait jamais trompé par l'imitation du ton et de l'air de la candeur, je me ressouviens que lorsque je commençai à douter d'elle, je me rappelai tout à coup qu'en mille occasions j'avais remarqué en elle des mines équivoques qui m'avaient étonné sans me frapper, et dont le souvenir dans ce moment fortifiait tous mes soupçons; et quand je me retrace l'ingénue, la modeste et douce physionomie de Pauline, cette seule image me paraît une justification. D'ailleurs, depuis deux ans que je la connais et que je l'étudie comme l'objet le plus aimable et plus intéressant que j'aie

jamais vu, ce que j'ai particuliérement admiré en elle, c'est sa parfaite sincérité. Quand je l'écoute, je trouve un tel accord dans l'expression de son visage, dans ses regards, dans le son touchant de sa voix et dans ses discours, qu'il m'est absolument impossible de douter de sa bonne foi.

Revenons à mon voyage de Dijon. Le marquis d'Erneville et sa femme devant y rester quatre ou cinq mois, j'avais le plus grand desir d'y venir, non-seulement pour y passer ce tems avec eux, mais dans l'espoir de leur être utile. Leurs vils envieux n'ont pas laissé échapper une aussi belle occasion de calomnier avec quelque vraisemblance, et j'ai voulu me trouver à Dijon pour les déjouer autant qu'il me sera possible ; ce qui n'est pas fort difficile quand on est riche, et qu'on donne des dîners et des soupers. Le marquis a un fort grand état à Erneville, mais il n'a jamais eu de maison à Dijon, et quoiqu'il y passe cette année plus de tems que de coutume,

tume, il ne veut avec raison, rien faire d'extraordinaire. Il est accueilli comme il l'a toujours été, il jouit d'une considération personnelle que rien ne peut lui ôter ; mais il y a un grand déchaînement contre sa femme. Cependant en la déchirant on la traite toujours avec infiniment d'égards ; elle reçoit beaucoup d'invitations, elle en accepte peu, elle consacre presque tout son tems à sa mère ; le marquis de son côté voit peu de monde, et se conduit avec dignité et d'une manière parfaite à tous égards. Il a véritablement une belle ame et un grand caractère. Pour servir des amis qui me sont si chers, je n'emploie ni *éloquence*, ni raisonnemens; mais je suis arrivé ici avec un excellent cuisinier, beaucoup de chevaux, et trois ou quatre voitures. Il me fallait un prétexte pour quitter Gilly ; je l'ai trouvé dans un procès bisarre que m'ont fait les habitans d'une commune. Je viens plaider mon affaire à Dijon, et je la ferai traîner

jusqu'au mois de septembre. Par une délicatesse très-simple, j'ai soutenu au marquis et à Pauline que je ne venais que pour mon procès, et j'ai ajouté avec vérité que le desir de connaître personnellement la comtesse d'Erneville était aussi un des motifs de mon voyage. Cette femme intéressante et respectable m'a reçu comme un ami sincère de ses enfans; et assurément à ce titre je mérite les bontés qu'elle me témoigne. Quoiqu'elle ne sorte jamais de son couvent, elle est venue dîner chez moi. Je n'avais invité, outre ses enfans, que six personnes, mais bien choisies et les plus distinguées de la ville. Je n'ai jamais vu Pauline aussi aimable qu'elle le fut ce jour-là. Mes convives en étaient dans l'enthousiasme, et de ce moment sont devenus ses plus ardens défenseurs. J'avais pris un jour où je savais que M. et Madame d'Orgeval seraient engagés ailleurs; ils ont été furieux de tout ce qu'ils ont entendu dire de ce dîner; méprisables et viles

créatures !... J'ai déjà donné successivement à dîner à toute la bonne compagnie de Dijon, à l'exception d'une Madame de Fonville que je n'ai point invitée. C'est une riche veuve de trente-cinq ans, assez belle encore, mais froide, insipide, fort occupée de sa figure, et cependant prude, et qui veut allier une coquetterie très-gauche avec la considération que donne l'austérité ; prétentions assez communes, mais toujours malheureuses, car elles produisent un mélange bisarre qui ne peut plaire aux étourdis et aux libertins, et qui ne saurait en imposer aux gens vertueux.

Cette femme, depuis long-tems envieuse du mérite réel de la comtesse d'Erneville et des charmes de la marquise, est très-liée avec Celtas et les d'Orgeval. Elle s'est violemment déchaînée contre Pauline ; c'est pourquoi je n'ai pas voulu me faire présenter chez elle et l'attirer chez moi, et j'en dit hautement la raison, en ajoutant que mes amis méprisaient

de si absurdes calomnies, que moi-même je n'y attachais nulle importance, mais que les auteurs de ces méchancetés m'inspiraient la plus profonde indignation. Ces discours ont été rapportés à madame de Fonville. Elle voit que ma maison réussit, que mes soupers sont très à la mode; elle a un vif desir de venir chez moi, et un tiers de sa connaissance s'est chargé de cette négociation. Elle m'a fait dire que *les vrais auteurs* des calomnies sont M. d'Orgeval et sa femme : ainsi voilà déjà les d'Orgeval sacrifiés. Jugez de leur rage. J'ai rencontré hier madame de Fonville dans une maison; elle m'a fait beaucoup d'*agaceries*, j'ai été *inflexible*. Je dois souper lundi avec elle chez le premier président; je veux l'amener à une réparation authentique, et ensuite je *m'adoucirai*. Ne craignez pas, mon ami, que ces *brillans succès* puissent me donner de la fatuité. Je vous assure que je ne m'en

attribue rien ; mais j'ai une maison véritablement somptueuse pour Dijon, on y joue, on y danse, on y fait de la musique, je prête des chevaux, je donne des fêtes ; avec de telles manières on réussit par-tout. D'autant plus que j'ai annoncé que je viendrais à l'avenir passer tous les hivers à Dijon, et en conséquence j'ai loué pour *neuf ans* la maison que j'occupe. Personne ne sent mieux que moi combien le faste est frivole et méprisable ; mais j'en sanctifie l'usage, je ne l'emploie que pour déjouer les méchans, et pour servir l'innocence et l'amitié. Oh ! que je plains les ames froides et lâches qui ne savent ni soutenir ni défendre leurs amis opprimés ! ces gens qui croient être sensibles, et qui restent dans l'inaction quand ceux qu'ils prétendent aimer ont besoin de secours, d'appuis et de protecteurs ! Pour moi, j'ai supporté avec courage la calomnie, mais je n'endurerai jamais patiemment l'injustice

dont mon ami sera l'objet, je n'aurai jamais de résignation dans son malheur ; tant qu'il souffrira, j'agirai, fût-ce même sans espoir de succès ; mon activité soutiendra sa force, elle le consolera ; du moins il pourra se dire : mon sort n'est pas désespéré, l'amitié n'a point abandonné ma cause ! Tout le monde sent, tout le monde convient que rien ne serait plus glorieux et plus doux que de pouvoir justifier un être indifférent, mais injustement accusé. Que sera ce donc de justifier un ami ? Madame de Vordac s'est conduite en tout ceci d'une manière qui m'attache à elle pour la vie ; son mari, qui s'était brouillé avec le marquis, a été dangereusement malade il y a trois semaines. Madame de Vordac l'a veillé pendant cinq nuits. Le baron reconnaissant de tant de soins, a montré une sensibilité qu'on ne lui a, je crois, jamais vue. Madame de Vordac en a profité pour demander qu'il lui fût

permis de revoir son amie. Le baron a tout accordé. Je me suis chargé de le raccommoder avec le marquis, ce qui est déjà fait, et le baron et sa femme doivent venir incessamment à Dijon. Je les logerai, et ils resteront six semaines avec nous. Voilà où nous en sommes.

Je sais combien vous aimez les petits détails; ainsi je ne crains point que ceux-ci puissent vous paraître déplacés, et j'éprouve que l'on jouit une seconde fois des choses agréables qui nous ont intéressés, lorsqu'on les raconte à son ami.

Adieu, mon cher vicomte; envoyez-moi les ouvrages nouveaux et anglais qui valent la peine d'être lus. Vraisemblablement la somme du port des paquets ne sera pas chère à payer.

LETTRE XLIX.

De monsieur d'Orgeval au chevalier de Celtas.

Dijon, le 18 juin.

DENISE et moi nous vous conjurons, mon cher chevalier, de venir ici sans délai, et vous ne sauriez nous donner une plus grande preuve d'amitié. On nous a fait des tracasseries abominables. Madame de Fonville éblouie du faste financier de du Resnel, a pour nous les procédés les plus choquans. C'est elle qui a le plus clabaudé, et maintenant elle rejette tout sur ma femme et sur moi. Je vous attends pour avoir une explication avec mon frère et avec du Resnel. Cela devient absolument nécessaire. Mon frère est *content*, c'est tout ce que je desire. J'ai d'ailleurs la conscience très-nette; ce n'est pas moi qui ai dit tout ce qui s'est débité; au fond j'en étais très-affligé, vous le savez; mais je ne

pouvais pas imposer silence à toute une ville. Je n'ai pas, comme du Resnel, deux cent mille livres de rente pour faire taire les jaseurs.

Je suis outré contre la Fonville; ces diables de prudes sont capables de tout, il ne faut jamais s'y fier. Celle-ci s'est jetée à la tête de du Resnel avec une indécence qui a révolté tout le monde. Elle en est amoureuse folle; il faut qu'elle soit *aveugle*, si elle compte enflammer un homme qui ne voit dans l'univers entier que Pauline. Cependant du Resnel est très-galant avec elle. Je crois qu'il s'est permis de l'avoir en passade. Vous n'avez pas d'idée du luxe insolent que du Resnel étale ici. Je vous certifie que c'est un homme bien sournois et bien dangereux. Il a raccommodé le vieux Vordac avec mon frère, et l'on m'assure que le baron et la baronne vont venir; qu'ils passeront un mois à Dijon, et qu'ils logeront chez du Resnel. Vous sentez les conséquences de tout cela et

toutes les tracasseries qu'on peut nous faire, d'autant plus que Vordac est le plus indiscret bavard que j'aie jamais connu. Si vous étiez ici, nous ferions face à tout; venez donc, mon ami, je vous le demande instamment. Du Resnel se conduit politiquement avec moi, et comme je suis aussi fin que lui, j'agis de même; il nous prie assez souvent à souper; il est très-poli pour ma femme, mais j'ai assez de tact pour m'appercevoir qu'il ne s'occupe plus du tout d'elle, et qu'il est très-refroidi pour nous. C'est là le moindre de mes soucis; cependant il faut prendre un parti dans cette circonstance. Je n'en vois que deux; l'un de rompre la glace et d'envoyer promener le financier du Resnel; l'autre de s'expliquer amicalement. Je vous attends pour me décider.

Adieu, mon cher; ne perdez pas de tems; arrivez-nous en diligence, cela est essentiel pour vous-même; car je vous assure que vous êtes aussi furieusement compromis.

LETTRE L.

Reponse du Chevalier.

D'Autun, le 22 mai.

Je partirai sûrement de demain en huit. Votre conduite a été parfaite. Ni vous ni moi n'avons la moindre chose à nous reprocher ; c'est toujours là l'essentiel. Toute la province s'est moquée d'une aventure romanesque qui ressemblait beaucoup à une fable. Nous nous en sommes affligés, nous avons en public défendu la marquise de tout notre pouvoir ; voilà des faits incontestables. Quant à du Resnel, c'est un fourbe et un fat. Tout ce que vous lui voyez faire, n'est que pour persuader au public que c'est lui qui est *le père de l'enfant*, et non le duc de Rosmond. Aussi beaucoup de gens à présent lui font l'honneur d'avoir cette idée. Voilà tout ce qu'a produit son séjour à Dijon. Au reste, évitons les tracas-

series ; observons, moquons-nous entre nous, mais ne faisons point de scènes. Si votre frère et votre belle-sœur n'étaient pour rien en tout ceci, nous pourrions nous amuser un moment à berner l'insolent financier ; mais cet éclat jeterait un ridicule de plus sur la marquise. Conduisez-vous toujours avec le même tact et la même finesse ; dissimulez avec du Resnel. Quand je serai à Dijon, je lui parlerai ainsi qu'à votre frère, mais comme si c'était *à votre insçu*. Je lui ferai sentir combien il importe à leur considération qu'en public vous paraissiez parfaitement unis ; je dirai de vous mille choses que je ne pourrais sans fadeur dire en votre présence. Tout s'arrangera à votre satisfaction : vous aurez toujours l'air de ne rien savoir, et de cette manière vous éviterez l'embarras et l'ennui des explications.

Adieu, mon cher ; croyez que j'ai la plus vive impatience de me retrouver entre vous et l'aimable Denise.

LETTRE LI.

De la Marquise à la baronne de Vordac.

Dijon, le 6 juillet.

Puisque votre voyage est retardé, chère amie, il faut bien que je vous écrive encore. Quoique nous menions un genre de vie bien agréable, je ne puis m'empêcher de trouver fort étrange de ne voir au mois de juillet ni fleurs ni verdure. C'est le premier été que je passe dans une ville, et si je n'y étais pas avec deux personnes qui me sont si chères, j'y mourrais de la consomption.

Monsieur du Resnel fait toujours les délices de Dijon ; il est si aimable quand il veut prendre la peine de plaire, qu'à présent qu'il est connu, je vous assure, quoi qu'il en dise, qu'il n'est recherché que pour lui-même. Vous pensez bien, ma chère amie, que je sais apprécier tout ce qu'il fait pour moi. Il ne recevrait

pas mes remercîmens ; je n'en ai point fait, mais je sais sentir, et la plus vive reconnaissance m'attache à lui pour la vie. Il a une ame bien peu commune ; et quelle activité, quelle délicatesse ! . . . Enfin il a réussi à raccommoder le monde avec moi, mais je vous avoue que rien ne me raccommodera avec le monde. Son injustice ne me fera faire ni une chose blâmable ni une légèreté ; je respecterai toujours toutes les bienséances, et en même tems je sens que je n'attacherai jamais le moindre prix aux éloges et à la censure. La vanité ne me paraît qu'une sottise, et la gloire qu'une fumée ; je ne blâme point le monde de juger sur des apparences et sur des mensonges adroits ; rien n'est plus naturel, mais la réputation dépend trop du hasard, pour qu'elle puisse être un bien véritable. On doit se conduire comme si l'on y mettait un grand prix ; la décence et la vertu nous le prescrivent, mais il faut vivre pour Dieu et pour

soi, et mépriser souverainement l'opinion publique, c'est-à-dire, dans le fond de son cœur ; car je conviens qu'on ne doit jamais la braver. Enfin, mon amie, j'ai une *rancune* qui durera, parce qu'elle est sans violence et sans aigreur. Je ne suis point en colère, je suis dégoûtée ; je n'ai point de misanthropie, je vois les objets tels qu'ils sont, et je suis glacée. Je crois qu'on ne revient point de cet état, et je n'ai pas vingt ans !.... Grand Dieu ! dans quel monde idéal j'ai vécu jusqu'à cette époque funeste !... quel rêve de mon imagination ! ah ! qu'il était délicieux !.... Un malheur bien réel, c'est que ces idées chimériques avaient exalté tous mes sentimens. Il faut maintenant que je refonde mon càractère ; que je modère mes affections ; que je réprime ma confiance ; que je prenne une autre manière d'aimer !... J'ai pourtant toujours le même cœur ! qu'en ferai-je désormais ? il ne peut plus être abusé !... Pardonnez-moi ces

tristes plaintes ; je n'ose me les permettre qu'avec vous.

Vous me demandez des détails sur ma belle-sœur. Je n'ai rien de satisfaisant à vous en dire. Dans le tems où le déchaînement contre moi était universel, elle avait l'air de triompher ; maintenant elle est visiblement dominée par l'humeur. Je comptais sur son amitié ; elle n'avait même pas de bienveillance pour moi : que dis-je? elle me haïssait ! On a prétendu m'expliquer cela en disant que son aversion vient de l'élégance d'Erneville et de l'illustration de ma famille !.... Juste ciel ! s'il est vrai que des folies si stupides et si monstrueuses soient communes, comment peut-on rester volontairement dans la société ?

Le chevalier de Celtas est ici depuis quelques jours ; il a été sur-le-champ trouver en particulier M. du Resnel pour *s'expliquer* avec lui sur la conduite de monsieur et de madame d'Orgeval à mon égard, qu'il blâme nettement, en ajoutant qu'il ne fallait

s'en prendre qu'à *la mauvaise tête* et au peu de lumières de M. d'Orgeval. Ceci a été accompagné d'une longue apologie de sa propre conduite. Monsieur du Resnel a répondu qu'il n'entrait point dans ces tracasseries de famille ; qu'à la vérité son attachement pour nous lui inspirait le plus profond mépris pour nos envieux ; mais qu'il était parfaitement satisfait, parce que tous les honnêtes gens pensaient comme lui. Le chevalier de Celtas est venu chez ma mère, et lui a dit les mêmes choses. Ma mère l'a reçu avec sa politesse et sa douceur ordinaires, mais froidement. Au reste, comme nous voyons clairement qu'ils rougissent enfin de leurs procédés, nous n'aurons plus l'air de nous en souvenir. M. du Resnel reprendra ses graces accoutumées avec ma belle-sœur ; il avoit une drôle de manière de la *mettre en pénitence* (comme il disait). Vous savez qu'il y a des gens qui ne sont plus rien dans la société, dès qu'on

cesse de s'occuper d'eux et de les faire valoir. Madame d'Orgeval est de ce nombre; monsieur du Resnel l'invitait sans cesse à dîner et à souper ; il était avec elle parfaitement simple et poli ; mais il *laissait tomber* tout ce qu'elle disait, il ne relevait rien, ne prenait garde à rien, et la pauvre Denise, ne produisant par elle-même aucun effet saillant, n'était ni louée, ni remarquée, ce qui la jetait dans un découragement, et lui donnait une humeur qu'elle ne pouvait ni surmonter, ni cacher. Elle avait pris le parti de soutenir que les soupers de monsieur du Resnel étaient horriblement ennuyeux, et pour le prouver, elle y jouait la distraction, et elle y affectait toutes les démonstrations du plus profond ennui. Aussi, lorsque monsieur du Resnel l'appercevait retirée dans un coin, nonchalamment étendue dans un fauteuil et bâillant de toutes ses forces, il me disait plaisamment : *Voyez-vous madame d'Orgeval qui cabale contre moi* ?

Adieu, ma chère et tendre amie; que je serai heureuse de vous revoir et de causer librement avec vous! Vous aimerez ma charmante Léocadie; vous l'aimerez autant que Maurice, car je ne mets nulle différence entre ces deux chères petites créatures.

LETTRE LII.

Du vicomte de St. Méran à monsieur du Resnel.

De Paris, le 19 septembre.

J'ai vu depuis trois semaines dans notre petite cour tant de noirceurs, de faussetés et d'intrigues, que j'ai un vrai besoin de parler à *un honnête homme*. Ce serait déjà beaucoup de savoir seulement où le trouver; ainsi de l'avoir pour ami doit consoler de tout.

Je ne vous ferai point le détail de nos brouilleries, car la finesse des gens du grand monde rend les tracas-

series si compliquées et si embrouillées, leurs méchancetés les plus noires sont souvent si déliées, si délicates, elles tiennent à des préparations si multipliées et si adroites, qu'il faudrait écrire des volumes pour en faire sentir toutes les conséquences. En province on est grossiérement faux et envieux ; mais ici quel raffinement! on ne se déchaîne point contre son ennemi ; on ne fait jamais de scènes ; on paraît toujours calme et même insouciant ; mais on attend l'occasion de placer un mot qui puisse porter coup, et ce mot est dit avec tant de nonchalance, qu'il faut un long usage pour en connaître l'intention. Comme on sait préparer un piège ! comme on sait profiter d'une fausse démarche ! comme on sait sur-tout nourrir et fortifier des préventions défavorables contre ses rivaux !

Les princes, tant qu'ils aiment, croient que leur attachement élève jusqu'à eux celui qui en est l'objet ; mais aussitôt que l'attachement cesse,

l'objet qui ne l'inspire plus, perd à leurs yeux toute espèce de considération ; il ne leur paraît digne alors, ni de ménagemens, ni d'égards.

Les princes ont une certaine pudeur bien funeste aux courtisans ; ils ne peuvent supporter la présence de ceux qui ont perdu leur faveur. Le prince qui vivrait sans aucun embarras avec un favori disgracié, aurait certainement des sentimens fort grossiers, ou bien un très-grand caractère.

Ceux qui n'ont point vécu avec les princes, croient qu'ils ne sont jamais capables des petits soins de l'amitié, et qu'ils portent toujours dans le commerce le plus intime une sorte de hauteur qui fait sentir la supériorité du rang. Cette idée est très-fausse. Les princes sont d'une extrême familiarité avec leurs amis intimes ; et s'ils sont ignorans et désœuvrés, ils ont une assiduité qu'on ne trouve point dans ses égaux. Un ami, pour la plupart d'entr'eux, est un conseil, un guide ; ils en ont besoin dans tous les

momens ; le plaisir de parler d'eux-mêmes leur fait trouver dans la confiance un attrait qui n'existe point parmi les égaux ; car dans ce dernier commerce chacun parle à son tour de soi. Ajoutons une vérité : c'est que d'ailleurs les princes sont capables d'attentions et de soins très-aimables, tant qu'ils aiment ; et ils ont tous la délicatesse de ne jamais rien dire qui puisse rappeler à leur ami intime la distance des rangs ; ils établissent à cet égard, par leur ton et par les petits détails de leur conduite, une parfaite égalité. Tout cela est charmant, tant que leur amitié dure ; mais si on vous noircit auprès d'eux, si un autre s'empare de leur confiance, tout ce prestige s'évanouit promptement : l'ami disparaît tout-à-coup, vous ne retrouvez plus que le prince, qui communément vous condamne sans vous entendre, sans vouloir vous écouter, vous refusant toute espèce d'explication. En général, les princes, en amitié, sont comme les

amans ; ils aiment leur ami jusqu'à ce qu'un autre leur plaise davantage, une nouvelle amitié entraîne presque toujours la rupture de l'ancienne ; alors il ne reste d'eux que des lettres et des portraits. Ce que je dis des princes, je le dis aussi des premiers ministres et de toutes les personnes élevées depuis long-tems à d'éminentes dignités, possédant à la fois un grand crédit et une grande fortune. Qu'il est difficile de se trouver à de telles places, et de s'y conduire comme Henri IV et comme Sully !

La grande fortune et le rang élevé privent souvent ceux qui les possèdent de la douceur d'être aimés. D'abord on s'attache à eux par intérêt ou par vanité ; et cette vue occupant seule l'esprit, empêche de s'appliquer à connaître ce que les princes ont d'attachant. Comme on veut leur plaire, les séduire et les mener, on a plus d'attention à découvrir leurs faibles que leurs bonnes qualités. On ne se soucie guères de les trouver ai-

mables, et cela seul souvent empêche de leur rendre cette justice, quand ils le méritent. Tel prince qui n'a jamais eu d'ami, en aurait eu de sincères, s'il n'eût pas été prince. Si tant de princes sont ingrats et en général peu capables d'amitié, c'est que, pour peu qu'ils aient lu ou regardé autour d'eux, ils acquièrent facilement l'idée qu'on ne les aime point pour eux-mêmes; de là ils ne cherchent que des liaisons agréables, désespérant de trouver des amis.

Je me suis trop livré à mes réflexions pour vous mander aujourd'hui beaucoup de nouvelles. Je vous dirai seulement que Poligni, confident de l'amour du duc de Rosmond pour la pupille de Dercy, a séduit cette petite fille; il était admis chez le tuteur; il n'y voyait pas la jeune personne que l'on tenait toujours renfermée dans sa chambre; mais, allant dans la maison, il a trouvé le moyen d'obtenir un rendez-vous secret, et au lieu de s'acquitter des commissions

de

de son ami, il a parlé pour lui-même. L'intrigue a fini par un enlévement, et Poligni, pour mettre sa conquête à l'abri des poursuites du tuteur, l'a fait entrer à l'opéra. Vous savez que c'est un *asyle sacré* pour les filles roturières qui désertent de chez leurs parens, et qu'elles y sont même soustraites à l'autorité paternelle, quelle que soit leur jeunesse. De tous nos usages scandaleux, celui-ci n'est pas le moins révoltant (1). Enfin, la nièce du pauvre Dercy est actuellement danseuse dans les chœurs de l'opéra. Comme elle n'a jamais su danser, elle se contente de *marcher*, et de montrer une figure très-fraîche et très-brillante, que le public applaudit beaucoup. C'est Poligni qui m'a conté tout ceci. Je lui ai demandé comment le duc de Rosmond trouvait

(1) L'auteur, long-tems avant la révolution, s'est élévé avec force contre cet abus. Voyez dans le Théâtre d'Education la pièce intitulée, *le Parvenu*. (Note de l'Editeur.)

son procédé ? Il en est piqué, m'a-t-il répondu, mais du moins il ne peut me refuser son estime, car le supplanter et tromper la surveillance de Dercy, c'est assurément un coup de maître. J'ai prédit à Poligni une chose: c'est que le duc, tout en tournant cette aventure en plaisanterie, en conserverait un mortel ressentiment, et s'en vengerait tôt ou tard. Un fat supplanté ne pardonne jamais. J'imagine que vous êtes maintenant de retour à Gilly, et que vos amis sont à Erneville. Puissent la paix et le bonheur se fixer aux lieux que vous habitez ! Parlez-moi toujours avec détail de la charmante Pauline, on ne peut ni l'oublier quand on a pu la voir et l'entendre, ni s'en ressouvenir avec indifférence! Je vous avoue, mon ami, qu'un tel voisinage me paraît bien dangereux; vous êtes sensible et jeune encore, prenez garde à vous, ce nom rassurant d'*amitié* peut tromper la vertu, et je sais que la vôtre ne se pardonnerait point une

semblable méprise. Lorsqu'on a le cœur parfaitement libre, qu'on est doué d'une grande sensibilité, qu'on est encore dans l'âge des passions, croyez-vous qu'il soit possible de vivre dans la plus grande intimité avec une femme telle que Pauline, et de se borner à la seule amitié ? Réfléchissez à cette question, et répondez-y avec cette bonne foi qui vous caractérise. J'ai le plus grand desir de connaître vos idées là-dessus; car plus j'y pense, et plus *vos lettres* m'allarment sur ce sujet. Vous ne trouverez point cette demande indiscrète, j'espère que vous ne me soupçonnerez pas d'une impertinente curiosité, et que vous rendrez justice au sentiment qui m'anime.

Adieu, mon ami; je vous envoie un paquet de brochures nouvelles, un roman de Dorat, où vous ne trouverez que de l'esprit et des réminiscences, et dont le style est à la fois incorrect et maniéré; un éloge académique de Thomas, que ses partisans trouvent *sublime*, et qui me pa-

raît tristement emphatique, comme tout ce qui vient de la plume de cet auteur, d'ailleurs fort estimable; car il a des idées et une excellente morale. Thomas sera le *Sénèque* de notre langue; il a du talent et des beautés réelles; il aura beaucoup de mauvais imitateurs qui ne prendront que ses défauts; il contribuera à gâter le goût: mais *il restera*. Cependant, comme il n'a ni sensibilité profonde, ni naturel, ses écrits ne seront jamais au nombre des ouvrages classiques. Enfin, je vous envoie un nouveau volume de Buffon, qui fera vos délices. Quel écrivain parfait! et dans tous les genres! Comme il est tour-à-tour doux, gracieux, majestueux! comme il sait peindre! quelle élégance, quelle harmonie, quelle proprété d'expressions! Ses ouvrages seront toujours la meilleure de toutes les poétiques françaises, pour quiconque saura les étudier sous ce rapport.

LETTRE LIII.

Réponse de M. du Resnel.

De Gilly, le 10 octobre.

NON, mon ami, je ne crois pas possible de vivre *dans la plus grande intimité* avec une femme telle que Pauline, sans exposer son bonheur et ses principes. Mais cette *intimité* n'existe nullement entr'elle et moi. Dans le cours ordinaire de sa vie et de la mienne, nous ne nous voyons que rarement, à-peu-près une fois par semaine ; je ne la vois jamais seule, et nous ne nous écrivons point; ainsi donc je ne vis *point avec Pauline dans la plus grande intimité.* Et comme je me suis formellement *promis* à moi-même de ne rien changer à cette manière d'être avec elle, je suis parfaitement tranquille. L'amour ne naît point sans quelqu'espérance ; je ne pourrais en concevoir ;

sans être à mes propres yeux aussi vil que le duc de Rosmond : moi, qui suis devenu l'ami intime du marquis d'Erneville ! moi, qui suis témoin de l'union touchante, et qui connais l'attachement mutuel de ces deux êtres intéressans, si dignes l'un de l'autre ! J'ai bien examiné mon cœur ; je trouve, je l'avoue, que son premier sentiment est pour Pauline, mais je trouve aussi que son désir le plus vif est de la voir adorée de son mari, et de la savoir satisfaite de lui. Tant que je conserverai ce sentiment, je resterai sans crainte à Gilly ; si je le perdais, je fuirais non-seulement de la Bourgogne, mais de la France ; je ne me croirais en sûreté que dans le pays le plus éloigné d'Erneville. Voilà, mon ami, ma profession de foi la plus sincère ; je me flatte qu'elle dissipera vos inquiétudes.

L'attachement le plus pur d'un homme pour une femme, a sans doute quelque chose de particulièrement tendre ; la différence des sexes

le rend plus piquant et plus délicat ; d'ailleurs, convenons-en, la perfection de la sensibilité ne se trouve que dans les femmes. Une femme vertueuse et sensible est le plus attachant de tous les êtres. J'ai, sur les femmes, des idées qui me sont propres ; je ne crois point du tout que leur organisation soit différente de la nôtre ; car je ne vois pas que la faiblesse physique donne plus de délicatesse morale, ou qu'elle rende l'esprit moins étendu et moins solide. Pascal, Pope, et tant d'autres, avec de très-faibles constitutions physiques, avaient du génie et de grandes ames. Combien *d'Hercules* ne connaissons-nous pas, qui sont d'une extrême sottise ! Enfin, si dans cet examen je cherche à pénétrer les desseins de l'auteur de l'Univers, je trouve que des êtres également destinés à l'immortalité, doivent posséder au même degré toutes les facultés intellectuelles, et que leurs ames doivent être semblables. Ainsi, je n'attribue qu'à la seule éducation

les différences réelles que nous remarquons entre les hommes et les femmes. Imaginer que le Créateur ait formé des êtres faits pour s'unir intimement, et cependant essentiellement dissemblables, c'est une pensée frivole et superficielle. Si l'homme n'avait pas en lui tous les germes des qualités qu'il chérit dans les femmes, il ne les concevrait pas et n'en pourrait être charmé ; et si les femmes n'étaient susceptibles ni de force, ni de grandeur d'ame, elles seraient incapables de sentir le prix de tout ce qui est sublime. Otez la parfaite égalité d'esprit et d'ame, et vous anéantissez tous les rapports, vous détruisez toute union. En un mot, *la compagne* de l'homme doit être en état de le comprendre toujours, de le conseiller souvent, et de le suppléer quelquefois. Malgré cette équitable distribution des dons les plus précieux du Créateur, malgré cette égalité nécessaire, les femmes chargées du dépôt des enfans, ont à jamais dans

la société une destination différente de la nôtre. C'est la nature même qui leur prescrit un genre de vie sédentaire, et qui les consacre aux occupations domestiques. C'est la nature même qui les exclut des emplois publics, dont l'exercice ne pourrait s'allier avec les devoirs de mère et de nourrice. Si la nature eût parfaitement assorti leurs facultés morales à leurs destinées, elle n'eût fait des femmes que des êtres inférieurs et subalternes, et c'eût été, comme je l'ai déjà dit, une inconséquence et une injustice d'autant plus étranges, qu'elles étaient absolument inutiles. La différence des situations et de l'éducation suffisait pour perfectionner les qualités nécessaires aux deux sexes; ainsi la force et l'énergie sont exaltées dans l'homme, et la douce sensibilité dans les femmes, sans que les vertus opposées soient nulles ou détruites en eux. Les femmes, accoutumées dès l'enfance à n'exprimer qu'à demi tant de sentimens, à voiler

ingénieusement tant d'idées, doivent avoir cette finesse, cette délicatesse qui les caractérisent, et qui viennent de l'habitude et d'un long exercice, et non d'une organisation particulière. Cela est si vrai, que cette prétendue différence d'organisation n'a jamais été remarquée dans les femmes du peuple élevées grossiérement. Ce plan sublime de subordination, de situation et d'égalité des facultés, fait tout le charme de l'union délicieuse des deux sexes. Il donne plus d'intérêt à cette apparente faiblesse, qui, loin d'être une humiliante infériorité, n'est qu'un sacrifice touchant et généreux. Il relève la dignité de l'homme, devenu, par l'amour et par la vertu, le protecteur d'un être égal à lui. Ces idées, qui anoblissent l'empire et la dépendance, me paraissent plus justes et plus utiles que celles qui dégradent les femmes afin de consacrer l'autorité de l'homme, dont les droits établis par la nature n'ont besoin, pour être reconnus et res-

pectés, que du sentiment et de la raison.

Adieu, mon ami; mandez-moi toujours toutes les nouvelles de société: quoiqu'on ait quitté le monde, on n'en est jamais assez détaché pour ne pas mettre toujours quelqu'intérêt à ce qui s'y passe; et d'ailleurs tous mes liens avec lui ne sont pas rompus, puisque vous y vivez.

LETTRE LIV.

Du marquis d'Erneville au comte d'Olbreuse.

D'Erneville, le 14 septembre.

Je ne trouve point du tout, mon cher d'Olbreuse, que l'événement dont vous me parlez, *doive me tranquilliser*. Au contraire, il augmente le tourment secret que vous connaissez. . . . Oh! combien les femmes sont incompréhensibles! rien ne doit étonner d'elles! Mais n'en parlons plus, n'en parlons jamais! . . Mandez-moi quand je dois partir. J'irai d'abord

aux eaux de Vichi : de là je partirai secrétement ; mais je voudrais ne pas attendre, afin de revenir avec une extrême promptitude. Vous m'annoncez que je serai vraisemblablement *appelé* dans trois ou quatre mois ; cela est bien vague ; il faut d'avance me fixer l'époque avec précision.

Vous espérez, dites-vous, que *dix grands mois écoulés* ont effacé un douloureux souvenir ! . . . Ah ! pour mon bonheur, que n'ai-je une telle légéreté ! . . .

Adieu, mon cher d'Olbreuse ; notre correspondant de Moulins voyage ; adressez-moi dorénavant vos lettres sous le couvert de M. L... à Dijon.

LETTRE LV.

De la marquise à la baronne de Vordac.

D'Erneville, le 8 janvier.

Chère amie, quelle vive émotion je viens d'avoir ! A huit heures et demie

du matin, j'étais au déjeûner dans le cabinet vert, assise entre Albert et mademoiselle du Rocher, lorsque Laurence paraît tenant une petite caisse à mon adresse, qu'il pose sur la table. On ouvre cette boîte; et le couvercle ôté, on voit un papier sur lequel ces mots sont écrits : *Etrennes de Léocadie*. Je déballe précipitamment, et je trouve six charmans fourreaux de basin et de mousseline, garnis de dentelles, et plusieurs autres petites choses à l'usage d'un enfant d'un an. Albert examine ces présens; ensuite il me regarde, et sourit d'assez bonne grace. J'étais très-émue ! . . . Albert devient rêveur. . . . et au bout de quelques minutes reprenant la parole : Je ne conçois pas, dit-il, par quel moyen les parens de cette enfant peuvent avoir de ses nouvelles, et peuvent savoir si elle existe ou non. Vous n'avez point de correspondance à Paris ? . . . — Qui ! moi, Albert ! j'aurais une correspondance qui vous serait inconnue ? . . . — Croyez-vous

que Jacinthe n'en ait pas ? . . . A cette question, faite d'un air très-attentif, mademoiselle du Rocher fait un signe très-marqué d'approbation, en se pinçant les lèvres et souriant de la manière la plus impertinente. Je me retourne de son côté, en lui disant : Pourrait-on savoir, mademoiselle, de quoi vous vous moquez ? — Moi, madame ? — Mais oui ; Albert n'a rien dit de plaisant, et vous riez..... Apparemment que sa question vous a paru ridicule? — *Tout au contraire*, madame ; je l'ai trouvée fort *judicieuse*, car mademoiselle Jacinthe... — Eh bien ! achevez, mademoiselle Jacinthe ? . . . . — Mademoiselle Jacinthe. . . . . Je crois que l'on peut suspecter mademoiselle Jacinthe, et que madame la marquise n'exige pas que l'on respecte mademoiselle Jacinthe. — Non, mademoiselle ; mais je voudrais que l'on n'accusât point sans preuves. A ces mots, mademoiselle du Rocher a pris cet air de *victime* que vous lui connaissez ; elle a son

piré, levé les yeux au ciel, a vanté ses sentimens *évangéliques*, etc. Albert, par une plaisanterie aimable et douce, a mis fin à ce dialogue.

M.lle du Rocher ne m'a point pardonné de ne l'avoir pas emmenée à Paris ; depuis ce tems sa haine pour Jacinthe est extrêmement augmentée, et cette aversion rejaillit sur moi. D'un autre côté, je suis aussi fort mécontente de Jacinthe ; elle a pris une humeur qui la rend quelquefois très-impertinente. Je crois qu'elle aimait le Maire, et que la fuite de ce dernier lui cause un grand chagrin, d'autant plus que, malgré toutes nos perquisitions, nous n'avons pu découvrir ce qu'il est devenu. Tous ces petits troubles domestiques, si nouveaux pour moi, ne rendent pas mon intérieur agréable. Ah ! chère amie, je ne retrouverai jamais la paix délicieuse dont j'ai joui ! Cependant Albert est toujours parfait. Je suis bien sûre qu'il ne conserve pas le moindre doute, et que l'opinion des autres lui est de-

venue totalement indifférente, ainsi qu'à moi ; car, lorsqu'à Dijon, grace aux soins de M. du Resnel, il a vu tout le monde revenir à moi avec tant d'empressement, il a été absolument insensible à ce retour. Ses sentimens à cet égard sont semblables aux miens ; mais je remarque en lui un fond de mélancolie qui m'inquiète d'autant plus que je n'en puis pénétrer la cause. Je suis certaine que cette tristesse ne tient point à moi. Je l'ai vue sensiblement redoubler de certains jours de poste.... Il écrit quelquefois en particulier..... Il ne me montre plus toutes ses lettres !..... Oh ! n'imaginez pas que je sois *jalouse* ; des idées de ce genre ne se sont pas même présentées à mon imagination. Je crains qu'il n'y ait quelque désordre dans ses affaires..... Je crains qu'il n'ait un secret chagrin ;.... mais pourquoi me le cacher ? je m'y perds !

Le chevalier de Celtas doit venir demain passer quelques jours ici. Il me témoigne depuis un an un redouble-

ment d'amitié qui me touche très-peu, mais qui me persuade cependant qu'il a eu moins de part que nous ne le pensions aux procédés de M. et de madame d'Orgeval. Je ne me fierai jamais à lui ; mais en même tems je ne puis croire qu'il soit mon ennemi. Il est léger et médisant ; mais il a de l'esprit, et son cœur n'est pas mauvais.

Adieu, chère amie, j'espère que vous viendrez nous voir dans le cours du mois prochain. Arrangez-vous pour passer au moins avec nous une quinzaine de jours.

LETTRE LVI.

Réponse de la Baronne.

Le 15 janvier.

Vous êtes toujours crédule, ma chère Pauline, et vous oubliez trop facilement les méchancetés. Pouvez-vous dire que le chevalier de Celtas n'a point eu de part aux procédés de

M. et de madame d'Orgeval, quand je vous ai conté les horreurs qu'il était venu débiter à M. de Vordac avant votre retour de Paris et quelques jours après ? Ne pensez pas, chère amie, qu'il ait changé d'opinion ; son ame est faite pour ne voir que de l'artifice dans la vertu, et pour ne jamais balancer à admettre le vice. En vous noircissant, il n'imagine pas mentir ; il est de ces gens que leur perversité même préserve du crime de calomnier avec connaissance de cause ; il a, dans ce cas, l'affreuse bonne foi d'un méchant ; le mal qu'il débite, il le croit ; c'est à ses yeux une chose si simple et si naturelle ! Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il a dit, il y a cinq semaines, que M. du Resnel est votre *amant actuel* ; il a ajouté qu'il se *flattait* qu'il ne serait pas impossible de *le supplanter*. Je vous assure que le monstre a l'insolent espoir de parvenir à vous séduire. Il a dit encore à la même personne que la petite Léocadie ressemble à *frapper* au duc de Rosmond. Ceci,

par exemple, ne peut être qu'un infâme mensonge. Jugez donc du personnage ! Quand je vous verrai, je vous expliquerai comment j'ai su tout cela ; vous conviendrez que rien n'est plus certain. Soyez bonne et généreuse, ma tendre amie, mais ne soyez pas dupe, vous ne l'avez été que trop long-tems. Quant à Albert, vous devez en effet être parfaitement tranquille. M. du Resnel auquel il parle certainement avec confiance, m'a dit qu'il vous chérissait et vous estimait plus que jamais. Ainsi, chère Pauline, vous pouvez encore être heureuse, et désormais rien ne saurait troubler votre bonheur.

Adieu, mon amie, ma bien-aimée Pauline. Je vous récrirai lundi par M. du Resnel, qui passera deux jours chez nous avant d'aller à Erneville.

LETTRE LVII.

Réponse de la Marquise.

D'Erneville, le 20 janvier.

Je reconnais votre amitié dans votre *implacable* ressentiment contre le chevalier Celtas. Croyez, mon excellente amie, que je serais ainsi pour vous; oui, je n'aurais nulle indulgence pour les personnes qui attaqueraient votre réputation. Mais je suis plus équitable dans ma propre cause. Je vous avoue que les soupçons de ceux que j'aime et qui connaissent parfaitement mon cœur, m'ont paru inexcusables; mais je trouve tout simple que des personnes, qui n'ont qu'une idée superficielle de mon caractère, soient abusées par des apparences bien extraordinaires !..... J'ai pensé qu'un beau-frère et une belle-sœur qui me voyaient si souvent, qui me témoignaient de l'amitié, auraient dû suspendre leur

jugement, et sur-tout ne pas chercher à me nuire ; mais le chevalier de Celtas n'est ni mon parent ni mon ami ; il peut me connaître mal et parler légérement de moi sans être *un monstre*. A l'égard du projet de séduction que vous lui supposez, (ne vous en fâchez pas, mon ange) cet article de votre lettre m'a fait rire. En vérité, je ne crois pas qu'il ait une idée aussi étrange que celle-là. Quant à ce qu'il a dit de cette ressemblance frappante *de Léocadie*..... je vais bien vous étonner..... Il a fait une remarque maligne, mais juste. Oui, ce n'est point *un infâme mensonge*, c'est une vérité. Il semble que le ciel prenne plaisir à rassembler des hasards inouis contre moi. Celui-ci me confond. Car en effet *la ressemblance* devient telle, qu'il est impossible de ne la pas remarquer ; je n'en ai jamais vu d'aussi parfaite. M. du Resnel n'en dit rien, mais je suis sûre qu'il a déjà fait cette singulière observation.... La dernière fois qu'il vint ici, il regarda cette en-

fant avec un air fixe et surpris qui ne m'échappa point.... Quelque belle que soit cette chère petite, que ne donnerais-je pas pour qu'elle eût une autre figure ! Faut-il qu'elle ait des traits dont le souvenir me sera toujours odieux ! Hélas ! ce n'est pas sa faute, et je n'aurai pas l'injustice de l'en aimer moins.

Adieu, mon amie ; je vous desire toujours, mais je vous attends avec plus d'impatience que jamais.

LETTRE LVIII.

Du vicomte de St. Méran à M. du Resnel.

De Paris, le 15 avril.

Je l'avais prévu que le duc de Rosmond se vengerait de Poligni. Ecoutez une étrange histoire. Le duc de Rosmond, comme vous savez, a une sœur infiniment plus jeune que lui, et qui est devenue par le testament de sa grand'tante, la vieille comtesse

de***, morte il y a deux ans, le plus grand parti de la cour. Cette jeune personne, âgée de dix-huit ans, est, dit-on, d'une incomparable beauté; elle loge chez son frère, elle y vit dans la plus profonde retraite, et même elle reste dans sa chambre lorsque la duchesse a du monde chez elle. Ses parens seuls ont le privilège de dîner ou de souper avec elle. Poligni, ainsi que beaucoup d'autres, avaient un grand desir de la voir, et il y a environ trois semaines que le duc lui promit de lui donner à dîner avec elle. En effet, Poligni est invité, et en entrant chez la duchesse, le premier objet qui frappe ses regards, est M.lle de Rosmond. Je vous passe la description que Poligni m'a faite de sa figure, il me faudrait quatre pages au moins pour vous en faire l'extrait; il vous suffira de savoir que M.lle de Rosmond réunit les graces les plus touchantes à la régularité la plus parfaite, et que son esprit est aussi juste, aussi délicat, que sa figure est accom-

plie. Poligni ébloui, enthousiasmé, laisse voir l'impression qu'il éprouve, le duc en paraît charmé, et lui fait entendre bien clairement qu'il peut prétendre à la main de sa sœur, s'il est assez heureux pour lui plaire.

Poligni est jeune, aimable, il a infiniment d'esprit, de la fortune, un très-beau nom; il prend de l'espérance, et devient amoureux fou. Une seconde entrevue achève de lui tourner la tête; alors il parle au duc et à la duchesse, on fortifie ses espérances, mais la duchesse fait quelques douces objections sur la légéreté de sa conduite et sur sa liaison publique avec la petite Dercy; alors Poligni demande une plume et de l'encre, il écrit un billet de rupture bien formel, le lit tout haut, et le remet au duc en le priant de l'envoyer à son adresse; ce qui fut exécuté à l'heure même. Deux jours après, nouvelle entrevue, augmentation d'amour, et promesse du duc de parler à sa sœur. Depuis ce jour,

Poligni

Poligni n'a plus revu mademoiselle de Rosmond, et le duc pressé de rendre une réponse, dit enfin hier qu'il était au désespoir *du mauvais goût de sa sœur*, qui s'obstinait à soutenir qu'elle éprouvait pour Poligni une *antipathie invincible*. La rage du pauvre Poligni est inexprimable, et je le plains, car je crois réellement qu'il a une passion véritable. Il est bien puni de ses erreurs passées, dont le récit, sans doute exagéré par le duc, aura fait naître cette antipathie qu'il est impossible d'avoir pour sa personne. Comment trouvez-vous ce tour raffiné de vengeance ? Poligni est brave, et se serait battu, s'il ne conservait pas encore une faible espérance qui lui fait respecter le frère de celle qu'il aime. Grace à l'amour, le voilà *converti !* J'en suis charmé, car j'ai un grand fond d'amitié pour lui. Au surplus, le duc de Rosmond a pris la petite Dercy, à laquelle il a fait quitter l'opéra.

Je vous manderai d'ailleurs peu de nouvelles aujourd'hui. Vous connaissez madame de ***; j'ai recueilli d'elle un mot que je me suis promis de vous conter. Il y a long-tems qu'on a dit, avec raison, que la dévotion n'était pour de certaines gens qu'un état. Madame de *** est une preuve de la justesse de cette remarque. Laide et contrefaite, elle a pris dès l'âge de vingt ans le parti de la dévotion, et en conséquence, malgré la mode universelle en France, elle n'a jamais mis de rouge. Quelqu'un s'avisa l'autre jour, en lui parlant de sa dévotion, de lui demander quelle sorte de scrupule l'avait décidée, en vivant dans le monde, à ne jamais mettre du rouge, et quel mal elle trouvait à cela ? Je n'en trouve pas davantage, répondit-elle, qu'à mettre de la poudre, mais c'est l'usage. Ce mot qui lui échappa naïvement est plaisant, car elle ne voulait pas dire : c'est l'usage dans le monde, puisque

c'est tout le contraire, elle sous-entendait, c'est l'usage *parmi nous autres dévotes*. Et alors, voilà un acte de dévotion bien méritoire, qui n'a d'autre but que celui d'afficher une austère piété !

Vous me demandez si je suis toujours aussi content de mon prince. Comme je n'ai aucune ambition, j'en serai toujours également satisfait. Qui ne prétend à rien, ne saurait être mécontent. Ce prince est aimable, il a beaucoup d'esprit naturel ; mais, comme presque tous les princes, il a une extrême paresse, et il se laisse guider en toutes choses par des gens qui souvent lui sont inférieurs. On critique sans cesse l'orgueil des princes ; pour moi, je suis continuellement étonné de leur excesive humilité. S'agit-il d'écrire une lettre, ils se la font dicter ; ils ne font pas la moindre démarche sans consulter ; ils ne veulent ni agir ni juger tout seuls :

seuls : quoi de plus modeste ? Il est vrai qu'on leur a fait prendre cette habitude dès l'enfance, (et pour cause!) et une autre manie très-pernicieuse en résulte, celle de ne pouvoir jamais être seuls. Si le prince écrit, il lui faut un *adjoint* et un secrétaire ; s'il lit, il lui faut un lecteur ; s'il ne veut ni travailler, ni consulter, ni même causer, il a toujours besoin *d'un témoin*, d'un favori qui soit fixé là. On met beaucoup d'art et un grand soin à les entretenir dans cet effroi de la solitude ; car s'ils se trouvaient livrés à eux-mêmes sans aucune distraction, que sait-on ce qui pourrait arriver ? Peut-être *penseraient-ils tout seuls*, peut-être *réfléchiraient-ils !* Cela est inquiétant, et c'est sur-tout ce qu'il faut empêcher.

Je n'ai rien pu faire pour le jeune peintre qui vous intéresse. Son tableau est ravissant, de l'aveu des plus grands connaisseurs ; mais le

premier *peintre* du prince protège un autre artiste qui, comme lui, n'aura jamais qu'un talent fort médiocre, et le prince a refusé un chef-d'œuvre en donnant cinq cents louis d'un tableau détestable. Je vois tous les jours des choses de ce genre, et tant de pensions et de graces prodiguées à des auteurs non-seulement sans génie, mais méprisables et dangereux !..... Quand on songe combien les gens de génie sont peu capables de se faire valoir eux-mêmes, combien les intrigans pour réussir ont d'avantages sur eux, combien il est difficile aux princes, même aux plus éclairés, de découvrir le vrai mérite, dont personne ne leur parle, si ce n'est pour le calomnier; on excuse facilement les méprises des princes, et l'on trouve que la flatterie même n'a pu exagérer dans les louanges qu'on a données à Louis XIV sur son discernement à cet égard.

Je vous envoie un *poëme* qui fait

beaucoup de bruit en ce moment; vous y trouverez de beaux détails.

Mais trop de vers entraînent trop d'ennui, (1)

quand on manque d'imagination et de sensibilité. Tout le monde convient qu'il est impossible de lire de suite cet ouvrage, et ce petit *inconvénient* n'est pas même regardé comme un défaut. On exige qu'une pièce de théâtre soit intéressante d'un bout à l'autre, on a la même exigeance pour tous les ouvrages d'agrément; et à dire vrai, comme lecteur, je trouve cette loi assez raisonnable; mais on accorde aux poëmes (sur-tout dans notre langue) le privilège exclusif d'être mortellement ennuyeux. Pourvu que les vers en soient bien faits, les critiques n'ont rien à dire; le plan, la nouveauté, l'invention, l'intérêt sont des bagatelles qu'il ne faut pas chercher dans ce genre *sublime*, ou que du

(1) Gresset.

moins on ne trouvera certainement pas dans la *Henriade* même.

Mais je m'oublie, et je suis invité à *une lecture*. Je vous en rendrai compte dans ma première lettre.

Adieu, mon ami.

LETTRE LIX.

Du comte d'Olbreuse au marquis d'Erneville.

Paris, le 1.er juillet.

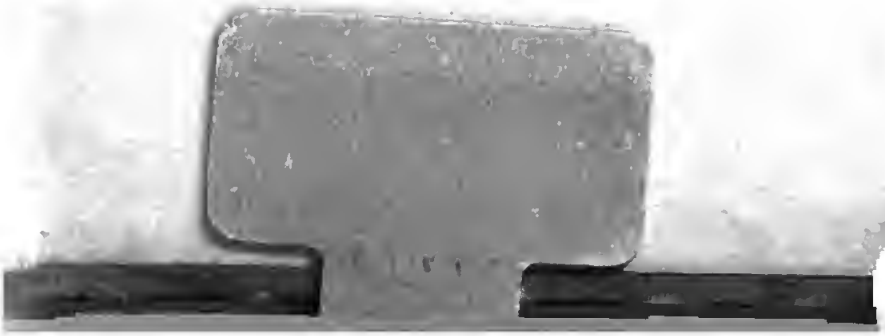
Le moment est arrivé, mon cher marquis. Trouvez-vous entre le 15 et le 25 du mois prochain à Fontenay-aux-Roses, le dépôt vous sera remis; nous y serons pour vous y recevoir. et avec tout le mystère possible. Nous n'aurons que des domestiques qui ne vous connaissent pas. Vous logerez dans la petite maison blanche, et j'espère que vous consentirez à passer quelques jours avec nous. Je sens à merveille que vous ne pouvez

aller à Paris, mais vous ne risquez absolument rien en restant à Fontenay avec les précautions que nous prendrons. Nous vous attendons avec impatience, et nous vous reverrons avec le plus sensible plaisir.

Fin du premier volume.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Helène Savoia Aosta
Napoli

Sh2665



BIBLIOTECA